J.M. TIZOUM
BOOKSELLER
PARIS 10 RUE SCRIBE
NEW YORK 9 BEAVER ST

NAPOLÉON

ET LA

REINE HORTENSE

Copyright by Tallandier 1910.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/napolonetlarei00cochuoft

MADEMOISELLE COCHELET (1783-1835)

Lectrice de la Reine Hortense.

Mariée, en 1822, au capitaine Parquin.

HF.B
H8225
.Yc

LA FRANÇAISE RACONTÉE PAR ELLE-MÊME

LES MÉMOIRES DE LA FEMME

Publiés sous la Direction de F. CASTANIÉ

NAPOLÉON

ET LA

REINE HORTENSE

D'après les Mémoires de la Lectrice de la Reine.

PRÉFACE DE

MARCELLE TINAYRE

Dans les grandes circonstances les femmes, seules, ont du courage.

LA REINE HORTENSE.

1 2 3 4 5-6
2 7 | 8 | 12

PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, JULES TALLANDIER, ÉDITEUR

75, RUE DAREAU, 75 (XIVe)

Tous droits réservés.

PRÉFACE

La reine Hortense n'a pas laissé de mémoires. Beaucoup de gens ne la connaissent que par sa mère, Impératrice, par son fils, Empereur, et par une romance de style « troubadour », qui fut, un instant, le chant national de la France du Second Empire.

Les visiteurs de la Malmaison évoquent à peine ce fantôme délicat, cette créole aux yeux bleus, si frêle qu'elle était fatiguée par le seul poids de ses cheveux blonds. Elle apparaît un peu effacée dans le double rayonnement du couple impérial. Cependant, la fille de Joséphine eut un rôle considérable et une grande influence. Napoléon l'aimait et l'écoutait volontiers. Aux sombres jours, quand la fortune trahit César, quand fléchirent les amitiés et les fidélités, elle montra une rare noblesse d'âme et une fermeté de caractère presque virile.

Pour comprendre et pour aimer la reine Hortense, pour la remettre à son plan dans l'histoire, il faut lire les Souvenirs de M^lle^ Cochelet.

On dit que les femmes sont impitoyables pour les femmes mêmes qu'elles chérissent, et que l'affection, dans notre sexe, ne va pas sans une certaine malice, sans une vision nette des petits défauts ou des petits ridicules. Pourtant, M^me^ de Pompadour ne fut pas calomniée par sa camériste devenue son historiographe, et c'est avec enthousiasme, avec ferveur que M^lle^ Cochelet parle de la reine Hortense.

Louise Cochelet avait été élevée à Saint-Germain avec M^lle^ de Beauharnais, sous la tutelle de M^me^ Campan.

Quand Hortense devint reine, elle appela son amie auprès d'elle en qualité de lectrice, et M^lle^ Cochelet ne la quitta plus, dans les revers comme dans la prospérité. M^lle^ Cochelet était aimable et piquante, elle avait la bonne humeur qui vient d'une âme bien équilibrée et d'une santé robuste.

Un portrait la représente, dans sa jeunesse épanouie, les joues et la gorge pleines, les yeux gais, le front couronné de boucles ; c'est bien la « grosse rieuse », comme on disait par taquinerie amicale.

M. de Boufflers, qui la vit à Plombières en 1809, a laissé d'elle un autre portrait, en petits vers aimables et déjà vieillots :

Sage gaieté, bonne malice,
Naturel plus fin qu'artifice,
Franchise et prudence à la fois ;
Esprit léger bien que solide,
Sentiment que la raison guide :
C'est tout cela, mieux que cela
Qu'on doit voir dans ce portrait-là...

Les Mémoires de Louise Cochelet comprennent les années les plus tragiques de l'Empire, de 1813 à 1815. C'est un récit sans prétention et sans art; le style en est familier et parfois incorrect, mais l'ensemble a de la naïveté, de la bonhomie et maintes pages sont vives et spirituelles. Dès le premier chapitre, la figure de la Reine se dessine. On la voit, ce jour de l'an 1813, se mettre, dès neuf heures du matin, en grand habit de cour pour aller présenter ses vœux à Napoléon et à Marie-Louise. Elle rentre, change de costume, court à la Malmaison embrasser sa mère, revient chez elle, refait une toilette de gala pour le dîner de l'Empereur. Son coiffeur valet de chambre, pressé par elle, démêle ses cheveux cendrés, des cheveux si longs que les deux petits princes, Napoléon et Louis, s'amusent à passer entre le coiffeur et la Reine,

sous le berceau des nattes déployées. Le coiffeur se désole. Il est artiste, comme Vatel. Il a l'orgueil de son métier... « Il m'est impossible de faire quelque chose de bien sur la tête de la Reine. Elle ne m'en donne pas le temps... Qu'est-ce que l'Empereur va penser de moi? Que je suis un malotru, que je ne sais pas coiffer... » Les enfants, ravis, accompagnent leur mère jusqu'à sa voiture, portant, comme les pages, ses gants, son châle ou la queue de son manteau. A neuf heures, Hortense est revenue, elle embrasse ses petits et se couche, exténuée.

Elle avait une faible santé et un sentiment très sérieux du « devoir professionnel » qui lui faisait accepter avec résignation, les corvées pénibles d'une vie de représentation perpétuelle. Son goût allait à des mœurs plus simples, à la demi-retraite dans quelque maison ensoleillée; elle souffrait d'habiter des chambres somptueuses posées au Nord, et se consolait en esquissant des plans de la demeure idéale où entreraient à flots la lumière et la chaleur. Peu coquette, elle ne tenait pas de Joséphine la passion ruineuse des ajustements. Ses parures les mieux aimées étaient de petites robes courtes en crêpe rose. Son amour des arts n'était pas affecté. Très musicienne, elle n'avait point de plus vif plaisir que d'adapter à des paroles

ingénues quelque mélodie innocente. Elle composait des albums entiers de romances qu'elle offrait volontiers à ses amis. Mais en 1814, son hôte et ami, le tzar Alexandre, dînant à la Malmaison, voulut posséder l'album original, donné par Hortense à Joséphine. Celle-ci n'osa refuser. La Reine se fâcha. « J'estime beaucoup l'empereur de Russie, dit-elle tout net; mais c'est cependant l'un de nos vainqueurs; et je ne me soucie pas qu'il emporte des trophées de ses victoires venant de nous. Mes romances sont mes seules œuvres à moi, et je ne veux pas avoir l'air d'en faire un hommage particulier. Un exemplaire gravé, à la bonne heure; mais l'original devait appartenir à ma mère... » Joséphine n'avait pas de ces fiertés-là.

La plus grande et peut-être la seule passion de la reine Hortense, ce fut la maternité. Malheureuse en ménage, frappée au cœur par la mort de son fils aîné, elle reporta toutes ses tendresses, toutes ses sollicitudes sur les deux enfants qui lui restaient. M^lle Cochelet nous la montre, attentive aux moindres détails de leur régime, et de leur éducation, se levant la nuit pour les soigner, très maternelle et aussi très maman. *Elle tutoie les deux petits ; elle désire que les personnes de son entourage les appellent simplement* Napoléon *et* Louis *et non* Altesse Royale. *Elle veut qu'ils*

soient robustes de corps, adroits de leurs mains, avertis de bonne heure que les grandeurs humaines sont précaires. Pendant l'invasion de 1814, elle les engage à participer aux souffrances publiques... en renonçant à leur dessert « tant que les ennemis seraient sur le sol français ». Tout est matière à enseignement. Quand le roi de Prusse et le Tzar viennent à la Malmaison, les pauvres enfants demandent à leur gouvernante si ces rois 'inconnus pour eux sont des oncles... comme les autres, les rois de la famille. Il faut leur expliquer que ces rois-là sont des ennemis : « Vous ne les appellerez pas « mon oncle », mais Sire ». Le petit Louis demeure pensif après cette révélation ; il songe à l'adversité possible et à ce qu'il ferait pour vivre si son oncle, le vrai, le grand, était à jamais disparu. L'aîné, Napoléon, — qui mourra à Forli — déclare : « Je me ferais soldat et je me battrais si bien qu'on me ferait officier. — Et toi, Louis, comment gagnerais-tu ta vie ? » Le futur Napoléon III, qui n'avait pas cinq ans, sentait bien que le sac et le fusil, quelques petits qu'ils fussent, étaient au-dessus de ses forces. Il répondit : « Moi je vendrais des violettes comme le petit garçon qui est à la porte des Tuileries et auquel nous en achetons tous les jours. »

M^lle Cochelet éclate de rire. Mais la Reine la

reprend : « Ne ris pas. C'est une leçon que je donne. Le malheur des princes nés sur le trône, c'est qu'ils croient que tout leur est dû. Lorsque l'infortune arrive, ils sont surpris, terrifiés, et restent toujours au-dessous de leurs destinées. »

Elle avait reçu, dès sa jeunesse, ces rudes leçons du malheur, et jamais reine ne crut moins que « tout lui était dû ». Dans l'immense désastre de 1814, dans le désastre plus terrible encore de 1815, elle ne fut pas au-dessous de sa destinée...

L'Empereur en exil, Joséphine morte, Louis XVIII sur le trône, la reine de Hollande n'est plus que la duchesse de Saint-Leu. Elle perd ses appuis, son trône, sa fortune... Avec une dignité incomparable, elle fait tête au mauvais sort ; elle défend son titre de Reine non pour elle, mais à cause de l'Empereur qui le lui donna ; elle défend les biens de ses enfants ; elle défend la réputation, la gloire des amis d'hier, dispersés et vaincus. Elle parle comme une femme du XVII^e^ siècle nourrie de Plutarque : « J'ai pu, dit-elle, dans ces tristes circonstances, me convaincre que dans les grands revers le moral des femmes se laisse moins facilement décourager, et qu'elles retrou-

vent dans leur cœur, dans la vivacité de leurs impressions, toute la force nécessaire aux courageuses résolutions. La confirmation de mes craintes me rendit tout mon courage au lieu de l'abattre. »

Combien son attitude si simple, si franche, si digne, fait un contraste singulier avec les hauteurs maladroites de la duchesse d'Angoulême et avec les véhémences de M^me^ de Staël. Rien de plus amusant que la visite de la « célèbre authoresse » à Saint-Leu. Elle arrive avec M^me^ Récamier « encore jeune, fort jolie, telle une jeune première victimée par une duègne trop sévère, tant son air doux et timide contrastait avec l'assurance trop masculine de sa compagne. La figure de mulâtre de M^me^ de Staël, sa toilette originale, ses épaules entièrement nues, qui auraient été belles l'une ou l'autre, mais qui s'accordaient si mal entre elles, tout cet ensemble me parut réaliser bien peu l'idée que je m'étais faite de l'auteur de Corinne *et de* Delphine. *Le premier moment passé, je lui accordai pourtant de beaux yeux, très expressifs, mais il m'était impossible de placer de l'amour sur un tel visage et pourtant on m'assurait qu'elle en avait souvent inspiré.* »

M^me^ de Staël, tumultueuse à son ordinaire,

éblouit les convives. Elle roule entre ses doigts une petite branchette, — geste machinal nécessaire, paraît-il, à son éloquence, — et elle déclare qu'elle veut aller à l'île d'Elbe voir l'Empereur : « Pourquoi donc m'en voulait-il tant? J'étais née pour l'adorer, cet homme-là, et il m'a repoussée! » Elle interroge les petits princes : « Aimez-vous votre oncle?... Est-il vrai qu'il vous faisait répéter souvent la fable qui commence par ces mots : « La raison du plus fort est toujours la meilleure... » *Le jeune Napoléon, sans se démonter, dit tout bas : « Cette dame est bien questionneuse ; est-ce cela qu'on appelle avoir de l'esprit? »*

Anecdotes, tableaux de mœurs, caricatures, scènes tragiques, abondent dans les mémoires de Louise Cochelet.

Là, passe et repasse le tzar Alexandre I^er^, l'Autocrate féministe, qui veut être adoré de toutes les femmes, même des reines découronnées par ses propres mains, et qui verse sur leur malheur des larmes enthousiastes; ce prince Charmant à la poitrine barricadée de crin et d'étoupe, que Caulaincourt et la lectrice appellent simplement « l'Ange », qui, en 1814, fait de la Reine, malgré elle, une duchesse, et, en 1815, une proscrite, une exilée, une pauvre errante; — après être tombé, lui, le paladin de la Sainte-Alliance, aux pieds d'une aventurière à la dérive, sorte de Sibylle mystique

qu'il présentait pompeusement à ses Cosaques sur les frontières de la France envahie.

Ou bien encore, voici à la Malmaison, assis côte à côte, autour de la table de Joséphine, bruyamment amusés d'un tour joué à un Anglais et des histoires de l'aimable Cochelet, deux enfants dont les destinées tragiques prennent là le premier contact : l'un sera l'empereur Guillaume I^er^, l'autre Napoléon III.

Et ce sont aussi les bains de mer où la pauvre Reine, enveloppée d'un hideux vêtement en laine marron, est plongée dans l'eau selon l'étiquette, devant des centaines de curieux ; ce sont les rires d'Hortense devant les Anglaises en robes à taille longue, — qui paraissent indécentes ! — Ce sont les voyages en chaise de poste, la fuite à travers Paris, les petits souliers de taffetas risquant de révéler l'incognito de la Reine ; c'est le dévouement de La Bédoyère, les angoisses de la maréchale Ney. C'est le retour de Napoléon après l'île d'Elbe, son émotion dans la chambre de Joséphine morte ; ce sont les terribles jours entre Waterloo et le dernier exil...

Ainsi, la « grosse rieuse », par dévotion pour sa Reine, a fait revivre trois années de nos gloires et de nos revers les plus éclatants ; elle a ressuscité le

monde de l'Empire agonisant, autour d'une mélancolique figure blonde, souveraine découronnée, qui abrite ses fils aux plis de sa robe, et écoute fuir les abeilles, pendant que refleurissent les lis.

MARCELLE TINAYRE.

NAPOLÉON
ET LA REINE HORTENSE

CHAPITRE PREMIER

Le jour de l'an de la Reine.
Le berceau de cheveux.
Un bal d'amputés.
Des masques dans une cellule de carmélite.
L'Empereur tombe de cheval.

Le jour de l'an (1813), comme à l'ordinaire, la reine Hortense alla de bonne heure, avec ses enfants et sa Maison d'honneur, souhaiter la bonne année à l'Empereur et à l'impératrice Marie-Louise. A neuf heures du matin, elle devait être rendue aux Tuileries en grand habit de cour, pour voir l'Impératrice, puis l'Empereur, avant qu'ils reçussent tout le monde; telle était l'étiquette. Elle assistait ensuite à la messe qu'on disait à midi. Puis elle revenait chez elle (rue Cerutti, aujourd'hui rue Laffitte, n° 17) recevoir toute sa Maison, changer de costume, quitter ses diamants, sa robe de cour, pour aller avec ses enfants souhaiter aussi la bonne année à l'impératrice Joséphine, sa mère, à la Malmaison.

Ces six lieues qu'il fallait faire vite pour aller et

revenir lui laissaient peu le temps de respirer. Au retour, la Reine se faisait recoiffer pour aller au dîner de famille qui avait lieu à six heures chez l'Empereur ; aussi s'habillait-elle en cinq minutes.

Son valet de chambre coiffeur se désolait toujours de n'avoir pas suffisamment de temps pour déployer ses talents. Pendant le peu d'instants qu'elle donnait à sa coiffure, la Reine ne disait que ces mots : « C'est bien comme cela. Vite, vite, dépêchez-vous. »

Et comme ses cheveux, d'un beau blond cendré, étaient d'une longueur extraordinaire, puisque lorsqu'elle était debout ils arrivaient presque jusqu'à terre, le temps de les peigner, de les natter, en prenait déjà un assez long ; surtout quand ses enfants venaient assister à la toilette, et qu'au moment de la coiffure, ils s'amusaient à passer sous les cheveux de leur mère, entre la chaise sur laquelle elle était assise et le coiffeur, qui, à cause de la longueur des cheveux, se tenait de loin à les démêler, formant ainsi un berceau sous lequel les enfants passaient et repassaient en courant l'un après l'autre.

Le pauvre coiffeur, désolé, suait à grosses gouttes et n'osait se plaindre ; mais lorsque la Reine était partie, avec une guirlande posée tant bien que mal, il laissait éclater tout son désespoir : « Je perds ma réputation, disait-il ; il est impossible de faire quelque chose de bien sur la tête de la Reine ! Elle n'en donne pas le temps ! » Et puis, du plus grand sérieux du monde, il ajoutait : « Qu'est-ce que l'Empereur va penser, va dire de moi ?... que je suis un malotru, que je ne sais pas coiffer !... »

Dans toutes les classes, alors, les regards étaient tournés vers l'Empereur, comme vers l'astre dont les

destinées de chacun dépendaient. Même dans les plus petites choses, c'était l'opinion de l'Empereur qu'on ambitionnait, qu'on redoutait : Charbonier était donc excusable. Instruite du chagrin de son valet de chambre, la Reine riait et lui disait quelquefois :

« Charbonier, puisque vous coiffez toutes les jolies dames de Paris, vous pouvez conserver votre réputation, en faisant sur leurs têtes tous les charmants essais que vous voudrez. Moi je ne tiens qu'à la promptitude ; je ne veux pas arriver plus tard que l'heure indiquée, et être grondée par l'Empereur. »

Elle partait donc pour aller dîner aux Tuileries à six heures précises, après avoir embrassé ses enfants qui la reconduisaient toujours jusqu'à sa voiture, en portant ses gants, son châle, ou même la queue de son manteau, quand elle était en habit de cour ; et, à neuf heures, elle revenait se coucher, exténuée de cette journée si fatigante pour sa faible santé.

Les premiers jours de l'an n'étaient pas non plus sans fatigues pour moi. Comme la Reine me chargeait de faire tous ses petits cadeaux, je devais y penser d'avance : c'était une étude pour envoyer à M^me^ Campan et à une foule d'autres personnes une chose qui pût leur plaire. Je devais aller aussi chez M^me^ Fanny de Beauharnais, lui porter de la part de la Reine un joli souvenir.

Quand j'arrivais chez elle, je réveillais toujours toute la maison, quoique je réservasse cette visite pour la dernière. Mais M^me^ Fanny de Beauharnais gardait, des habitudes du temps de Louis XV, celle de se coucher au jour et de se lever aux lumières : « C'est de la part de ma céleste filleule », disait-elle ; c'est ainsi que dans son langage poétique, M^me^ de

Beauharnais appelait toujours la Reine, qu'elle avait tenue sur les fonts baptismaux ; et j'étais choyée, embrassée, questionnée ; je ne pouvais plus m'échapper.

L'Empereur ordonna que les cercles et les bals recommençassent comme les autres années. La Reine reprit ses jours ; sa santé ne s'en trouvait pas mieux, car elle dépérissait à vue d'œil. Mais à cette époque on n'avait jamais le temps de penser à soi ; on avait tellement pris l'habitude qu'un désir de l'Empereur était tout! Et, en bonne ou mauvaise santé, il fallait remplir les devoirs de sa place ; la Reine devait faire les honneurs de Paris. Elle n'aurait pas eu l'idée de se plaindre et de trouver l'excuse toute naturelle de sa santé pour se soustraire à ce devoir.

L'Empereur le veut, *l'Empereur l'a dit*, cela suffisait pour tout ce qui l'entourait.

Le chambellan qui proposait les invitations fit remarquer que sur la liste des personnes invitées, il s'en trouvait deux ou trois à jambes de bois, à bras de moins, ou encore en écharpe (à la suite de la campagne de Russie de 1812) :

« Le bal de Votre Majesté, dit-il, aura l'air d'un hôpital ; du moins l'Empereur en fera peut-être la remarque. Et comme il veut faire danser Paris pour distraire la capitale de tant de tristes pensées, ce sera le moyen, au contraire, de rappeler de si pénibles souvenirs que de montrer avec leurs infirmités les malheureux débris de nos désastres.

— Vous pouvez avoir raison, dit la Reine ; je n'irai certainement pas chercher parmi les blessés ceux qui ne sont jamais venus chez moi pour les inviter maintenant au bal ; mais je trouve que ce serait une indi-

gnité de mettre de côté ceux qui y venaient avant leurs blessures. »

Le bal fut triste, et, il faut le dire, le chambellan avait raison. La présence de toute cette jeunesse mutilée rappela à chacun les souffrances et les pertes sans nombre de la retraite de Russie.

Le comte de Narbonne était un admirateur de la belle duchesse de Bassano : ses soixante ans ne lui avaient rien fait perdre de son amabilité ; mais habituées que nous étions au ton de notre époque avec sa franchise sans compliments, un peu brusque même, quoique toujours poli et respectueux, le comte de Narbonne nous paraissait trop aimable, trop galant, trop complimenteur. Nous n'y étions pas faites et cela nous semblait fade. Mais M. de Narbonne était complimenteur avec tant de grâce que Sa Majesté disait que si la mode de se montrer trop aimable n'était pas passée, ce serait lui seul qu'il faudrait prendre pour modèle.

L'Empereur l'avait nommé son aide de camp, ce qui avait fait un peu rire, parce qu'on n'était pas habitué à voir parmi ses aides de camp un homme âgé et portant la poudre. On racontait alors dans les salons de Paris que M. de Talleyrand, piqué que M. de Narbonne, son protégé, eût obtenu une faveur si marquée, sans qu'il y eût participé, aurait dit à ce dernier, lorsqu'il vint lui faire part de sa nomination :

« Vraiment! vous êtes nommé aide de camp de l'Empereur? Je croyais que c'était *page*. »

Il avait soutenu cependant cette campagne de Russie avec tout le courage d'un soldat éprouvé et une gaîté constante (chaque matin, pendant la retraite, il se faisait raser et poudrer à frimas) ; chacun reve-

nait enchanté de lui et faisait son éloge hautement.

J'ignore si ce fut en raison de son âge que l'Empereur craignit de l'exposer de nouveau aux fatigues de la guerre, ou si ce fut cette distinction personnelle et ce ton parfait qui firent trouver à l'Empereur qu'il convenait mieux que tout autre à la place de chevalier d'honneur de l'Impératrice ; mais j'ai appris qu'il lui destinait cette place qu'avait alors le comte de Beauharnais, homme sans doute très excellent, mais auquel je n'ai jamais vu ouvrir la bouche.

On assure que la duchesse de Montebello, dame d'honneur de l'Impératrice, représenta à Marie-Louise que c'était une injustice que de déplacer M. de Beauharnais, auquel on n'avait rien à reprocher ; que cela lui ferait du tort, à elle, Impératrice, qu'on croirait qu'elle l'éloignait d'elle parce qu'il était le parent de l'impératrice Joséphine. Enfin Marie-Louise se gendarma contre ce changement, et versa même quelques larmes, en disant à l'Empereur qu'elle ne voulait pas de M. de Narbonne près d'elle. L'Empereur lui dit : « Allons, allons, console-toi ; je ne vois pas trop à quoi t'est bon M. de Beauharnais ; mais puisque tu l'aimes tant, garde-le. »

Un matin, le 14 février 1813, il faisait assez froid ; la Reine s'était fait coiffer comme à l'ordinaire, à la hâte ; on lui avait posé sur la tête une guirlande de fleurs d'hortensia toute en diamants. Cette parure lui avait été donnée par sa mère, ainsi que l'habit de cour qu'elle mit ce jour-là : il était de crêpe rose, tout bordé en plein de grosses fleurs d'hortensia en argent, et toute la robe et la queue étaient garnies d'une guirlande de fleurs artificielles, composée de roses et de pensées. Malgré la maigreur, la pâleur de la Reine,

elle était si blanche, elle avait un teint si beau, si pur, que tout ce rose lui allait à merveille.

Pourquoi, dira-t-on, cette grande toilette de si bonne heure? C'était pour aller avec l'Impératrice au Corps législatif dans une voiture à huit glaces, qu'on ne fermait pas d'un côté, et, ensuite, pour rester sans châle, dans une tribune, en face du trône de l'Empereur. Il n'y avait rien là dont pût s'accommoder une santé comme celle de la Reine ; aussi revint-elle toute gelée, et avec une petite toux sèche qui nous effrayait.

Et pourtant elle n'était pas à la fin de ses peines. Au moment où le carnaval commençait, l'Empereur lui envoya dire de faire danser au grand bal des Tuileries (qui devait avoir lieu le mardi gras) le même quadrille qui avait déjà été exécuté l'année précédente. La voilà donc obligée de faire venir Gardel, de réunir chez elle, le matin, toutes les personnes qui composaient ce quadrille et de le faire répéter devant elle. Tout se passa avec plus de calme qu'au dernier carnaval. On ne vint pas lui dire :

« Madame, que Votre Majesté y réfléchisse, si nous n'avons pas de plumes d'autruche qui se balancent en dansant sur notre tête, notre costume sera ridicule! Il nous faut des *solos;* sans cela, nous serons écrasées par l'autre quadrille qui en a, et qui les exécute à ravir ; et puisqu'une heureuse allégorie à la louange de l'Empereur lui assure un succès incontestable, pourquoi n'introduiriez-vous pas dans votre quadrille un petit compliment pour le vainqueur du monde ? »

Un matin eut lieu dans la chapelle une cérémonie de baptême. La Reine fut marraine de plusieurs

enfants, entre autres, d'une fille de la duchesse de Bassano et d'une fille de la duchesse de Frioul. La première fut nommée Claire et la seconde Hortense. Pour la circonstance, elle fit de délicieux présents aux mères de ses deux filleules. La duchesse de Bassano reçut une ceinture ciselée, en or massif, d'un très beau travail ; le tour de la taille en était large, retenu par une agrafe en pierres de couleur ; les bouts tombaient jusqu'aux pieds. La Reine en avait donné le dessin ; c'était une innovation à la mode, car on portait alors des ceintures petites et étroites parce que les tailles étaient courtes ; ceci devenait un moyen de les allonger beaucoup. La duchesse de Frioul eut un bracelet très large, tout en diamants, au milieu duquel était un tout petit portrait de la Reine, admirable ouvrage fait à la loupe par Jacques, élève d'Isabey.

Le soir, la duchesse de Bassano donna à Sa Majesté un bal superbe. Je ne pus y aller ; mais j'assistai à la toilette de la Reine, et j'aime à me rappeler son costume, un des plus jolis qu'elle ait portés.

Elle était coiffée avec un rang de chatons sur le front, et une couronne toute en diamants enveloppait ses longs cheveux derrière la tête. Sa robe était toute simple, en tulle blanc sur satin blanc ; mais, de distance en distance, des agrafes de diamants en retenaient le corsage. Puis, une ceinture en diamants et un gros bouquet en diamants, duquel sortaient deux rangs de chatons qui allaient jusqu'au bas de la robe soutenir, au-dessus du pied, une fleur également en diamants, pareille au bouquet, sans parler du collier et des boucles d'oreilles.

Tout cet ensemble, à la fois si simple et si riche, faisait un effet charmant, surtout dans un moment où

l'on avait les yeux fatigués de ne voir partout que des robes couvertes de broderies d'or et d'argent.

Le dimanche gras, j'allai dîner chez la duchesse de Bassano et y passai la soirée. Tout à coup la fantaisie nous prend de nous masquer toutes. Moi, je revêts un costume napolitain, M^me^ Ducrest et M^me^ de Villeneuve se mettent en vieilles, Anatole de Lawoestine en Arménien, et toutes les autres personnes s'ajustent en différents costumes avec tout ce que l'on peut trouver, lorsque, à dix heures, arrive M. de Grandcourt, revêtu du costume de Brunet, dans les *Deux Magots*.

M. de Grandcourt, qui continuait toujours d'ajouter à sa signature *conseiller intime* (par malice on disait *actuel*) *du feu roi de Pologne*, était un vieillard amusant, que M^me^ d'Emstatt et moi prenions souvent pour bouffon, et il ne nous en aimait que mieux. Dieu sait quelle joie il excita en arrivant, ce soir-là !

Au milieu des éclats de nos rires, une idée folle me passe par la tête ; je la fais communiquer à toute la société. On envoie chercher trois fiacres, et nous voici douze personnes masquées, partant de la rue du Bac, pour aller faire une visite à l'Arsenal. Chez qui ? On ne le devinerait jamais ; chez M^me^ de Genlis (née en 1746, *gouverneur* des enfants du duc d'Orléans en 1782) ; son petit-fils, A. de Lawoestine, m'en avait raconté assez de choses pour ne pas me trouver une étrangère auprès d'elle.

Nous arrivons, les portes nous sont ouvertes ; Anatole connaît les êtres, et nous voilà tous introduits sans obstacle dans une petite cellule de carmélite ; c'est ainsi qu'on peut appeler l'endroit où nous trouvâmes M^me^ de Genlis. Un grand christ, un prie-dieu

ornaient seuls sa chambre ; je crois même que jusqu'au cilice y était.

D'abord, l'effroi de Mme de Genlis est au comble ; mais bientôt elle reconnaît qu'elle n'a pas affaire à des coureurs habituels de mascarades. Je gagne vite sa confiance par les compliments que le masque me permet de lui offrir, sans embarras ni fadeur. Elle devient aimable et nous reçoit avec tout l'esprit et la grâce dont elle est susceptible. J'entre fort en coquetterie avec elle, et je lui offre une bague que je la prie de garder en mémoire de moi.

Elle nous conjure de nous démasquer ; je résiste longtemps, mais enfin elle a reconnu son petit-fils, et je trouve curieux de lui procurer la surprise de voir les figures, remarquables par leur beauté, que je conduis avec moi ; elle ne les connaît pas. Jamais étonnement ne fut égal au sien, lorsque je commençai à ôter le masque de Mme d'Emstatt et qu'elle vit un visage enjoué, spirituel, frais comme une rose, avec des yeux charmants. Elle pense aussitôt qu'elle ne peut rien voir de plus gracieux, et vite je m'empresse d'enlever le masque de Mme Desbassins, qui a été une des plus charmantes jeunes personnes de Paris : ses beaux cheveux blonds, ses yeux bleus, son petit nez fin lui donnaient l'apparence d'une jolie Anglaise. Mme de Genlis s'écrie qu'elle croit aux merveilles à la vue de si délicieux visages.

Je ménage toutes ses surprises et je jouis de toutes ses exclamations qui vont *crescendo*, quand j'enlève le masque de Mme Gazzani. C'est le type de la beauté italienne ; ses grands yeux noirs sont de velours ; son nez, sa bouche, son front, tout cela est l'image d'une perfection dont les peintures du Titien peuvent seules

donner une idée. Et je garde pour la fin le masque de la duchesse de Bassano, qui en tombant laisse voir la beauté parfaite d'une vierge de Raphaël. Mme de Genlis croyait rêver !

On pense bien qu'après avoir ôté le masque de ces quatre dames, j'évitai de lever le mien et celui des autres. Mme de Genlis sentit bien qu'il ne fallait pas insister. Elle parut flattée de notre visite, et nous pria d'accepter une soirée chez elle, à l'Arsenal (logement que l'Empereur lui donnait, avec six mille francs de pension, pour payer la correspondance qu'elle lui adressait sur divers sujets politiques ou mondains).

Le mardi gras, 9 mars, le beau quadrille de la Reine, dansé dans la grande salle de bal des Tuileries, fut encore trouvé magnifique. A une heure du matin, tout était fini à la cour de l'Empereur. Les plaisirs étaient toujours d'un sérieux de glace et mêlés d'étiquette, ce qui en bannissait la franche gaîté ; et pourtant, c'était l'ambition de chacun d'y être admis.

Quelques jours après eut lieu notre soirée à l'Arsenal. Les mêmes personnages y furent invités et n'eurent garde d'y manquer. Mme de Genlis nous reçut dans un petit salon, au milieu d'une société choisie de ses amis. Nous fûmes accueillis avec une grâce inimaginable. Près de la cheminée, assise au milieu de nous, sans avoir l'air d'avoir fait aucuns préparatifs, quelques instants après notre arrivée, elle se mit à jouer deux proverbes de sa composition qui étaient délicieux, et qui nous amusèrent beaucoup.

Avant de nous laisser prendre congé, elle me demanda une autre bague en me priant d'y faire graver *d'abord un badinage, ensuite un sentiment*, et

quelque temps après, elle m'envoya l'anneau en émail noir avec une petite tête de nègre que je lui avais donné. Elle y avait fait graver : *un instant vous suffit.*

La Reine alla passer quelques jours à Trianon avec l'Empereur et l'Impératrice.

L'Empereur fit une chute de cheval qui effraya tout le monde ; mais heureusement on en fut quitte pour la peur.

J'allai un matin à Trianon voir la Reine dans son appartement ; je lui portai la première un sac en velours noir avec un fermoir en or, chose toute nouvelle alors. Elle trouva l'invention très jolie et très commode ; car, jusque-là, sans poches et sans sacs, on portait son mouchoir et son éventail dans sa main. Dès ce moment on fit des sacs de toutes les façons ; l'impératrice Joséphine en eut un en or, ouvragé, doublé de satin blanc, avec les glands en perles fines et émeraudes et entouré aussi de perles et d'émeraudes.

Je me souviens d'avoir demandé à voir, à Trianon, les grands appartements que je ne connaissais pas, et d'y avoir admiré des coupes et des vases superbes en malachite et d'une fort grande dimension. La Reine me dit que c'était le présent que l'empereur de Russie avait fait à Napoléon lors de la paix de Tilsitt ; il lui avait donné encore une belle fourrure de martre zibeline, dont l'Empereur avait fait cadeau à sa sœur la princesse Pauline ; puis un beau manchon, également en magnifique martre, qui, après avoir appartenu à l'impératrice Joséphine, est devenu la propriété de la Reine.

Je ne sais pas si c'est la chute de cheval de Napo-

léon qui avait attristé tout Trianon, mais jamais palais ne me parut si calme et si morne. Je trouvais la Reine seule avec sa dame de service, occupée à lire. C'est ainsi qu'elle passait toutes ses matinées, à moins qu'on n'allât à la chasse ; alors elle montait en voiture découverte avec l'Impératrice. A six heures, elle se rendait dans l'appartement de Marie-Louise, ou attendait quelquefois jusqu'à huit que l'Empereur eût fini son travail et qu'il vînt dîner. Après le dîner, on ne faisait rien, on échangeait quelques paroles, et l'Empereur fatigué emmenait sa femme avec lui se coucher à neuf heures. La Reine revenait chez elle en faire autant. Ah ! ces plaisirs des cours tant vantés, ce n'est pas moi qui les ai vus de si près, qui pourrais les envier ! On y est si peu maître de soi que, lorsqu'on en est dehors, on semble un oiseau en liberté.

Le 30 mars 1813, la Reine fut mandée au palais de l'Élysée, en robe de cour. Elle en ignorait la raison. Le grand-maître de cérémonies, M. de Ségur, lui faisait dire seulement, comme de coutume, qu'elle était invitée à se rendre chez l'Impératrice, et elle ne savait jamais d'avance le but de la cérémonie. Quant à nous, nous faisions les conjectures les plus saugrenues sur cette invitation, que la reine de Westphalie, qui venait d'arriver à Paris, avait reçue aussi. A son retour, la Reine nous apprit que l'Impératrice venait d'être nommée régente, et qu'elle gouvernerait pendant l'absence de l'Empereur. C'est pour assister à cette cérémonie qu'elle avait été mandée. Elle avait eu lieu en sa présence et celle des autres princesses, des ministres, des grands dignitaires, de la dame d'honneur et des dames qui accompagnaient les princesses. L'Impératrice avait, dans les mains de l'Em-

pereur, prêté serment de se conformer aux actes des Constitutions de l'Empire, et de suivre en tout les dispositions qu'il plaisait à l'Empereur de lui confier pendant son absence.

CHAPITRE II

Le jardin du philanthrope.
« Mes sœurs, vous êtes de grosses bêtes ! »
La Reine est entourée de tourtereaux.
Le costume de bain de Sa Majesté.
Le gros cahier du prisonnier de Bicêtre.

Le 15 avril 1813, l'Empereur partit pour l'armée. Le premier jour de l'an s'était trouvé être un vendredi, quel sinistre présage ! Chacun disait :

« Que sera-t-elle donc cette année qui porte le numéro 13 et commence un vendredi ? »

L'Impératrice alla s'établir à Saint-Cloud et la Reine à Saint-Leu, avec ses enfants.

La Reine n'amenait avec elle à Saint-Leu que sa Maison d'honneur. Elle avait grand besoin de se reposer tranquillement au milieu de ses fleurs et de son jardin qu'elle se plaisait tant à embellir. Pour respirer l'air sans se donner trop de mouvement, elle se couchait dans un char à bancs, dont les sièges représentaient deux canapés dos à dos ; elle se mettait d'un côté avec ses enfants, et nous nous plaçions de l'autre côté : on allait au pas se promener dans le parc ou dans la forêt de Montmorency, jusqu'au petit château de la Chasse. Là, la Reine faisait encore des plans d'embellissement ; elle avait créé dans le bois

une route qui menait jusqu'au château d'Écouen ; mais cette route était longue.

M. Cadet de Vaux, un des philanthropes de ce temps, était voisin de la Reine ; il demeurait dans la vallée de Montmorency. Nous avions été quelquefois voir son jardin. Il y montrait le moyen de doubler le produit d'un arbre en mettant les branches en guirlande ; celui de faire revivre un arbre malade en lui mettant des compresses. Aussi voyait-on des emplâtres à tous les arbres de son jardin, et ressemblait-il, ce jardin, à un hôpital.

La Reine engageait quelquefois M. Cadet de Vaux à venir déjeuner à Saint-Leu ; elle s'informait alors auprès de lui des moyens, dont il paraissait si au fait, d'améliorer toutes choses. Je passe sous silence les quarante-huit verres d'eau chaude qu'il indiquait pour guérir de la goutte et dont il avait vu des effets si miraculeux, disait-il. Heureusement personne de nous n'avait la goutte ; et moi, qui m'en croyais menacée, je ne m'en vantais pas, de peur qu'il ne voulût m'administrer ce fameux remède !

Il aimait à perfectionner les moyens de secourir les pauvres, et pour cela il s'entendait très bien avec Sa Majesté. Il lui parla des bouillons d'os, autrement dits de gélatine, qui étaient, disait-il, plus nourrissants que les autres, et qui, dans un moment de disette, pourraient soutenir une population plus facilement et à moins de frais que toutes les soupes à la Rumfort, etc., etc.

La Reine prit jour avec lui ; les sœurs de charité de l'établissement de Saint-Leu (fondé en 1806, par le Roi, son mari, et qu'elle avait considérablement développé) devaient venir dans la cuisine du château y

NAPOLÉON Ier

Dessiné à l'Ile d'Elbe, par Hubert.

apprendre de lui à faire cette soupe miraculeuse; c'était presque la multiplication des pains ! Au déjeuner, on devait servir cette soupe, et la Reine avait l'intention d'en manger la première et de la trouver excellente.

Tout s'exécuta ainsi qu'il avait été arrangé. Mais quand les sœurs virent cet appareil d'os, et que M. Cadet de Vaux, avec toute l'éloquence d'un professeur, tenta de leur expliquer que les os sont beaucoup plus nutritifs que tout autre aliment, la frayeur les prit, elles devinrent pâles et tremblantes :

« Comment, Monsieur, ce sont donc des os de morts, que vous voulez faire manger à nos pauvres ?

— Mes sœurs vous êtes de grosses bêtes ! », leur cria M. Cadet de Vaux avec une colère qui les fit trembler; car dans ce moment il tenait le grand couteau de la cuisine et peut s'en fallut qu'il ne le leur jetât à la tête. Moi, qui avais voulu assister à l'épreuve, je parvins non sans peine à remettre la paix; mais les sœurs répétaient toujours entre elles :

« Ce sont cependant des os ! Qui nous dit que ce ne sont pas des os de morts ? »

Au déjeuner, M. Cadet de Vaux, placé à table à côté de la Reine, lui vit manger la soupe qu'il avait faite, lui entendit répéter qu'elle était excellente. Il triomphait ! Il ne se doutait pas que Sa Majesté, qui ne mangeait presque rien habituellement, et qui était nerveuse comme personne, me dit après le déjeuner :

« J'ai eu de la vertu d'avaler cette soupe; comme à mon ordinaire, je n'avais pas faim ; et puis l'idée que je mangeais une chose qui ne se mange pas habituellement, m'a fait un tel mal au cœur que j'ai cru un

moment que je ne remplirais pas mon rôle jusqu'à la fin. »

Je racontai à la Reine la scène des sœurs dans la cuisine ; elle en rit beaucoup et me dit :

« J'ai bien fait d'avoir eu bon courage devant M. Cadet de Vaux, car il ne l'eût pas dit, mais il l'eût bien pensé, que j'étais aussi une grosse bête. »

Il faut le dire, les idées craintives des sœurs se propagèrent, et le bouillon d'os tomba, ne se releva pas, et ceux de la bonne viande restèrent. J'ai entendu dire que depuis on fit usage à Paris de ces bouillons à la gélatine ; sans doute ce ne sont pas nos sœurs qui l'ont propagé.

Un page arriva, le 6 mai, apporter à la Reine une lettre de Marie-Louise : c'était l'annonce d'une grande victoire remportée à Lutzen. L'Empereur, le Vice-Roi (le prince Eugène, vice-roi d'Italie, frère aîné de la reine Hortense) se portaient bien. La joie éclata parmi nous :

« Ah ! s'écria la Reine, voilà notre honneur national relevé ! Je ne doute plus de la paix ; nous allons l'avoir enfin ! »

Alors chacun de nous fait des projets. Enfin il n'y a plus de craintes, plus de douleurs, et la santé doit revenir quand il n'y a plus de tourments. Le lendemain, la Reine alla voir l'Impératrice. Elle apprit alors la mort malheureuse du duc d'Istrie, de ce maréchal Bessières, sous les ordres duquel le prince Eugène avait fait ses premières campagnes en Italie, en Égypte. Sa femme était une des personnes que la Reine estimait le plus. Elle ne pense plus à sa fatigue ; elle se rend à Croissy, où se trouvait cette malheureuse veuve, et court lui porter des consolations.

L'Impératrice invita sa sœur à assister au *Te Deum* qui fut chanté en réjouissance de la victoire ; mais la Reine était en ce moment trop malade, elle ne put s'y rendre. Le duc de Rovigo (ministre de la police) arrive aussitôt à Saint-Leu et dit à la Reine qu'elle a bien mal fait de ne pas assister au *Te Deum* chanté en l'honneur de nos victoires, que l'Impératrice est bien isolée.

« Vous devez savoir, dit-il, que l'Empereur, qui estime tant Votre Majesté, désire toujours la savoir près de sa femme.

— Mon Dieu, dit la Reine, de quelle ressource puis-je être pour l'Impératrice ? Je fais toujours plus de choses que mes forces ne me le permettent. Cependant, si vous croyez que l'Impératrice puisse se plaire à passer un jour chez moi, je l'y inviterai, et je tâcherai de le lui rendre agréable. »

En effet, la Reine engagea l'Impératrice, qui arriva, le 17 mai, de bonne heure. Elle était accompagnée de la belle duchesse de Montebello (veuve du maréchal Lannes), de la charmante comtesse Edmond de Périgord, d'un chambellan, d'un écuyer, de pages et d'une escorte. Après le déjeuner, la Reine mena sa sœur dans le bois de Montmorency. L'Impératrice aimait tant monter à cheval ! La Reine y monta aussi ; on alla goûter au château de la Chasse. On revint après faire sa toilette. J'avais décidé la Reine, pour amuser l'Impératrice, à faire venir les acteurs du théâtre des Variétés, spectacle où elle n'allait jamais, pas plus que l'Impératrice, parce que Napoléon ne l'aurait pas trouvé bon.

Rassurée en quelque sorte sur les événements militaires, la Reine n'eut plus qu'à s'occuper de sa santé.

Elle prit congé de Marie-Louise et de sa mère, à laquelle elle laissa ses enfants pendant son absence, ce qui était pour elle un grand chagrin, et partit pour Aix-en-Savoie, avec M^me^ de Broc seule dans sa voiture; dans la seconde étaient M. d'Arjuzon, chevalier d'honneur, M. Lasserre, médecin, M^lle^ Pio et moi. Les femmes suivaient dans la troisième. Tous les ménages qui entouraient la Reine étaient de véritables tourtereaux qui s'adoraient. C'était toujours pour eux un nouveau chagrin quand on les séparait, et la Reine évitait autant que possible de le faire.

Une des premières nouvelles que nous reçûmes à Aix fut celle de la victoire de Bautzen. Mais la mort du grand-maréchal (Duroc) affecta beaucoup la Reine.

« C'était un si brave homme, disait-elle, si digne, si estimable, si sincèrement attaché à l'Empereur! Personne ne pourra remplacer Duroc près de lui! »

Le médecin de la Reine était si convaincu que sa poitrine n'était pas attaquée et qu'elle n'avait qu'une maladie de nerfs, qu'il voulut la mener prendre des bains de mer à Dieppe. J'eus l'honneur d'accompagner Sa Majesté dans sa voiture. Arrivé au lieu appelé les Échelles, M. Finot, préfet du Mont-Blanc, se trouva là, ainsi que l'ingénieur du département; ils attendirent la Reine à son passage.

« Madame, dit le préfet, la nouvelle route des Échelles devait être ouverte le jour de la fête de l'Empereur; mais nous avons retardé exprès pour que Votre Majesté y passe la première. Et c'est devant vous que la mine va nous procurer lumière à travers cette longue galerie qui est enfin achevée. »

La Reine se laissa conduire; quant à moi, qui ai horreur de l'explosion d'une mine, je voulais rester.

(J'ignorais alors que, plus tard, j'épouserais un brave de la garde impériale, qui aurait rougi de me voir si poltronne.) Cependant je réfléchis qu'il était de mon devoir de suivre la Reine, et je m'y déterminai. Le cœur me battait fortement, j'ose l'avouer, d'autant plus qu'on nous fit entrer dans une immense grotte, précédées de flambeaux, et que nous marchâmes un temps infini sans apercevoir le jour, car la grotte a neuf cents pieds de longueur.

Enfin on s'arrêta : j'entendis une détonation épouvantable ; des éclats, des pierres vinrent jusqu'à nous. Les flambeaux furent éteints, et nous aperçûmes le jour et la vallée qui se déployait devant nous. Jamais spectacle ne fut plus beau et plus imposant.

Nous continuâmes notre route jusqu'à Saint-Leu où la Reine trouva sa mère qui lui ramenait ses enfants. Marie-Louise était en voyage à Cherbourg ; la Reine ne s'arrêta que fort peu de jours et se rendit à Dieppe.

Nous y habitâmes un petit château qui était assez loin de Dieppe, mais fort près de la mer. M. Stanislas de Girardin, préfet de Rouen, avait fait préparer sur le bord de la mer une petite baraque charmante, où se trouvaient un salon et une chambre, le tout décoré à ravir.

C'est là que la Reine se déshabillait et revêtait son costume de bain, qui n'était rien moins qu'élégant : il se composait d'une grande blouse en laine couleur chocolat, fermant au col, et d'un serre-tête en taffetas ciré qui renfermait ses longs cheveux blonds. Ainsi empaquetée, on l'aurait prise pour un malade de l'hôpital qu'on allait jeter à l'eau, plutôt que de reconnaître en elle cette élégante Reine, habituellement

enveloppée de batiste, de dentelles, ou couverte d'étoffes précieuses, de diamants et de fleurs.

Une garde empêchait la foule d'approcher de la tente, car toute la ville était sur le rivage et placée en amphithéâtre pour regarder comme une merveille ce bain royal. Des lunettes étaient braquées de tous côtés, chaque fois que deux matelots, habillés en laine et ayant des gants de fil blanc, portaient la Reine au-dessus des vagues et lui faisaient faire le plongeon. Des cris universels éclataient alors parmi les spectateurs, et la pauvre femme était rapportée en triomphe, plus morte que vive, dans le salon de la tente, où il fallait assez de temps pour la remettre d'une si vive secousse.

Je crois que si elle eût continué l'usage de ces bains pris de cette manière, ils l'eussent tuée : c'est ainsi, disait-on, que les Anglais avaient arrangé chez eux leurs bains de mer, et l'on prétendait que c'était la seule manière de les prendre pour qu'ils eussent toute leur efficacité.

Après trois bains, au grand désappointement de tous les oisifs et des nombreux curieux de la ville, pour qui ce bain en pleine mer était un véritable spectacle, le docteur les fit cesser et la Reine n'en prit plus dès lors que dans une baignoire avec de l'eau de mer chauffée.

Je me souviens qu'en recevant les autorités de la ville de Dieppe, un des chefs auquel la Reine demandait s'il avait des enfants, lui répondit :

« Oui, Majesté, j'en ai une douzaine.

— Ah ! vous êtes bien heureux, dit la Reine ; on ne saurait avoir trop d'objets d'une si tendre affection. »

J'ignore si ce brave homme crut voir dans la réponse de Sa Majesté le regret de ne posséder que ses deux enfants, qui étaient là près d'elle, mais il s'écria :

« Madame, les miens sont à votre service. Vous n'avez qu'à dire un mot, je vous les offre. »

La Reine resta un peu déconcertée d'une pareille proposition, et dit ensuite :

« Rien ne remplace, Monsieur, pour des enfants, la maison paternelle. Mais si vous avez besoin de moi pour placer les vôtres, je le ferai avec plaisir. »

Nous étions au mois de septembre, le temps devenait froid ; la Reine désira quitter Dieppe. Nous partîmes, une nuit, à onze heures, afin de ne pas nous arrêter en route et d'arriver dans la journée à Saint-Leu.

De retour au château, une seule préoccupation domina les autres : recevoir des nouvelles des armées. La Reine et l'impératrice Joséphine s'envoyaient réciproquement toutes les lettres et toutes les proclamations qu'elles recevaient du prince Eugène. L'Impératrice, mieux portante que sa fille, car jamais on ne l'avait vue plus fraîche et plus belle, venait à Saint-Leu les lui apporter elle-même. La paix était tellement le désir et le besoin de chacun, qu'on se flattait toujours qu'elle allait avoir lieu.

Un matin que je faisais une lecture à la Reine pendant qu'elle prenait un bain, on vint m'apporter pour elle une lettre d'une femme qui attendait, disait-on, à la grille du parc et qui voulait absolument parler à la Reine.

« Je ne puis la recevoir dans ce moment, dit Sa Majesté ; il faut la faire entrer dans le petit salon ; elle attendra.

— Si vous voulez, Madame, j'irai voir ce qu'elle veut.

— Volontiers; mais fais-toi passer pour moi. Elle tient à me voir, ainsi elle sera satisfaite. »

Je m'étais tellement avancée que je n'osais plus reculer ; mais pendant que je faisais introduire cette femme inconnue, l'idée me vint que c'était peut-être une personne qui avait de mauvais desseins ; et quoique j'eusse volontiers donné ma vie pour ma maîtresse, je n'avais pas envie de mourir encore, et assassinée ! Je balançais à entrer, malgré ma curiosité d'apprendre ce secret. Enfin je surmontai ma frayeur; j'ouvris la porte, mais quel fut mon effroi ! Je crus voir un homme habillé en femme. J'entendis une voix rauque me dire :

« Ma petite, tu es la Reine, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je en tremblant, que lui voulez-vous?

— Je viens te découvrir un mystère, des conspirations atroces ; on te trahit; tes ministres eux-mêmes te trahissent. Mais, nous autres, dames de la Halle, nous l'aimons, notre petit Empereur, et nous ne voulons pas qu'on nous l'ôte ! »

Je commençai alors à respirer : c'était une femme, mais de ces femmes qui pendant la Révolution avaient inspiré tant de terreur, que mon assurance n'était pas encore bien grande. Elle s'aperçut, je crois, de ma frayeur, car elle s'approcha de moi. Je reculais toujours. Elle me regarda sous le nez et me dit :

« Es-tu bien la Reine ? Je ne me la figurais pas comme toi. (Elle lui croyait sans doute plus de courage.)

— Certainement, dis-je.

Alors cette femme regarda tout autour d'elle, et

leva son jupon pour prendre quelque chose dans une de ses poches. Mon effroi revint de toute sa force : je crus voir un pistolet qu'elle tirait doucement de sa poche. Pour le coup, je me rapprochai de la porte et je m'apprêtais à l'ouvrir, quand elle déploya un grand cahier de papier recouvert avec une feuille brune :

« Là, me dit-elle, j'ai voulu t'avertir. Un ami à moi, un homme comme il faut, qui est à Bicêtre, a écrit le tout en détail pour que tu puisses prendre des informations et te garantir des pièges qu'on te tend. Ces Bourbons ont beaucoup d'agents, et mon ami les connaît. La moitié de tes ministres sont vendus ; méfie-toi d'eux tous. J'ai voulu ne parler qu'à toi ; c'est pourquoi je suis venue à Saint-Leu. Je ne veux rien. C'est par amitié, ce que je fais. Adieu. »

Et elle partit, me laissant le gros cahier que je courus porter à la Reine. Elle me dit de lui en lire quelques passages qui nous semblèrent du grimoire. Le prisonnier de Bicêtre parlait d'émissaires envoyés par le comte d'Artois sur le continent, et donnait beaucoup d'autres détails qui nous parurent d'autant plus extraordinaires que, depuis notre pension de Saint-Germain, où M^me^ Campan nous avait souvent entretenues des malheurs de la reine Marie-Antoinette et de sa famille, je n'avais jamais entendu parler des Bourbons, et j'ignorais ce qu'était le comte d'Artois, qui allait, disait-on aussi dans cet écrit, venir sur le continent. La Reine n'était pas beaucoup plus instruite que moi sur tout cela. Elle se décida à envoyer toutes ces informations au ministre de la police ; car, en fait de dévouement à l'Empereur, on ne pouvait douter de celui-là. Je crois que ma maîtresse ne s'est plus informée auprès du duc de Rovigo de tout ce

qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce gros cahier ; car tout était si secret dans le gouvernement de l'Empereur, pour ce qui regardait la politique, que le ministre ne lui en eût peut-être rien appris.

La Reine quitta Saint-Leu avec regret pour revenir à Paris, où pourtant elle devait occuper sa nouvelle chambre qui venait d'être disposée de manière à y avoir le soleil. La tenture était en cachemire blanc avec de belles franges en or. Les rideaux du lit et des fenêtres étaient en mousseline des Indes brodée en or. Sa belle toilette en vermeil était posée sur un tapis de velours bleu de ciel aussi brodé d'or.

En entrant dans cette chambre, la Reine dit (et je me le suis souvent rappelé depuis) :

« Pourvu que les Cosaques ne viennent pas me forcer à abandonner cette jolie chambre ! »

Et chacun de nous de rire de sa pensée, comme de l'idée la plus baroque qu'on pût avoir...

Les inquiétudes de tout genre nous arrivaient; car les batailles de Leipzig, de Hanau, avaient jeté un grand découragement en France.

L'Empereur arriva à Saint-Cloud, le 9 novembre ; son retour ranimait toujours le courage de chacun. On croyait qu'il dépendait de lui de signer la paix. La Reine alla avec l'impératrice Marie-Louise assister, le 19 décembre, à l'ouverture du Corps Législatif; le discours de l'Empereur affirma le désir de la paix. Alors chacun dit :

« Pourquoi ne la fait-il pas ? Ne fait-il pas tout ce qu'il veut ? »

M^me^ de la Colinière, bonne et excellente amie de ma mère, vint de me demander de supplier la Reine pour qu'elle s'intéressât à un de ses neveux, M. de Char-

rette. Il s'était soustrait, je crois, au service des gardes d'honneur, ou bien s'était mêlé avec ceux qui avaient tiré sur M. Philippe de Ségur, leur chef. Il était arrêté, il y avait tout à craindre pour sa vie, s'il était mis en jugement. La Reine se chargea de le sauver et y réussit. Le duc de Rovigo se conduisit à merveille dans cette circonstance ; sans son appui, le jeune homme était indubitablement fusillé.

Cela me rappelle l'intercession que M. de Laval-Montmorency était venu réclamer près de moi pour M^me^ de Gesvres, que le ministre Fouché avait exilée de Paris, en 1806. La Reine, après avoir reçu et écouté M. de Laval, s'était rendue à l'instant à Saint-Cloud pour représenter à l'Empereur l'extrême rigueur qu'il y avait à chasser une vieille femme de quatre-vingts ans, et qui était la dernière descendante de Duguesclin. L'Empereur, étonné, avait répondu à la Reine :

« Écrivez à l'instant à M. de Montmorency que non seulement M^me^ de Gesvres va revenir à Paris, mais que, comme seule descendante du fameux Duguesclin, je lui accorde sur ma cassette 6.000 francs de pension. »

CHAPITRE III

L'Empereur n'a pas de chemise de rechange.
Le Roi de Rome veut voir les soldats de Papa.
« *Dans les grandes circonstances les femmes, seules, ont du courage.* »
Le souper des Rois.
Les ailes de pigeon du duc de Gaëte.

Dans les premiers jours de janvier, on apprit que les étrangers avaient envahi le sol français. Pour la première fois, on tremblait sur le sort de nos armes toujours victorieuses ! Pour moi, je ne tremblais pas ; je n'entendais rien en politique. Je ne m'en étais guère occupée jusqu'alors que pour chercher dans les journaux les noms de ceux qui m'intéressaient parmi les promotions qui suivaient chaque victoire, ou pour rêver aux toilettes brillantes que nécessitent les *Te Deum* et les cérémonies publiques, que les réjouissances de nos conquêtes amenaient chaque fois. Je ne doutais pas que les étrangers ne fussent bientôt repoussés et je ne cessais de m'égayer aux dépens de ceux qui, plus prévoyants ou plus timides que moi, s'effrayaient de l'avenir.

Le 25 janvier 1814, l'Empereur partit pour l'armée. La veille, la Reine avait été dîner aux Tuileries pour lui dire adieu ; elle avait passé la soirée avec l'Em-

pereur et l'Impératrice. Elle était rentrée assez tard, et encore toute émue du chagrin que l'Impératrice témoignait à son mari. Elle avait tellement pleuré de cette séparation, que la Reine était restée le plus longtemps possible près d'elle pour tâcher de la calmer.

« J'aime à voir cet attachement, disait-elle ; elle pleure comme ma mère pleurait lorsqu'il la quittait, et je crois que c'est sincèrement qu'elle se montre si affligée. »

Le 2 février, l'on vint nous dire que le grand-duc Constantin avait promis à ses troupes de se chauffer aux cendres de Paris. La terreur fut à son comble ; on ne songeait plus qu'à placer en lieu sûr ses objets les plus précieux ; mais c'était là le difficile. On ne se rencontrait plus qu'en disant :

« Où avez-vous caché vos bijoux ? »

Une personne de ma connaissance avait fait murer la porte d'un petit cabinet, après l'avoir rempli de tout ce à quoi elle tenait le plus. Plusieurs pendules furent jointes aux objets précieux dont il était encombré : malheureusement on avait oublié de les arrêter, et pendant huit jours encore, en sonnant toutes à la fois, elles signalèrent la cachette à tous les voisins.

Mais déjà des blessés étaient envoyés jusqu'à Paris, tant le théâtre de la guerre se rapprochait. J'avais été chargée par la Reine d'envoyer une grande quantité de linge de la maison à ses filles d'Écouen et de Saint-Denis pour en faire de la charpie ; elle donnait elle-même l'exemple de ce travail.

Nous étions plongés dans la plus grande tristesse, lorsque, le 11 février, l'annonce d'une victoire vint remplir Paris de la joie la plus vive. En peu d'instants,

les rues se remplirent d'une foule joyeuse, qui se croisait, se heurtait, s'embrassait. « Enfin la victoire nous est encore fidèle ! » se disait-on. Le temps était admirable. Le roi Joseph (ex-roi de Naples et d'Espagne) passa une revue de la garde nationale et de la garnison sur les boulevards au milieu des cris mille fois répétés de : « Vive l'Empereur ! »

Le temps continuait à se soutenir le plus beau du monde et semblait être en harmonie avec l'allégresse publique. Le 15 février, nous vîmes défiler un nombre considérable de prisonniers des gardes russe et prussienne. Leur présence était la confirmation de nos succès. La foule fut grande pour les voir passer.

Quelques élégantes du faubourg Saint-Germain s'y mêlèrent avec des sentiments différents ; elles apportaient furtivement aux prisonniers des signes d'espérance et de consolation, et leur glissaient dans la main soit des sommes d'argent, soit des paquets d'effets. Pourtant ces hommes n'étaient pris que depuis deux jours et ne paraissaient pas avoir éprouvé jusque-là de bien grandes misères. Le peuple vit dans cette singulière sollicitude un esprit d'hostilité à ses véritables intérêts. Quelles étaient ces femmes si sensibles aux échecs des armées qui nous envahissaient ? Une rumeur s'éleva, le mécontentement devint si marqué, qu'il fallut l'arrivée de la garde nationale pour les sauver de la colère populaire.

Le 21 février, le comte Tascher arriva à Paris. Je n'ai point encore parlé de cet excellent ami, que j'aimais beaucoup ainsi que sa femme. Il était cousin germain de l'impératrice Joséphine. Arrivé à 14 ans de la Martinique, il fut placé aussitôt à l'école militaire de Fontainebleau, dont il sortit, comme les

autres, sous-lieutenant, et désigné par l'Empereur pour le 4e régiment de ligne :

« C'est pour lui apprendre son métier que je mets ton cousin dans l'infanterie, disait Napoléon à l'Impératrice ; c'est l'âme de la guerre. »

Il rejoignit son régiment à Freysing, en Bavière, et fit la campagne de 1806. Le 4e, qui avait perdu son drapeau à Austerlitz et qui depuis n'en avait pas, s'étant bien conduit dans différentes affaires, en reçut un des mains de l'Empereur à Berlin. Au commencement de cette campagne, Napoléon passant en revue le régiment, la veille d'une bataille, fait appeler Tascher :

« As-tu peur ? lui dit-il.

— Non, Sire.

— Crois-tu que tu seras tué ?

— Non, Sire.

— Et si tu le croyais, que ferais-tu ?

— J'irais toujours, mais avec moins de cœur.

— Eh bien, va, il ne t'arrivera rien. »

Deux jours avant la bataille d'Eylau, après une affaire de cavalerie où avait été pris un aide de camp de l'empereur de Russie, le 4e de ligne passait devant le quartier impérial, et Tascher fut encore appelé. Il était présent au moment où l'on amenait le Russe :

« Votre maître, lui dit Napoléon, n'a donc pas assez de la guerre ? Vos jeunes officiers de cour ne la trouvent pas assez longue, assez meurtrière ? Ils se flattent de nous vaincre ! Qu'ils se détrompent ; l'armée française a d'autres mobiles que la vôtre pour assurer son triomphe... Tenez, regardez ce jeune homme tout couvert de boue, qui arrive à pied avec son régiment : c'est le cousin germain de l'impéra-

trice Joséphine. Eh bien ! il n'a aucune faveur à espérer qu'il ne la mérite : avec de tels éléments l'armée française est invincible. »

A Eylau, le 4e de ligne fut presque entièrement détruit. Quand l'Empereur en passa la revue, le lendemain, il parut attristé. Il sembla chercher des yeux le jeune Tascher qu'il n'apercevait pas, et il s'informa avec intérêt de ce qu'il était devenu. On lui apprit qu'il était légèrement blessé. Il l'envoya chercher à l'ambulance et le nomma son officier d'ordonnance. Son état de dénûment et de souffrance ne l'étonna pas :

« Pour un créole, lui dit-il, c'est un peu dur, n'est-ce pas, Tascher ? Mais tu as fait ton devoir, je suis content, ton mauvais temps est passé. Que te faut-il maintenant ? As-tu des chemises ?

— Non, Sire, je n'ai que celle que je porte depuis dix jours.

— Je ne puis pas t'en donner, car je n'en ai pas non plus ; mais tu vas aller à Varsovie, où tu auras de l'argent pour en acheter. »

Il lui donna un bon signé de sa main sans fixer de somme, et le jeune homme ne prit que cinquante napoléons. Plus tard, l'Empereur le maria à une princesse de la Leyen, nièce du prince primat.

En 1814, à Paris, je ne le vis qu'un moment. Il venait du quartier impérial qu'il avait rejoint à Guignes, où il avait annoncé à Napoléon le gain de la bataille du Mincio par le prince Eugène sur les Autrichiens. Il retournait en Italie en toute hâte, et ne s'arrêtait à Paris que le temps de donner à la Reine des détails de la victoire de l'Empereur à Nangis et lui demander ses commissions pour l'Italie.

Il m'a conté, depuis et longtemps après, tous les évé-

HORTENSE-EUGÉNIE-CÉCILE DE BEAUHARNAIS (1783-1837)

Mariée, le 4 janvier 1802, à Louis Bonaparte, colonel du 5e dragons; puis, connétable de l'Empire, le 18 mai 1804, et roi de Hollande du 24 mai 1806 au 1er juillet 1810.

nements dont il s'agit : il me dit que lorsqu'il était arrivé au quartier impérial pour lui annoncer la victoire d'Eugène, Napoléon lui avait dit :

« Tu resteras un jour auprès de moi : si Victor fait son mouvement, demain j'aurai écrasé tout ce qui est devant moi. Les Autrichiens, qui me demandent un armistice, seront à ma merci ; car ils ne le veulent à présent que pour gagner du temps. »

Le lendemain, le maréchal Victor n'ayant pas rempli l'attente de l'Empereur, le comte Tascher fut expédié en Italie, avec des ordres verbaux pour le maréchal Augereau qui commandait à Lyon, pour le prince Borghèse, gouverneur du Piémont, et pour le prince Eugène, qui gouvernait l'Italie. Arrivé à Lyon, il eut toutes les peines du monde à pénétrer jusqu'au maréchal, qui était couché. A force d'instances, il fut enfin introduit :

« L'Empereur vous fait dire, Monsieur le maréchal, dit Tascher, que vous avez de 10 à 12000 hommes de vieilles troupes, 2 régiments de cavalerie, le 13e de cuirassiers et le 4e de hussards, joints à une gendarmerie composée de vieux soldats ; qu'avec toutes ces forces et les nouvelles levées vous devez marcher tête baissée sur Mâcon, où se trouve le corps du prince de Hombourg composé de nouvelles troupes de tous les petits princes allemands ; qu'il vous sera facile de les écraser, sans vous occuper des mouvements ennemis qui pourraient se faire sur votre droite.

— Avez-vous des ordres écrits ? demanda le maréchal.

— Non, mais comme aide de camp du prince Eugène, je puis en apporter de verbaux ; et je vous répète les expressions mêmes de l'Empereur, que

vous devez écraser, en allant sur Mâcon, les troupes peu aguerries qui se trouvent de ce côté.

— Je ne suis pas un caporal qu'on fait marcher ainsi! s'écria Augereau avec colère, et je sais ce que j'ai à faire. »

Le comte Tascher alla trouver M. de Bondy, préfet de Lyon, auquel il fit part des ordres de l'Empereur et de la réponse du maréchal. M. de Bondy s'en montra très affligé et lui dit :

« C'est ainsi que tout marche ici maintenant. »

La Reine ne passait pas deux jours sans aller voir sa mère à la Malmaison ; et lorsque sa santé ou ses obligations la retenaient à Paris, c'était moi qu'elle chargeait de lui porter de ses nouvelles. Ce jour-là je lui portais une jolie tasse qu'une de ses amies lui avait donnée pour ses étrennes.

Le projet d'aller à la Malmaison ne changea rien à ma résolution antérieure de faire une visite au roi de Rome. L'impératrice Joséphine était fort avide de tous les détails venant des Tuileries, et j'étais sûre de lui faire plaisir en lui parlant de cet enfant. M^me^ de Montesquiou était fort aimable pour moi, et je pouvais arriver à toute heure. Je partis à midi pour me rendre aux Tuileries, et de là à la Malmaison. Lorsque j'arrivai, le jeune Roi était debout derrière une chaise ; un coup d'œil de M^me^ de Montesquiou m'avertit que c'était une pénitence. Je la compris et ne fus à lui qu'après avoir causé quelques instants avec elle et M^me^ de Mesgrigny, la sous-gouvernante.

Dès que je m'approchai, il cacha sur la chaise son visage pourpre et sillonné de larmes, que ses belles boucles blondes recouvraient entièrement à chacun de ses mouvements.

« Sire, dites donc bonjour à M^lle^ Cochelet, qui vient pour vous voir, lui dit M^me^ de Montesquiou.

— Votre Majesté ne me reconnaît donc pas? » ajoutai-je, en essayant de lui prendre la main.

Il la retira vivement, en disant d'une voix étouffée par les sanglots :

« Elle ne veut pas me laisser voir les soldats de Papa. »

Et les torrents de larmes recommencèrent. M^me^ de Montesquiou me conta alors que le plus grand plaisir du Roi était de voir relever la garde montante sur la place du Carrousel, qu'ayant été un peu mutin, peu de moments auparavant, on l'en avait privé pour le punir ; mais lorsqu'il avait entendu les tambours, son désespoir et sa colère étaient devenus si grands qu'il avait fallu user des grands moyens, la pénitence dans un petit coin, derrière une grande chaise. Je demandai grâce pour lui ; M^me^ de Montesquiou l'accorda en faveur des petits cousins, si bien élevés, dont j'apportais des nouvelles, et qu'on lui citait toujours pour exemple.

Je trouvai l'Impératrice ravie des bonnes nouvelles que sa fille lui avait communiquées la veille et je la laissai confiante dans l'espérance que cette victoire faciliterait les négociations commencées alors à Châtillon pour la paix.

Cependant les journées s'écoulaient sans réaliser cet espoir ; des troupes alliées marchaient sur Paris. Mille agitations de crainte et d'attente se succédaient pour nous.

Le 28 mars 1814, j'étais allée le matin aux bains de Tivoli ; une femme que je connaissais et que je rencontrai là m'apprit que l'armée ennemie n'était plus

qu'à cinq lieues de nous. Cette nouvelle, qui circulait déjà dans Paris, y répandait le trouble et la terreur. On voyait de tous côtés des apprêts de départ; des charrettes chargées d'effets encombraient les rues. Les plus pauvres fuyaient en emportant sur leurs épaules tout ce dont ils avaient pu se charger. Sur les boulevards, j'entendis plusieurs fois répéter que les barrières étaient fermées et que l'armée ennemie était tout près.

Dès mon retour, je me rendis près de la Reine et lui appris les bruits qui circulaient. Elle me dit :

« Sans doute ce sont des manœuvres de l'Empereur que nous ne pouvons connaître ; il n'est pas homme à se laisser surprendre. Il viendra, au moment où on l'attendra le moins, sauver sa capitale. Le tout est de ne pas s'effrayer, et je pense qu'on aura ici l'énergie nécessaire à la circonstance. »

Elle se leva avec le calme que je lui ai toujours vu dans toutes les grandes occasions. Elle se rendit aux Tuileries dans la matinée.

« L'Impératrice, me dit-elle, à son retour, n'en sait pas plus que moi. Ce soir, il doit y avoir un conseil qui décidera de ce que chacun doit faire. J'ai conjuré l'Impératrice de ne pas quitter Paris ; ce serait une grande faute. Je crois l'avoir convaincue ; mais elle est bien jeune pour oser prendre une détermination, et si l'on manque d'énergie, tout est perdu. Dans tous les cas, ma chère Louise, prépare toutes mes affaires, emballe mes diamants ; que je sois libre de partir à l'instant, ou de rester, si cela me convient. »

J'allai donner des ordres, j'emballai moi-même les diamants, et j'attendis le soir avec impatience.

Mon agitation d'esprit ne me permettait pas de res-

ter en place. Je fus chez la duchesse de Bassano, puis chez la duchesse de Raguse, pensant que par leurs maris elles étaient peut-être mieux au courant qu'on ne l'était à Paris de ce qui se passait à l'armée. Je les vis successivement et les trouvai toutes les deux au désespoir des nouvelles qui circulaient, et qui n'étaient que trop vraies. Cette confirmation de mes craintes me rendit tout mon courage; je sentais que c'était pour tous le moment d'agir, et j'ai pu, dans ces tristes circonstances, me convaincre que, dans les grands revers, le moral des femmes se laisse moins facilement décourager, et qu'elles retrouvent dans leur cœur, dans la vivacité de leurs impressions, toute la force nécessaire aux courageuses résolutions.

La Reine, après son dîner, se rendit aux Tuileries; le temps qu'elle y resta me parut d'une longueur énorme. M. de Lavallette vint attendre la Reine chez moi. Son inquiétude était égale à la mienne. En ce moment peut-être le sort de la France se décidait au conseil; qu'allait-on faire? M. de Lavallette se promenait avec agitation, en disant :

« On décide le départ, il aura lieu : comme c'est le plus mauvais parti, c'est celui auquel on s'arrêtera! Et pourtant ils savent que l'Empereur arrive! L'énergie, la présence d'esprit manqueront, je le crains, j'en suis sûr. »

A onze heures, nous montâmes chez la Reine, nous y trouvâmes la maréchale Ney, qui l'attendait aussi. On attendit jusqu'à une heure du matin. Alors les portes s'ouvrirent à deux battants. La Reine entra avec une expression que je ne lui avais jamais vue. Je sentis que tout était fini.

« Je suis outrée de la faiblesse dont je viens d'être

témoin, nous dit-elle, le croirez-vous ? On part ! C'est ainsi qu'on perd à plaisir la France et l'Empereur ! Ah ! dans les grandes circonstances les femmes, seules, ont du courage ! Je le sens, je suis sans doute celle qui souffrirai le moins de la perte de toutes ces grandeurs ; mais je suis indignée de voir si peu d'énergie, quand il en faudrait tant. Lorsque le sort nous a élevés, et que les destinées d'un pays dépendent de la nôtre, c'est un devoir de se maintenir aussi haut que la fortune nous a placés. »

La Reine entra dans quelques détails, nous dit que le conseil avait décidé que Paris ne pouvait pas se défendre, et qu'alors on ne voulait pas que l'Impératrice et le roi de Rome pussent être exposés à tomber aux mains de l'ennemi. La Reine nous répéta ce qu'elle avait dit à l'Impératrice :

« Ma sœur, au moins vous savez qu'en quittant Paris, vous neutralisez la défense et qu'ainsi vous perdez votre couronne. Je vois que vous en faites le sacrifice avec beaucoup de résignation. »

L'Impératrice lui avait répondu :

« Vous avez raison, ce n'est pas ma faute ; mais le conseil l'a décidé ainsi. »

La frayeur de Cambacérès, ses embarras, le temps qu'il réclamait pour pouvoir se mettre en route, puisqu'il devait accompagner l'Impératrice, l'oubli que l'on allait faire du trésor de l'Empereur, toutes ces choses furent encore longtemps le sujet de la conversation. Nous finîmes par en rire de colère et de pitié.

M. de Lavallette demanda à la Reine ce qu'elle comptait faire.

« Mais, dit-elle, comme on nous laisse maîtres de nous-mêmes, je ne veux pas être prise sur une grand'

route, et je reste à Paris : je partagerai avec les Parisiens toutes les chances, bonnes ou mauvaises. »

Elle écrivit à l'instant à sa mère pour la prier de se rendre à Navarre, château que Napoléon avait donné à Joséphine en 1810, au moment du divorce, en échange du palais de l'Élysée, dont elle était propriétaire; elle envoya sa lettre par un piqueur. Sans sa fille, la pauvre Impératrice abandonnée, négligée à la Malmaison, aurait pu voir arriver des Cosaques chez elle sans se douter des événements.

Tous ces soins firent que la Reine se coucha tard. J'étais inquiète de la voir si agitée, aussi incertaine sur ce qu'elle ferait; car si elle sentait vivement la nécessité de rester à Paris pour engager à la défense, d'un autre côté, elle craignait avec raison d'être prise, si l'on ne se défendait pas, et que l'Empereur ne lui en voulût d'avoir exposé ses neveux. Elle méditait :

« Je voudrais être la mère du roi de Rome; je saurais par l'énergie que je montrerais en inspirer à tous. »

Je ne me couchai pas; cette nuit se passa en allées et venues. La matinée du 29 se passa dans un tourbillon ; toutes les femmes de la Reine me demandaient des ordres, versaient des pleurs, se lamentaient, les unes du regret de quitter leurs familles, les autres de ne pas accompagner la Reine. Puis c'étaient toutes les dames du palais de l'Impératrice, dont les maris étaient auprès de l'Empereur, qui venaient chez moi toutes exaspérées du départ ; elles voulaient absolument pénétrer jusqu'à la Reine. L'ordre était donné à la porte de ne recevoir personne ; car, dans cette matinée, M. de La Bédoyère vint aussi chez moi, ne pouvant arriver jusqu'à la Reine. Il était aide de

camp du prince Eugène, avait été blessé à la dernière campagne, et se trouvait à Paris pour se soigner. Il venait d'épouser M^lle^ de Chastellux, d'une famille entièrement dévouée aux Bourbons. Lui qui adorait la gloire de sa patrie, quoiqu'il eût pas été élevé à aimer l'Empereur, il sentait que c'était le moment de se rallier franchement à lui.

Il savait que la maison de la Reine n'était composée que d'hommes âgés, qui ne devaient pas avoir l'habitude ni le caractère nécessaires pour guider une femme dans une retraite précipitée. Il venait s'offrir pour l'escorter et la défendre en cas de danger. J'allai dire à la Reine l'objet de la visite : elle en fut touchée, mais elle me dit :

« Je ne puis accepter ses services. Il appartient à une famille à laquelle notre départ doit donner les plus grandes espérances. Je ne veux pas lui nuire en lui faisant perdre les avantages qu'il peut retrouver en ne s'attachant pas à notre fortune, je ne lui dirai pas cela, mais je vais le recevoir pour le remercier et le refuser. »

En effet, elle n'accepta pas son offre ; mais lorsqu'il entendit parler des Bourbons, malgré tout ce que pouvait en attendre sa famille, ce fut à Fontainebleau, près de l'Empereur, qu'il courut se rallier et qu'il resta jusqu'au dernier moment.

Paris était dans un mouvement incroyable : toute peur des Cosaques avait disparu ; peut-être était-ce la peur qui donnait à chacun le besoin de se défendre ; mais on voyait des hommes, des femmes s'animer au courage. Des domestiques de la maison partirent, dans l'espoir de concourir à la défense générale. Le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui était

colonel de la garde nationale, vint exprimer le découragement inspiré par le départ de l'Impératrice et du roi de Rome. La Reine lui dit :

« Malheureusement je ne puis les remplacer ; mais je ne mets pas en doute que l'Empereur n'exécute des manœuvres qui nous le ramènent bientôt ici. Il faut que Paris tienne, et si la garde nationale veut défendre la capitale, dites-lui que je m'engage à y rester avec mes enfants. »

Pour elle, une seule chose l'occupait :

« L'Empereur va venir, disait-elle, il est impossible qu'il n'arrive pas. Si l'on quitte Paris, il faudra donc que lui et l'armée française viennent se faire tuer sous les murs de la capitale pour la reprendre : tandis que si l'on a du courage, si l'on tient, les dangers sont moins grands, même pour nous, femmes, de rester renfermées dans une grande ville, que d'être prises peut-être au milieu de la campagne. »

Son raisonnement paraissait bien juste ; mais elle n'était pas la maîtresse, et tout concourait à la forcer d'agir d'une façon contraire à sa volonté. Ma mère vint, effrayée, annoncer qu'on apercevait les Cosaques dans la plaine des Vertus ; elle nous suppliait de partir, s'il en était temps encore. Sa Majesté, qui avait pris une détermination toute contraire, lui dit avec le plus grand calme, qu'elle s'était bien attendue à voir l'ennemi entourer Paris ; que l'essentiel était de l'empêcher d'y entrer.

Un garde national que je connaissais, demanda à me voir dans l'après-midi ; il me dit sur la Reine les choses les plus touchantes. Sa résolution avait circulé de rang en rang, et inspirait pour elle le plus vif enthousiasme.

« Quel dommage, ajoutait-il d'un air ému, que Marie-Louise n'ait pas su déployer le même caractère. »

Effectivement, dans ce moment, chacun parla de la fermeté que la Reine venait de montrer. C'est sans doute le souvenir de cette circonstance qui, plus tard, la fit passer pour une femme politique, si dangereuse à ses ennemis, tandis qu'elle se sentait devenue étrangère à toutes les choses de ce monde.

La nuit approchait, le comte Regnault demanda à être introduit : j'étais présente.

« Madame, dit-il, je viens vous rendre votre parole; la garde nationale a beau être bien disposée, il est impossible de défendre Paris. Je viens d'en acquérir la certitude. Vous ne devez pas vous exposer, vous et vos enfants, à être pris ; et, je vous le répète, Paris ne peut tenir : tous les généraux l'assurent.

— Mais, dit la Reine, est-il croyable qu'avec la bonne volonté que montraient les Parisiens, on ne puisse arrêter quelques jours l'armée ennemie ?

— J'ai tout lieu de penser que demain nous serons au pouvoir de l'ennemi. Croyez-moi, partez à l'instant; c'est moi qui réponds de vous, puisque c'est moi qui vous ai engagée ce matin à rester, et Dieu veuille que vous puissiez passer librement. »

Il partit. La Reine balançait encore ; elle se promenait dans sa chambre, et disait :

« Une armée prendre si facilement la capitale, est-ce possible ? Et avoir l'Empereur tout près d'ici ! Mais je me souviens que Madrid s'est maintenu quelques jours contre nos armées. Il y a mille exemples semblables, et nous sommes des Français ! »

Les dames des officiers qui l'entouraient n'osaient

lui donner un conseil, et pourtant le temps pressait ; lorsqu'un message du roi Louis de Hollande qui venait d'arriver à Paris et était descendu au palais de Madame-Mère (qui est aujourd'hui l'hôtel du ministre de la Guerre), vint lever toute incertitude. Il allait se mettre en voiture, lorsqu'il apprit que la Reine n'était pas encore partie. Il demandait ses fils à l'instant pour les emmener avec lui, et faisait dire à sa femme qu'elle oubliait donc que, Paris pris, on pourrait s'en servir comme otages. La Reine ne balança plus ; elle ordonna de mettre les chevaux et de dire à son mari qu'elle partait à l'instant avec les jeunes princes.

Nous nous mîmes en route à neuf heures du soir ; Sa Majesté était seule dans sa voiture avec ses deux enfants ; M^me^ Mailly, sous-gouvernante des princes, M. et M^me^ d'Arjuzon et la nourrice du plus jeune prince, qui ne l'avait jamais quitté, étaient dans la seconde. J'étais dans la troisième voiture avec ma femme de chambre, emportant avec moi toute la fortune de la Reine, ses diamants. La voiture des femmes fermait la marche.

Le courrier allait bien en avant des voitures et devait tirer un coup de pistolet en l'air, s'il apercevait un ennemi ; dans ce cas toutes les voitures devaient retourner. Nous arrivâmes à Glatigny sans embarras ; il était déjà tard. La Reine présida au coucher de ses enfants ; ils s'endormirent sans soucis et se faisant peut-être un plaisir secret d'apercevoir des Cosaques, parce qu'ils nous entendaient sans cesse manifester la crainte d'en rencontrer.

A peine endormies, nous fûmes réveillées par le canon de Paris qu'on attaquait, et nous ne pensâmes qu'à nous éloigner promptement. J'entrai chez la

Reine ; elle se levait déjà. Elle décida de se rendre à Trianon, pour connaître le sort de Paris, et envoya prévenir le général Préval qui commandait à Versailles. Les coups de canon se succédaient et, les larmes aux yeux, elle nous disait que jusqu'alors elle n'en avait entendu que pour des fêtes ou pour se réjouir des succès de nos armées.

Nous partîmes pour le petit Trianon, où le général Préval vint voir la Reine. Il faisait très beau ; nous étions dans le jardin, d'où l'on entendait distinctement tous les coups, et nous attendions avec la plus grande émotion la fin de cette bataille, qui allait décider de nos destinées. La Reine avait donné l'ordre qu'aucun domestique ne s'éloignât ; le général devait d'ailleurs lui donner des nouvelles.

Le bruit de canon avait cessé, et nous n'apprenions plus rien ; seulement la Reine était plus gaie :

« On ne se bat plus, disait-elle ; n'importe ce qui est arrivé, nous pouvons respirer, puisqu'il n'y a plus à craindre qu'on tue nos chers Parisiens. »

J'aperçus, la première, de loin, dans l'avenue, un militaire qui arrivait fort tranquillement à pied de Versailles. Je courus au-devant de lui :

« Quelle nouvelle apportez-vous ? lui dis-je avec vivacité.

— Je viens parler à la Reine, me répondit-il froidement, de la part du général Préval, et j'ai l'ordre de lui parler seule. »

Je vins annoncer ce sous-officier à Sa Majesté, et je me retirai. Quand il fut parti, elle fit appeler M. d'Arjuzon, et avec une tranquillité qui aurait pu me faire prendre le change, mais qui venait sans doute de la crainte de faire perdre la tête à chacun :

« Je veux me mettre en route sur-le-champ, nous dit-elle ; qu'on fasse amener mes voitures. »

— Mais, Madame, répondit M. d'Arjuzon, malgré mes ordres, les gens de Votre Majesté ont été à Versailles, et tout le monde a cru que vous couchiez ici.

— J'avais pourtant donné l'ordre qu'on ne s'éloignât pas, dit-elle avec douceur ; qu'on réunisse à l'instant ceux qui restent, car j'ai toujours eu l'idée d'aller coucher à Rambouillet. »

Elle nous dit ensuite que le général lui faisait dire de quitter Trianon sur-le-champ, qu'il n'était plus sûr pour elle d'y rester. Lorsque nous traversâmes Versailles, on nous apprit que les troupes avaient déjà évacué la ville, que les rois Joseph et Jérôme y étaient passés pour rejoindre l'Impératrice, que la retraite se faisait en toute hâte et qu'on y attendait l'ennemi. Ainsi nous nous trouvions former l'arrière-garde.

On fut fort tard à Rambouillet. Les Rois y étaient à souper, leurs chevaux y avaient rafraîchi et ils s'apprêtaient à repartir. La Reine fut introduite près d'eux, et elle apprit là les événements et la capitulation de Paris. Pour nous, nous restâmes dans le premier salon, où se trouvaient tous les ministres ; chacun avait sa contenance particulière.

Je me souviens seulement du général Clarke, ministre de la Guerre, qui avait l'air très préoccupé et d'un découragement qui me paraissait inouï. Au lieu de donner des ordres pour les régiments qui faisaient leur retraite, il semblait endormi sur sa chaise. Le comte Daru se promenait en réfléchissant. Le duc de Gaëte, toujours si bien poudré, semblait avoir été aidé par ses ailes de pigeon, mieux frisées encore que de coutume, à arriver frais et dispos. Le duc Decrès, gros

et gras, prenait un air dégagé, comme pour nous chanter un air de vaudeville ; c'était sans doute pour montrer son courage. Mais nous, nous n'avions pas envie de rire.

Tous ces messieurs n'en revenaient pas de nous voir arriver si tard. Nous ne pouvions aller plus loin, puisque tous les chevaux de poste étaient pris par les Rois et les ministres, et que ceux de la Reine qui nous avaient amenés, avaient besoin de repos pour aller plus loin. Aussi ces messieurs ajoutaient-ils à notre embarras, en nous disant que si nous ne trouvions pas le moyen de partir en même temps qu'eux, nous pouvions nous attendre à voir cette nuit même arriver les Cosaques.

Je voyais avec étonnement tous ces ministres si démoralisés, ne pensant qu'à fuir, ne s'inquiétant pas des autres, ni des mesures à prendre pour rendre cette catastrophe moins cruelle. Personne ne songeait à nous offrir à souper ; nous n'avions aucunes provisions avec nous, et la Reine, qui vivait sans manger, ne s'en apercevait pas. J'étais si morte de faim, que je priai M^me^ Dillon de me donner quelque chose ; elle n'avait plus qu'un gros morceau de pain, dont je m'emparai et que j'emportai dans ma chambre.

Je vis partir tout ce monde sans effroi, et, quoique seules à Rambouillet, je me sentais plus tranquille avec la Reine que si nous eussions suivi la retraite au milieu de tout ce *boulvari*. Les enfants étaient couchés ; elle tenait à les laisser se reposer. L'idée que Paris serait rendu au moment où l'Empereur allait arriver pour le défendre, la mettait dans une exaspération et une méfiance qui, naturellement, lui faisait accuser les hommes de faiblesse. Alors elle

répétait qu'elle ne faisait plus cas de leurs conseils et qu'elle restait avec sécurité, les Cosaques ne pouvant pas être si près de nous atteindre.

Je l'invitai à se reposer; mais il était dit qu'elle devait avoir tous les genres de tourment. Le roi Louis, qui craignait pour ses enfants, envoya un officier à la Reine, avec l'ordre exprès de la Régente même, pour qu'elle eût à venir au plus tôt se réunir à eux à Blois. La Reine, en lisant cette lettre, s'écria :

« Est-il possible qu'au milieu de si cruels événements j'aie encore à redouter des persécutions particulières, au lieu de l'intérêt et de la protection que j'aurais droit d'attendre ! »

Alors, comme si ce surcroît de tourment l'eût révoltée :

« J'allais à Blois, dit-elle ; mais maintenant je vais me rendre près de ma mère à Navarre. »

Elle me demanda ce qu'il fallait pour écrire, et de son lit, où elle était déjà, elle écrivit trois lettres : une à son mari, une à Marie-Louise, et une à l'Empereur. Je la laissai enfin se reposer, résolue à me jeter toute habillée sur mon lit, ayant à peine le temps de sommeiller deux heures. Mais, loin de là, je vis entrer M^mes^ de Raguse, de Reggio et de Saint-Aulaire. Leur désolation de la reddition de Paris, dont elles arrivaient, était aussi grande que la nôtre. La duchesse de Raguse s'écriait :

« L'Empereur va venir sur Paris ; tout sera mis à feu et à sang ! »

La duchesse de Reggio ajoutait :

« Nos maris n'abandonneront pas l'Empereur, leur protecteur, leur général, et je les vois se faisant tuer à ses côtés sous les murs de Paris. »

Mme de Saint-Aulaire, dont le mari n'était que chambellan, s'affligeait de tous les maux qu'on redoutait. Au milieu de ces lamentations, elles criaient la faim, et ces femmes si recherchées, si gâtées par toutes les habitudes du luxe, furent trop heureuses de se partager les débris de mon fameux morceau de pain.

Les voitures enfin arrivées, nous nous mîmes en marche.

A Maintenon, nous rencontrâmes un courrier de l'Empereur; il dit à Sa Majesté qu'il avait laissé l'Empereur allant à Paris. La Reine s'écria :

« J'avais donc raison de vouloir qu'on se défendît à Paris ! J'étais sûre que l'Empereur viendrait au secours de sa capitale ! A présent, que va-t-il devenir ainsi que notre armée? »

Quand nous fûmes au premier village, le curé, avec le Saint-Sacrement, vint au-devant de nous ; notre escorte avait fait supposer que nous étions l'ennemi que l'on redoutait tant. Si, en nous voyant, le village fut rassuré, peu de moments après il a dû voir ceux qui lui causaient de si justes craintes.

Nous parvînmes à Louis, propriété de M. d'Arjuzon, un peu avant la nuit. Restée seule avec la Reine, je la vis un moment anéantie ; elle pleurait sur tous les malheurs qu'elle prévoyait. Elle se demandait ce qui se passait à Paris ; elle voyait l'Empereur tentant de reprendre la capitale à l'ennemi, toute l'horreur d'une lutte d'extermination. Jamais soirée ne fut plus triste que celle-là.

Le lendemain, à cinq heures du matin, on se remit en route pour Navarre, par un temps épouvantable et des chemins affreux. A quatre lieues du château, se présenta M. Pourtalès, premier écuyer de l'Impéra-

MADAME DE GENLIS (1746-1830)

trice, qui venait au devant de la Reine avec les chevaux de sa mère. Bientôt elle eut le bonheur de se trouver près d'elle. Le bonheur d'embrasser sa fille et ses petits-enfants fut une grande consolation pour l'impératrice Joséphine, qui ignorait complètement tout ce qui se passait. Mais bientôt arrivèrent tous les détails de la catastrophe, l'entrée des alliés à Paris, les rubans blancs distribués par les dames aux Cosaques, etc.

Mais, une remarque curieuse, c'était de voir dans ce salon une sorte de joie sur des visages qui auraient dû exprimer la tristesse. Beaucoup de ceux qui composaient la maison d'honneur de l'Impératrice avaient l'air de nous souffrir avec peine ; car, eux si empressés autrefois, nous disaient d'un air contraint : « Restez-vous ? Partez-vous ? Où irez-vous ? Quant à nous, nous sommes bien tranquilles, il ne nous arrivera rien. »

Mme d'Audenarde avait perdu toute sa fortune par la Révolution. Son fils, le baron de Lalaing d'Audenarde, était général de brigade et écuyer de l'Empereur ; elle-même était soutenue par l'impératrice Joséphine qui la logeait, et l'avait nommée une de ses dames du palais. Elle croyait, probablement, que le retour des Bourbons allait lui rendre sa jeunesse, sa beauté, et elle souriait sans doute à ces souvenirs du bon vieux temps. Hors la comtesse d'Arberg, sa dame d'honneur, on aurait pu croire l'Impératrice au milieu d'étrangers.

Le château de Navarre ne comprend qu'une grande salle et un appartement ; la Reine était logée dans le petit château, qui n'est qu'à deux pas du grand. La santé de Joséphine était alors parfaite, tandis que sa

fille était très délicate, même assez dangereusement malade de la poitrine : aussi la moindre impression lui était-elle redoutable. Une nuit, on vint m'éveiller pour me dire qu'un jeune homme demandait à me parler à l'instant ; qu'il arrivait de Fontainebleau, envoyé par le duc de Bassano. Je me levai à la hâte, et je fus trouver M. de Maussion, auditeur au Conseil d'État, qui m'apprit la capitulation de Paris et la position de l'Empereur, avec lequel on allait pourtant négocier, en lui accordant l'île d'Elbe en toute souveraineté.

Je résolus d'aller réveiller l'Impératrice, et je traversai la cour. Sa femme de chambre m'introduisit près d'elle ; rien ne saurait exprimer son angoisse :

« L'Empereur vit, me dit-elle, en me prenant les mains ; en êtes-vous bien sûre ? Que M. de Maussion m'en répète l'assurance. »

Ensuite elle voulut se rendre près de sa fille pour se consoler ensemble. Alors elle passa un manteau de percale, je pris un bougeoir et je la suivis ; elle nous fit entrer tous deux dans la chambre de la Reine. M. de Maussion donna tous les détails dont ces princesses étaient si avides. L'Impératrice était assise au pied du lit de sa fille ; M. de Maussion et moi nous étions debout. Je n'oublierai jamais son exclamation, quand M. de Maussion raconta que l'Empereur irait à l'île d'Elbe :

« Ah ! Hortense, s'écria-t-elle en se penchant vers sa fille, le voilà donc malheureux ! Comment, il est confiné à l'île d'Elbe ? Ah ! sans sa femme, j'irais m'y renfermer avec lui ! »

Nous apprîmes encore que l'Empereur avait voulu défendre Paris, mais qu'étant arrivé trop tard, le duc

de Raguse, qui avait capitulé pour son corps d'armée, l'avait livré sans défense à Fontainebleau, où il était revenu, et où, chaque jour, il voyait une défection nouvelle.

Restée seule avec la Reine, elle me dit :

« Ma mère peut rester en France ; mais, moi, je porte un nom qui ne peut plus y demeurer, puisque les Bourbons reviennent. Je vendrai mes diamants, j'irai vivre à la Martinique, sur l'habitation qui appartient à ma mère. J'élèverai bien mes enfants, ce sera ma consolation. »

Je l'avais laissé parler sans rien dire. Je ne pouvais songer sans une vive émotion à cette destinée si élevée, et qui tout à coup se trouvait tombée si bas! Je lui pris la main, que je baisai avec une profonde émotion de respect et d'admiration :

« Permettez-moi de vous suivre, lui dis-je, je serai trop heureuse de partager vos malheurs.

— Mais ta mère, tes frères ?

— Ils pourront se passer de moi ; mais je sens que vous aurez besoin de mon dévouement, et que je ne pourrai me décider à m'éloigner de vous.

— Hé bien, me dit-elle, si telle est ta résolution, j'accepte. »

Il fut convenu que j'irais à Paris pour préparer ma mère à cette séparation, que j'arrangerais mes affaires et celles de la Reine, que je ne parlerais à personne de ses projets, et que je ne me montrerais même pas à mes amis de Paris.

Je partis de Navarre, le 3 avril, avec M. de Maussion et un valet de chambre. Comme je l'ai dit, j'étais très liée avec la duchesse de Bassano ; je passais presque toutes les soirées chez elle. J'y rencontrais tout le

corps diplomatique, qui ne venait jamais chez la Reine qu'en grande cérémonie. J'étais choyée, accueillie par tout le monde ; il suffisait alors d'être seulement attachée à sa maison pour être recherchée par tous ces illustres étrangers. Je m'étais liée plus particulièrement avec la princesse Wolkonsky; elle venait souvent me voir dans mon petit appartement chez la Reine. M. de Nesselrode, si longtemps premier secrétaire à Paris, était souvent en tiers dans nos entretiens, et c'était à lui que je remettais toutes mes lettres pour la Russie.

Cela m'avait mise en grande intimité avec les Russes qui venaient à Paris et qui, souvent, m'étaient adressés. Avant de quitter la France, j'avais à remettre à plusieurs d'entre eux des diamants qu'ils m'avaient confiés, dans la crainte de les perdre en Russie, si nos armées en faisaient la conquête. J'avais demandé à la Reine la permission de me charger de ces dépôts, et elle m'avait autorisée à les mettre en sûreté dans son palais. J'étais fort impatiente de les remettre à leurs propriétaires. Presque tous venaient d'arriver à Paris, étonnés, sans doute autant que moi, d'y paraître en vainqueurs ; car nous avions été bien loin d'imaginer qu'ils reviendraient eux-mêmes rechercher ce qu'ils y avaient laissé.

Arrivée à la barrière, je fondis en larmes, en voyant les portes de Paris gardées par des Russes !

Paris était silencieux et morne ; les dames du faubourg Saint-Germain ne se sentaient pas d'aise ; elles allaient, elles couraient avec les étrangers. Il semblait qu'elles retrouvaient, avec eux, des frères ; leur joie ne se communiquait pas à tout ce peuple qui attendait avec crainte ce qu'on allait faire de lui.

En arrivant à l'hôtel de la Reine, je le trouvai envahi par des soldats ennemis ; on n'avait pas osé habiter son appartement. Elle avait laissé dans la bibliothèque de son cabinet tous ses papiers, toutes ses correspondances ; par habitude elle ne fermait jamais rien à clef ; elle avait de grands cartons où elle déposait toutes les lettres de sa famille. Comme il n'y avait rien de fermé à clef, on n'avait rien pris. On se servit seulement de ses livres, et il y en eut peu de perdus.

Mme de Caulaincourt, que j'avais eu la permission d'aller voir, dit à son fils, le duc de Vicence, que j'étais à Paris ; il y venait pour traiter avec M. de Nesselrode et d'autres ambassadeurs sur le sort de l'Empereur et de sa famille. Il désira me voir, et mon incognito fut ainsi découvert. Tous mes amis accoururent ; ils vinrent chaque soir se réunir en un cercle d'amis, qui m'apportaient les nouvelles du jour, les bruits vrais ou faux qui occupaient le public. A l'âge que nous avions, il reste toujours assez de gaieté, lorsque les malheurs qui vous frappent ne vous touchent pas en plein cœur ; nous trouvions encore moyen de rire des ridicules qui, au milieu de tout cela, nous apparaissaient : c'était moins amer que de s'appesantir sur les sentiments que les circonstances dévoilaient.

M. de Nesselrode vint des premiers ; il me montra un si grand dévouement pour les intérêts de Sa Majesté et de ses enfants, que je sentis renaître une espérance et que je conçus l'idée qu'elle ne serait pas forcée de s'expatrier, comme elle en avait le projet. J'avouai à M. de Nesselrode le but de mon voyage, qu'il taxa de folie. Il me dit de lui écrire à l'instant de revenir, que la voix publique était toute en sa

faveur, qu'elle fixât elle-même son sort et que tout ce qu'elle voudrait serait fait; il ajouta : « Ah ! que d'hommes plats et vils viennent de se montrer à moi ! C'est un mal nécessaire ; mais il m'est pénible de faire une si triste connaissance de l'espèce humaine. »

C'était pourtant de quelques Français qu'il parlait ainsi ! Il me proposa de me présenter à l'empereur de Russie ; je n'acceptai pas dans la crainte de déplaire à la Reine.

J'appris que le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, avait quitté Fontainebleau pour venir faire sa soumission, tandis que le sort de l'Empereur, qui le regardait comme un ami, était encore incertain. Il fut bien reçu par tout le monde; mais il lui eût été cruel de savoir ce que chacun pensait de lui en le voyant ainsi à genoux. L'ancienne noblesse était déjà très mécontente; elle se disait encanaillée de se trouver mêlée avec la nouvelle.

L'empereur de Russie s'était établi au palais de l'Élysée. M. de Nesselrode venait souvent me voir ; il me disait que l'empereur Alexandre voulait se rendre à la Malmaison pour voir la Reine, si elle voulait s'y rendre. Dans les particularités qu'il me racontait parfois sur cette dernière guerre avec nous, je voyais qu'il y avait bien des ministres et des maréchaux qu'il méprisait et qui étaient bien coupables ; il me disait que, huit jours avant nos malheurs, ils ne se croyaient guère nos maîtres; le 10 mars, ils croyaient la paix faite, surtout avec la Prusse. D'après lui, il n'y avait pas à s'affliger sur le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe, c'était lui qui l'avait choisi ; les alliés eussent préféré tout autre lieu. Les alliés avaient pris tous les derniers courriers partis de Paris. Il y avait

une lettre de Marie-Louise à l'Empereur : elle disait que son fils allait bien, qu'il avait bien dormi ; mais qu'en s'éveillant, il avait dit avec beaucoup de larmes qu'il avait rêvé à son papa, et que, malgré toutes les promesses de joujoux qu'on avait pu lui faire, il n'avait jamais voulu dire ce qu'il avait rêvé.

On assure que l'Empereur a dit, en parlant de l'impératrice Joséphine :

« Elle avait raison ; de l'avoir quittée m'a porté malheur. »

Malgré toutes nos instances, la Reine partit de Navarre pour aller rejoindre l'impératrice Marie-Louise à Rambouillet, parce que, m'écrivait-elle, elle devait encore être la plus malheureuse de toutes et avoir besoin de consolations ; c'est là qu'elle se croyait nécessaire ; rien ne put faire changer sa détermination.

Marie-Louise la reçut avec un air embarrassé, elle ne lui cacha pas qu'elle attendait son père, l'empereur d'Autriche, et qu'elle craignait qu'il se trouvât gêné par sa présence. Elle dit encore que le peu de temps qu'elle était restée là, avait suffi pour la convaincre que Marie-Louise, quoique affligée, était loin d'avoir le cœur aussi blessé de la position de l'empereur Napoléon que l'impératrice Joséphine. Elle avait alors compris l'inopportunité de sa présence et était partie ; en route, elle avait rencontré l'empereur d'Autriche, dans une petite calèche, avec M. de Metternich.

Le jour où elle arriva à la Malmaison, en revenant de Rambouillet, l'empereur de Russie s'y trouvait et prenait congé de sa mère à qui il venait de faire une longue visite ; M. de Nesselrode vint me raconter les impressions de son maître :

« Votre Reine, me dit-il, qui est si aimable ordinairement, ne l'a guère été, à ce qu'il paraît, avec notre souverain. Il en a été très peiné, lui qui a tant le désir de lui être utile. Il l'a trouvée très froide, très digne ; elle n'a rien répondu aux offres qu'il lui a faites pour ses enfants ; il est difficile qu'il l'oblige, si elle s'y refuse si obstinément. Quant à l'impératrice Joséphine, sa douceur, sa bonté, son abandon l'ont charmé. »

Je répétai ces plaintes à la Reine, qui me répondit :

« J'ai reçu comme je le devais les vainqueurs de mon pays ! Je sais que l'empereur Alexandre a été ennemi généreux envers l'empereur Napoléon, et je lui montrerai que j'ai su l'apprécier et que je ne suis pas insensible à sa noble conduite. Mais, dans le premier moment, je n'ai pensé qu'à mon pays. »

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avec le caractère de l'empereur de Russie, cette conduite fit l'effet tout contraire de ce que nous craignions. Il avait à un point extrême le désir de plaire par lui-même et d'être apprécié par les personnes dont il faisait cas. C'était plutôt ceux qui se jetaient à sa tête dont il commençait d'abord par se méfier et qu'il fuyait. Aussi ce petit mécompte fit qu'il retourna à la Malmaison, qu'il fit de grands frais auprès de la Reine, qu'il déploya les sentiments les plus nobles et ne ménagea rien pour la forcer à concevoir bonne opinion de lui, et il y réussit. La Reine me dit un jour :

« Je trouve que l'empereur de Russie a une délicatesse de sentiments vraiment féminine ; il comprend toute notre position, même notre fierté et notre réserve vis à vis de lui, et il est impossible de ne pas lui en savoir gré. Nous refusons toutes ses offres de service :

loin de nous en vouloir, de s'en piquer peut-être, il s'attache davantage à nous et veut, en dépit de nous, s'occuper de notre sort. Il se désole d'être venu renverser nos destinées et nous demande, comme une grâce, de lui permettre d'y travailler, comme une juste réparation. Pour moi, je ne demande rien; mais ma mère se tourmente du sort d'Eugène, et, pourtant, j'aurais aimé que nous n'eussions rien à demander à personne. »

La Reine étant venue fortuitement à Paris, l'empereur Alexandre l'apprit et envoya demander si elle voulait le recevoir. Elle n'avait plus que fort peu de domestiques, toute la livrée ayant été congédiée. Elle vint au devant du Tzar et lui dit :

« Vous trouvez mon appartement désert aujourd'hui; je n'ai plus personne pour vous recevoir en cérémonie. »

La Reine s'apercevant de la pénible impression qu'Alexandre éprouvait, car des larmes lui en vinrent aux yeux, s'empressa d'ajouter :

« Qu'importe ! croyez-vous que des antichambres remplies de livrées dorées fassent le bonheur de ceux qui viendront me voir maintenant ? Ce sera plus heureux pour moi, j'y gagnerai.

— Hélas ! dit l'Empereur, c'est en partie moi qui suis cause de ce si brusque changement dans votre fortune et je ne m'en console pas ; mais au moins laissez-moi arranger votre existence de manière à ce qu'elle vous plaise. Vous aimez la France, vous y avez des amis ; laissez-moi disposer les choses de façon que cela puisse se faire.

— Ne parlons pas de cela ; il faut suivre sa destinée dans toutes ses conséquences.

— Certainement ce ne sont plus des couronnes que je vous offre, mais je veux que vous ayez une position de fortune indépendante dans votre patrie, auprès de votre mère.

— Je ne puis rester en France convenablement à présent ; il faut avoir le courage d'envisager tout de suite le côté le plus pénible de sa position.

— Non, vous vous devez à votre mère ; et d'ailleurs, croyez-vous que nous, qui donnons la couronne aux Bourbons, nous n'exigions pas d'eux qu'ils respectent ceux avec qui nous avons formé alliance, et que nous respectons nous-mêmes ?

« Avec l'empereur Napoléon il n'y avait plus d'espoir de paix ; mais, en le mettant dans l'impuissance de nous faire du mal, nous ne reconnaissons pas moins que c'est un grand homme, que j'ai aimé comme un ami, et qui m'a touché au cœur en rompant nos traités ; mais je ne désire pas moins le savoir heureux, ainsi que sa famille.

« J'étais pour la régence, et surtout pour qu'on consultât le pays ; mais on s'est empressé, sans aucune garantie, d'appeler les Bourbons. Tant pis pour les Français, s'ils s'en trouvent mal ; ce sont eux qui l'ont voulu et non pas moi. Je ferai toujours respecter votre famille. Si la Russie vous convenait, je serais trop heureux de vous offrir un palais ; mais vous trouveriez notre climat trop rigoureux. Restez donc où vous vous trouvez bien ; réglons la manière dont il faut arranger votre position.

« Mademoiselle Cochelet, allons, venez persuader à la Reine qu'elle me dise ce que je puis faire pour elle. »

Pendant toute cette conversation, elle était restée

assise sur une petite causeuse auprès de la cheminée ; le Tzar s'était assis sur une chaise auprès d'elle, et moi j'étais demeurée dans la pièce à côté. Les portes étaient ouvertes, et la conversation ayant eu lieu à très haute voix, à cause de la surdité de l'Empereur, je n'avais pas perdu un mot de tout ce qui avait été dit. L'Empereur, en m'appelant, me força à donner mon avis, et je plaidai aussi devant lui l'intérêt des jeunes princes ; je lui mis sous les yeux leur sort en Europe, sans protection. Je lui dis qu'elle devait songer à eux ; que, puisque par elle ils pouvaient avoir un sort, une fortune, elle serait coupable de s'y opposer avec tant d'obstination.

La Reine fit un gros soupir ; je vis des larmes dans ses yeux ; puis, elle surmonta son émotion et dit à l'Empereur :

« Je suis réellement touchée, Sire, de l'intérêt que vous me témoignez ; vous voulez me forcer à avoir des obligations ; ne vous en dois-je pas déjà pour tant d'obligeance. Seulement, je suis décidée à n'accepter pour moi, comme pour mes enfants, que ce qui sera convenable, et j'ignore ce qui peut l'être.

— Hé bien, fiez-vous à moi, » dit l'Empereur, et peu après il nous quitta.

Le soir, la Reine resta chez elle avec le prince Eugène, son frère, qui venait d'arriver à Paris ; le duc de Vicence y vint ainsi que M^me^ du Cayla. Cette dame avait été élevée à Saint-Germain avec la Reine et avec moi ; elle lui avait toujours montré un grand attachement, et, pendant l'absence qu'elle venait de faire, elle était venue souvent à sa porte s'informer d'elle ; c'était une des personnes les plus agréables par l'esprit et des plus distinguées par les manières.

L'empereur Alexandre, qui savait que la Reine ne retournait que le lendemain à la Malmaison, vint à l'heure du thé se réunir à nous. Il paraissait assez gêné de trouver là M^me^ du Cayla ; il s'était enfui au plus vite d'une brillante société où on avait tout fait pour le retenir, et il n'était pas content de trouver une personne qui pouvait aller raconter le peu de cas qu'il avait fait de sa propre société. Aussi ne lui dit-il rien et causa-t-il avec la Reine et le duc de Vicence.

Le thé qu'on servit mit fin à ces conversations particulières. La Reine retourna le lendemain à la Malmaison avec son frère ; moi je restai à Paris.

CHAPITRE IV

« Chez le Roi, on mange de bon appétit. »
Le Tzar demande conseil à la lectrice.
Le petit marchand de violettes.
La mauvaise épinette de la duchesse d'Angoulême.
« Ah ! voilà nos plantes de Trianon ! »

Je fus fort étonnée, un soir que j'étais seule, de recevoir dans mon petit salon la visite de l'empereur Alexandre. J'étais si embarrassée, que je ne savais ce que je devais dire.

« Je viens, dit le Tzar, causer avec vous sur ce qui peut convenir à votre Reine. Je ne puis rien tirer d'elle. On en ferait par trop une héroïne de roman, si on la croyait. Je suis persuadé qu'elle pense qu'on peut vivre avec l'air du temps, sans argent.

— En effet, lui dis-je, Sire, elle n'en a jamais senti le prix que pour le donner ; réellement elle ignore tout ce qu'il faut pour vivre décemment après une si grande existence.

— Eh bien ! je viens exprès, reprit-il, pour causer avec vous sur tout cela. Je n'ai jamais vu une femme si intéressante. Elle serait ma sœur que je ne mettrais pas plus de prix à l'obliger ; mais elle est bien entêtée, votre Reine ! Pourtant je la comprends. Elle trouve plus digne de ne rien accepter de personne. Elle ne veut pas voir en moi un ami, et je le suis sincèrement.

Je sens pour elle les sentiments d'un frère. Je ne lui conseillerai jamais d'accepter rien qui soit indigne d'elle. Mais, dites-moi, les bois qu'elle possède près de Saint-Leu sont à elle comme apanage princier, n'est-ce pas? Eh bien! il faut qu'elle les aie en toute propriété ; et, pour qu'on ne puisse jamais en frustrer ses enfants, il faut y établir un duché.

« J'en ai parlé à Nesselrode ; il va rédiger un projet que nous forcerons Blacas de faire signer à Louis XVIII, et vous vous chargerez de le faire accepter à la Reine.

— Sire, lui dis-je, permettez-moi de vous faire observer qu'elle n'a peut-être pas tort de redouter, malgré son amour pour la France, d'y voir son existence établie. Je sais déjà qu'on est jaloux de votre empressement auprès d'elle ; je vous dirai même que M. de Nesselrode m'en a déjà parlé avec chagrin. Notre Empereur, m'a-t-il dit, va trop souvent à la Malmaison ; toute la diplomatie s'en effarouche ainsi que la haute société ; on craint auprès de lui une influence qui ne serait pas dans la politique qu'il doit suivre.

— Bah! s'écria-t-il, je le reconnais bien là, il s'inquiète facilement. Que m'importe le faubourg Saint-Germain! Tant pis pour ces dames, si elles n'ont pas fait ma conquête! Ce sont des énergumènes qui, au lieu de jouir du triomphe qu'on leur a fait, ne pensent qu'à anéantir leurs ennemis, en commençant par ceux qui les ont protégées si longtemps ; elles sont fatigantes par leur exaspération. Je cherche de l'esprit, de la conversation, mais je fuis tout ce qui voudrait prendre une sorte d'empire d'affection sur moi ; je vois alors l'amour-propre et je me retire.

« Je viens de dîner chez le Roi, dit-il encore, en changeant la conversation ; on mange là de bien bon appétit, et le dîner est assez long. Savez-vous ce qui est arrivé à la duchesse d'Angoulême ? A ce qu'on m'a raconté, elle a demandé au prince de Bavière, en désignant le grand-duc de Bade : *N'est-ce pas là le prince qui a épousé une de ces princesses de Bonaparte? Quelle faiblesse de s'être allié à lui!* Le prince ne répondit rien ; mais c'est assez maladroit de ne pas savoir que ce prince lui-même y était aussi allié que le prince de Bade, et tous deux encore moins que l'empereur d'Autriche, qui n'était pas éloigné, et qui aurait pu entendre l'apostrophe. »

J'offris du thé à l'Empereur, qu'il accepta ; je ne pouvais m'empêcher d'avoir un peu d'orgueil en le voyant ainsi établi chez moi, sans façon, causant sans contrainte. Certes, ses alliés ne se doutaient guère qu'il était seul dans un petit salon de lectrice, à la consulter sur le sort qu'il voulait faire à ceux qu'il venait de détrôner.

Deux jours plus tard, M. de Nesselrode vint me remettre un écrit, que je m'empressai de porter à la Malmaison. Il y était dit que le Roi accordait le titre de duchesse à M^lle^ de Beauharnais.

« Est-il possible, me dit la Reine, après l'avoir lu et en se levant vivement, que l'on ait cru que je consentirais à adopter une pareille formule ! »

A ce moment le prince Eugène entra : sa sœur lui fit lire cette pièce, et il en fut aussi scandalisé qu'elle. Je fus chargé de dire à M. de Nesselrode que la Reine ne voulait plus rien.

« Que voulez-vous que je fasse ? me répondit M. de Nesselrode, quand je lui rapportai ce papier ; on ne

peut rien tirer de M. de Blacas. Il semble qu'ils reviennent tous de l'autre monde; je crois en vérité qu'ils sont surpris de trouver grandis les enfants qu'ils ont laissés à la mamelle. »

Le duc de Vicence trouva un expédient admirable, en proposant d'établir ce duché de Saint-Leu comme résultant du traité du 11 avril, où était réglé le sort de la famille impériale. Ainsi donc en mettant « Hortense-Eugénie, désignée dans le traité du 11 avril », c'était forcer Louis XVIII à la reconnaître comme reine, puisqu'il était dit dans ce traité que chacun conservait ses titres. Ce fut ainsi que l'on établit les lettres patentes.

L'empereur Alexandre s'était montré si bon à moi dans la visite qu'il m'avait faite, que je sentis le besoin de lui parler directement de tout ce qui nous avait occupés ensemble. Je me rappelai que parmi les dessins qui ornaient mon salon, il avait beaucoup loué une vue de Saint-Leu faite par moi. Je pris ce prétexte de la lui offrir, j'y joignis des assiettes qu'il avait trouvées jolies en prenant le thé et je lui écrivis. Il me répondit la lettre suivante :

L'EMPEREUR ALEXANDRE A MADEMOISELLE COCHELET

« J'ai reçu les assiettes, Mademoiselle, avec un surcroît de reconnaissance, puisqu'un charmant dessin les accompagnait. Le tout m'a encore semblé plus joli de jour qu'à la lumière, et je vous en offre mes plus vifs remerciements. C'est à moi à vous rendre grâce pour cette soirée, de même que pour toute l'amitié que vous voulez bien me témoigner.

LA DUCHESSE DE BASSANO

« Je ne désire rien tant que d'être dans le cas de vous prouver la sincérité de la mienne.

« Je me suis beaucoup occupé des affaires de ceux que vous aimez, et j'espère que nous avons trouvé, avec le duc de Vicence, la bonne manière de faire la chose. Il va venir, demain matin, à la Malmaison.

« Si j'étais plus égoïste, je pourrais désirer que le tout manquât, et que vous soyez réduites toutes à chercher asile en Russie ; avec quel empressement vous y seriez reçues ! Mais je ne suis pas assez mauvais pour cela, et sais au contraire plier mes vœux personnels au bien-être véritable de ceux que j'aime. J'espère que vous êtes assez juste pour vous classer dans ce nombre, et assez bonne pour recevoir l'assurance de tous les sentiments que je vous ai voués.

ALEXANDRE. »

« Lundi, 25 mai, année 1814. »

Le roi de Prusse vint avec toute sa famille dîner à la Malmaison, où j'étais revenue la veille. Ses deux jeunes fils, le prince royal Frédéric-Guillaume (qui fut le roi Frédéric-Guillaume IV) et le prince Frédéric-Guillaume-Louis (qui fut l'empereur Guillaume Ier), nous parurent fort gentils. J'étais placée près d'eux à table et je m'égayais beaucoup de ce voisinage. Le dîner était déjà avancé, lorsqu'on s'aperçut qu'il manquait un convive : c'était un Anglais de marque.

« Où peut-il être, dit l'Impératrice ; qu'on le cherche, car je suis sûre qu'il était dans le salon et qu'il m'a saluée en arrivant. »

Les deux jeunes princes riaient de tout leur cœur,

si bien que la gaîté me gagna sans que je susse pourquoi je riais.

Enfin, après bien des recherches, l'Anglais reparut avec un valet de chambre qui venait de lui ouvrir sa prison.

Pendant que tout le monde était dans le salon, il s'était enfoncé seul dans la grande galerie, où il s'était oublié à voir les tableaux. Une main espiègle avait sans doute tourné la clef; j'osai supposer que c'était celle des jeunes princes, mes voisins. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le pauvre Anglais mourait de faim; il avait beau appeler pour qu'on lui ouvrît, personne n'entendait.

Cette petite aventure mit entre nous la conversation sur le chapitre des tours dont on avait autrefois l'habitude d'égayer le séjour à la campagne. J'eus beaucoup de succès auprès des jeunes princes en leur apprenant tous ceux que je savais et que j'avais faits ou vu faire autrefois. Ils s'amusèrent si bien de mes récits que nous restâmes ainsi tous trois en conférence jusqu'au moment de leur départ. D'un autre côté, leur gouverneur, qui était, disait-on, un homme fort distingué, s'était beaucoup occupé du jeune prince Napoléon dont l'intelligence l'avait frappé; il ne cessait, après dîner, de conter à chacun toutes les répliques fines et spirituelles qu'il en avait reçues.

J'aimais tant ces chers enfants, que je ne saurais trop parler d'eux. Ils étaient trop jeunes (l'aîné était né le 11 octobre 1804, le cadet le 20 avril 1808) pour bien comprendre tout ce qu'ils voyaient de nouveau autour d'eux et tout ce qui s'y passait. Comme ils avaient l'habitude de voir toujours des Rois de leur famille, lorsqu'on annonça le roi de Prusse et l'empe-

reur de Russie, ils demandèrent de suite à leur gouvernante s'ils étaient aussi leurs oncles, et s'ils devaient les appeler ainsi :

« Non, leur dit-on, vous leur direz simplement : Sire.

— Mais, répétait le plus jeune, est-ce que les Rois ne sont pas nos oncles? »

On leur apprit que les Rois qu'ils voyaient à présent, bien loin d'être leurs oncles, étaient venus à leur tour en vainqueurs.

« Mais alors, reprenait le prince Napoléon, ils sont donc les ennemis de mon oncle l'Empereur? Pourquoi nous embrassent-ils?

— Parce que cet empereur de Russie, que vous voyez, est un ennemi généreux qui, dans votre malheur, veut vous être utile, ainsi qu'à votre maman. Sans lui vous n'auriez plus rien au monde, et le sort de votre oncle l'Empereur serait encore bien plus malheureux.

— Ainsi donc il faut que nous l'aimions, celui-là ?

— Oui, certainement, car vous lui devez de la reconnaissance. »

Le petit prince Louis, qui d'ordinaire parlait très peu, avait écouté en silence fort attentivement toute cette conversation. La première fois que revint l'empereur Alexandre, et dès qu'il le revit, il prit une petite bague que son oncle Eugène lui avait donnée, il s'avança sur la pointe du pied près du Tzar, et, tout doucement, pour que personne ne s'en aperçût, il lui glissa la bague dans la main, puis il s'enfuit à toutes jambes. Sa mère le rappela et lui demanda ce qu'il venait de faire :

« Je n'ai que cette bague, répondit l'enfant en rougissant et en baissant la tête avec embarras ; j'ai voulu

la donner à l'Empereur, puisqu'il est bon pour maman. »

L'empereur Alexandre l'embrassa, mit la petite bague à sa montre, et dit avec émotion qu'il la porterait toujours.

Le Tzar et tous les souverains étrangers qu'ils voyaient journellement à la Malmaison, leur disaient toujours, lorsqu'ils s'adressaient à eux : *Monseigneur* et *Votre Altesse impériale*, ce qui les étonnait beaucoup, leur mère ayant toujours voulu qu'on les traitât comme des enfants, avec amitié et sans cérémonie. Nous leurs disions souvent « *mon petit Napoléon, mon petit Louis* » ; elle voulait que tout, autour d'eux, servît à leur éducation ; elle s'efforçait de leur persuader qu'ils n'étaient rien du tout, qu'ils ne vaudraient que par eux-mêmes.

Je l'ai vue souvent les prendre tous les deux sur ses genoux, et causer avec eux pour former leurs idées sur toutes choses. La conversation était curieuse à entendre dans ce temps des splendeurs de l'Empire, où ces deux charmants enfants étaient les héritiers de tant de couronnes, que l'Empereur distribuait à ses frères, à ses officiers, à ses alliés.

« Si tu ne possédais plus rien, demandait une fois la Reine à l'aîné, et que tu fusses seul au monde, que ferais-tu ?

— Je me ferais soldat, et je me battrais si bien qu'on me ferait officier.

— Et toi, Louis, que ferais-tu pour gagner ta vie ? »

Le petit prince qui n'avait que cinq ans et qui avait écouté bien gravement tout ce qui venait d'être dit, sentait bien que le fusil et le sac, quelques petits qu'ils fussent, étaient au-dessus de ses forces ; il répondit :

L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE (1791-1847)

Mariée, le 1er avril 1810, à l'Empereur Napoléon.

« Moi, je vendrais des bouquets de violettes comme le petit garçon qui est à la porte des Tuileries, et auquel nous en achetons tous les jours. »

La conversation m'avait paru si plaisante, que je ne pus m'empêcher de l'interrompre d'un grand éclat de rire.

« Ne ris pas, me dit la Reine, c'est une leçon que je leur donne. Il faut qu'ils apprennent à ne pas trop compter sur la solidité de leur grandeur ; cela les habitue à compter sur eux seuls. »

L'impératrice Joséphine était un peu souffrante; elle avait pris beaucoup sur elle pour recevoir le roi de Prusse ; la Reine demeurait près de sa mère qui ne se plaignait que d'un peu de rhume ; elle voulait qu'elle restât couchée et ne descendît que pour le dîner. Mais l'Impératrice dit qu'elle ne soignait jamais un rhume et descendit ; ce jour-là elle recevait les jeunes grands-ducs de Russie, Nicolas et Michel, frères de l'Empereur.

Quatre jours plus tard, le 28, le Tzar devait dîner à la Malmaison. Le prince Eugène était retenu dans sa chambre par un accès de fièvre très violent. La Reine voulait faire prier l'Empereur de remettre sa visite à un autre jour, mais il vint trop vite, et l'on n'eut pas le temps. Dès qu'il arriva, elle le conduisit chez son frère qui était couché, et retourna chez sa mère qui n'était pas levée. A l'heure du dîner, elle la quitta pour descendre, sans aucune inquiétude, car le médecin de l'Impératrice disait que ce rhume n'était rien. On avait pourtant caché à l'Impératrice que le Tzar était chez son fils, dans la crainte qu'elle ne se crût obligée de descendre pour lui faire les honneurs de sa maison.

Après le dîner, la Reine dit à l'Empereur qu'elle agis-

sait avec lui sans cérémonie, et qu'elle le laissait pour retourner près de sa mère. Le Tzar ne prolongea pas cette soirée ; il partit sans revoir la Reine ni sa mère, et fort alarmé de l'état de cette dernière, car il avait envoyé, dans la journée, son médecin pour la voir, et celui-ci l'avait trouvée fort mal. Les plus fameux médecins de Paris avaient été appelés en consultation le soir même. Ils ne virent pas plus que les autres qu'elle avait une inflammation à la gorge et qu'il n'y avait plus d'espoir ; ils déclarèrent au contraire que cette maladie serait longue.

La Reine voulut veiller sa mère ; mais nous récriâmes sur toutes ses fatigues de la journée. Elle consentit à laisser près d'elle sa première femme de chambre, qui avait l'ordre de venir la chercher au moindre symptôme alarmant. Cependant la Reine se leva plusieurs fois dans la nuit et vint savoir si sa mère dormait. Sa femme de chambre accourait au-devant d'elle, l'assurait que la malade était bien, parce qu'elle ne se plaignait pas et qu'elle ne paraissait pas souffrir, et elle la forçait à retourner dans sa chambre avec la plus grande sécurité.

De bonne heure, le prince Eugène et sa sœur entrèrent dans la chambre de leur mère ; l'altération de ses traits les frappa à tel point que le prince Eugène n'eut plus d'espoir. Il emmena sa sœur pour entendre la messe. C'était le jour de la Pentecôte ; ils descendirent ensemble, et pendant que l'on disait en bas cette messe, que des sanglots seuls interrompaient, en haut, dans la chambre de la malade, l'abbé Bertrand lui donnait les derniers sacrements, qu'elle recevait avec calme et résignation.

Aussitôt après la messe, les enfants de l'Impéra-

trice remontèrent auprès d'elle, convaincus qu'elle allait mourir. Elle tendit les bras à ses enfants; elle voulait parler, on n'entendait plus un mot de ce qu'elle disait. A ce spectacle la Reine tomba raide par terre; on l'emporta sans connaissance hors de la chambre. Le prince Eugène se mit à genoux près du lit de sa mère qui, au bout de quelques moments, expira dans ses bras.

Le prince se releva au désespoir ; il pensa à l'état où il avait vu sa sœur et se rendit près d'elle. Je restai avec madame d'Arberg près de celle qui n'existait plus. Je pensai procurer une faible consolation à ses enfants et je coupai les beaux cheveux noirs de l'Impératrice, que je gardai comme un trésor à remettre à la Reine. Le prince Eugène emmena sa sœur à Saint-Leu où je les suivis bientôt après. L'Impératrice expira le 29 mai, jour de la Pentecôte.

Les enfants de la Reine allèrent à l'enterrement de leur grand'mère. L'empereur de Russie voulait y aller aussi ; mais le prince Eugène était encore trop souffrant et n'eut pas la force d'y paraître; le Tzar n'y fut pas, mais il se fit représenter par le général Sacken. J'appris que la paix avait été signée dans la nuit du lundi 30 au mardi 31. L'empereur Alexandre m'écrivit pour m'annoncer son départ et prier qu'on voulût bien le recevoir sans cérémonie à Saint-Leu, où il comptait s'arrêter en partant pour l'Angleterre. Il suppliait qu'on ne l'attendît pas, mais qu'on lui préparât simplement une chambre.

Les troupes russes quittèrent Paris le jeudi 2 juin. Elles se réunirent à neuf heures du matin au Champ-de-Mars d'où elles se rendirent, par les boulevards, à Pantin ; là, le Tzar les passa en revue et leur fit ses

adieux. Puis il revint à Paris pour s'occuper de son départ, et n'arriva à Saint-Leu que fort avant dans la nuit.

Le lendemain, le prince Eugène le mena faire une courte visite à sa sœur ; ils se promenèrent dans le parc jusqu'à l'heure du dîner. La Reine, qui n'avait pas encore quitté son lit, se leva malgré son extrême faiblesse. Son frère vint la supplier de dîner avec l'Empereur et avec lui ; elle ne pouvait s'y décider. Enfin elle s'y résigna ; mais cela lui coûta beaucoup, car elle était toujours saisie, et n'avait pas encore pu éprouver le soulagement de verser une seule larme.

Après le dîner, l'Empereur sortit un instant pour recevoir un courrier ; puis il me fit appeler, et nous causâmes quelque temps. A sa tristesse s'était joint un air de mécontentement et de contrariété ; il tenait à la main un papier qu'il me remit.

« Tenez, me dit-il, voici enfin les lettres-patentes du duché de Saint-Leu. Je sens qu'elles sont devenues sans intérêt pour la Reine, et je n'ose les lui présenter moi-même. Quand elle sera mieux, vous les lui donnerez, elle sentira que si la mort de sa mère lui ôte le puissant mobile qui la fixait en France, il reste encore au moins l'intérêt de ses enfants qu'elle ne doit point négliger.

« Je ne puis vous exprimer à quel point je suis mécontent de la mauvaise grâce qu'on a mise à tout cela. Il a fallu que j'arrachasse en quelque sorte cet acte de justice et de réparation. La Reine n'en doit la reconnaissance à personne, et je la prie en grâce de n'en pas faire de remerciement. Je laisse à mon ambassadeur ici, Pozzo di Borgo, l'ordre de veiller à la tranquillité de la reine Hortense et de ses enfants.

Boudiakine, le premier secrétaire d'ambassade, saura seul les relations que j'entretiendrai avec la Reine. Je lui enverrai directement mes lettres, et vous lui remettrez les réponses. Comptez sur moi; je sais apprécier votre dévouement pour ceux que vous aimez, et vous avez toute mon estime. »

Il partit dans la nuit pour l'Angleterre. Malgré la défense expresse qu'il avait faite que personne se dérangeât pour lui, le prince Eugène et moi nous nous levâmes pour lui dire encore adieu, et ce fut avec un serrement de cœur bien pénible que je le vis s'éloigner.

Quelques jours après, je saisis un moment favorable pour remettre à la Reine ses lettres-patentes et pour lui répéter ce que le Tzar m'avait dit.

« Je ne voulais avoir d'obligation à personne, me répondit-elle; l'Empereur, en me forçant à accepter ses bons offices, m'a mis dans la nécessité d'en contracter avec ceux qui règnent aujourd'hui ; puisque j'accepte la fortune qu'on me laisse, je dois en remercier et je le ferai, quoi qu'en dise l'empereur de Russie. Ma mère n'existe plus, mon frère va me quitter, l'empereur Alexandre oubliera nécessairement cette protection tant promise, et me voilà seule avec mes deux jeunes enfants à lutter contre toute cette animosité, toute cette irritation que je vois éclater journellement contre le nom que je porte. Ah! je crains bien d'avoir à regretter la résolution qu'on m'a entraînée à prendre et de ne m'être pas éloignée de la France. L'amour que j'ai pour mon pays compensera-t-il tous les tourments que je prévois? »

La pauvre Reine ne voyait que trop juste, et ses craintes ne se sont que trop réalisées.

Pendant les premiers temps qui suivirent la mort de l'Impératrice, la foule des visites ne discontinuait pas de Paris à Saint-Leu. La route était couverte de voitures élégantes et d'hommes à cheval. Les *coucous* même y arrivaient aussi, remplis de bons bourgeois qui voulaient, comme les grands seigneurs, apporter aux enfants de l'Impératrice le tribut de leurs regrets.

Je ne dois pas passer sous silence la naïveté d'une femme réputée très spirituelle, qui s'attendrissait tout haut, dans le salon où nous nous tenions, sur la mort de l'Impératrice :

« Quelle femme intéressante, disait-elle, quel tact, quelle bonté, quelle mesure dans tout ce qu'elle faisait ! Enfin, c'est encore du bon goût à elle que de mourir dans ce moment-ci. »

En effet cet *esprit d'à-propos* de la pauvre Impératrice mettait beaucoup de gens à l'aise et la dispensait de voir bien des monstruosités d'ingratitude !

L'Empereur avait, après le divorce, laissé à l'impératrice Joséphine la jouissance de l'Élysée. Depuis il avait échangé avec elle l'Élysée pour le beau château de Laeken, qu'il avait fait meubler somptueusement. Ces meubles, tout neufs, étaient magnifiques. Ils étaient en or et velours bleu de ciel. Quand les alliés approchèrent de Bruxelles, on craignit les pillages et l'on emballa tous les meubles à grands frais. Les tableaux, les glaces, les fauteuils, les canapés, les lits remplirent une grande quantité de caisses qui furent toutes expédiées à la Malmaison. Les événements marchèrent si vite que tous ces frais durent être payés par la succession de l'Impératrice. Mais comme Joséphine n'avait eu que la jouissance du palais de Laeken ainsi que du mobilier, et que le roi de France se trou-

vait héritier de l'Empereur, les enfants de l'Impératrice eurent la délicatesse de ne pas conserver ce qui ne leur appartenait pas. Ils payèrent seulement les frais, et les caisses furent remises à M. de Blacas, qui les trouva sans doute de bonne prise.

Il prétendit plus tard que les tableaux de la Malmaison devaient revenir aussi au Roi. C'eût été un vol manifeste. Mais il semblait à tous ceux qui revenaient en France, que c'était l'Empereur qui s'était emparé de ce qui leur avait appartenu, et ils oubliaient la Révolution qui avait brisé, détruit tout ce qui venait d'eux.

La duchesse d'Angoulême, avec la meilleure foi du monde, demandait au vieux Dubois, qui était toujours resté l'accordeur des pianos des Tuileries, ce qu'était devenu son ancien piano, qu'elle désirait ravoir. Dubois, en me racontant cela, ajoutait :

« C'était une mauvaise épinette qui était bien loin de valoir les pianos de l'Impératrice qu'elle retrouve à présent, et lorsqu'au 10 août tout a été pillé, on n'a guère pensé à épargner un si mauvais instrument. »

Quand le comte d'Artois alla visiter les belles serres de la Malmaison, et qu'il vit les plantes magnifiques que l'Impératrice recevait de toutes les parties du monde, et que même, malgré la guerre, le Prince Régent d'Angleterre trouvait le moyen de lui faire parvenir, connaissant sa passion pour la botanique, il dit à M. Bonpland, qui les lui faisait voir :

« Ah ! voilà nos plantes de Trianon. »

Bonpland fut bien tenté de lui répondre que jamais Trianon n'avait renfermé d'aussi belles plantes, mais le respect l'empêcha de rien dire. Lorsqu'il raconta ce fait à la Reine, elle dit en souriant :

« Puisque la terre de France leur appartient, les Bourbons doivent trouver que si nous étions leurs fermiers, nous avons très bien fait prospérer leur propriété. »

ISABEY

« Quinze jours après la naissance du Roi de Rome, l'Empereur me donna l'ordre d'en faire le portrait. »

NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, PRINCE IMPÉRIAL, ROI DE ROME (1811-1832)

Né le 20 mars 1811, proclamé Empereur des Français le 22 juin 1815, duc de Reichstadt le 22 juin 1818.

CHAPITRE V

Le dîner des beaux esprits.
M^me^ de Staël veut aller à l'île d'Elbe.
Voyages à Plombières et à Bade.
Dîner offert par l'impératrice de Russie.
La prophétesse donne le fou rire.

Pendant l'exil de M^me^ de Staël, la Reine s'était beaucoup intéressée à la faire revenir à Paris. Elle avait reçu son fils à différentes reprises ; et comme elle avait de l'amitié pour M^me^ Récamier, dont elle était au moment d'obtenir le rappel d'exil, ces dames, qui n'ignoraient pas ses bons offices, avaient demandé à la venir voir pour l'en remercier. Sa Majesté leur fit répondre en les engageant à dîner.

Elle me demanda conseil sur les personnes de sa société qu'elle pourrait inviter comme étant agréables à ces dames, et dignes, par leur esprit, de tenir tête à M^me^ de Staël.

Nous passâmes en revue beaucoup de gens très aimables, et je m'amusais à dire à chaque nom : « Il est trop bête. » La Reine en riait, et finit par envoyer des billets d'invitation à MM. de Ségur, de Lavallette, de La Bédoyère, de Flahaut, etc., etc. Ces messieurs ne purent venir, mais nous eûmes MM. de Latour-Maubourg, de Lascours, de Canouville, et la duchesse

de Frioul. Le général Colbert, qui vint ce jour-là pour faire une visite, fut retenu à dîner, et lui, sur qui l'on n'avait pas compté comme bel esprit, fut précisément celui qui fit le plus de frais et qui réussit le mieux par conséquent.

L'attente fut longue et fort curieuse, car cette obligation où la Reine avait placé chacun d'avoir de l'esprit bon gré mal gré, nous causait à tous un sourire extrêmement embarrassant pour une réception. Nous avions l'air de comédiens qui vont entrer en scène et qui se regardent avant le lever de la toile. Les plaisanteries et les bons mots se succédèrent en feu de file jusqu'à l'arrivée de la voiture dont le bruit fit reprendre à chacun son sérieux obligé.

Mme Récamier, encore jeune, fort jolie, avec son air naïf, me fit l'effet d'une jeune première, victime d'une duègne trop sévère, tant son air doux et timide constrastait avec l'assurance trop masculine de sa compagne. On disait pourtant Mme de Staël très bonne, surtout pour son amie, et je ne parle ici que de l'effet qu'elle produisit au premier coup d'œil sur les spectateurs auxquels elle était étrangère.

La figure de mulâtre de Mme de Staël, sa toilette originale, ses épaules entièrement nues, qui auraient été belles l'une ou l'autre, mais qui s'accordaient si mal entre elles ; tout cet ensemble me parut bien peu réaliser l'idée que je m'étais faite de l'auteur de *Delphine* et de *Corinne*. Je m'attendais presque à retrouver une de ces héroïnes dans celle qui les avait si bien peintes, et je ne pouvais revenir de ma surprise. Le premier moment passé, je lui accordai pourtant de beaux yeux, très expressifs ; mais il m'était impossible de placer de l'amour sur un tel visage, et pour-

tant on m'assurait qu'elle en avait souvent inspiré.

Quand je m'en étonnai près de la Reine, elle me répondit :

« C'est sans doute parce qu'elle l'éprouve beaucoup qu'elle en inspire un peu ; d'ailleurs l'amour-propre d'un homme est flatté d'être distingué par une telle femme. Au reste, avec l'esprit de M^me^ de Staël, on peut bien se passer de beauté. » Elle fit beaucoup de frais. Sa Majesté s'informa de sa fille qu'elle n'avait pas amenée et qu'on disait réellement charmante. Je crois que nos jeunes gens auraient été plus aimables pour les beaux yeux de la fille que pour ceux de la mère ; mais un mal de dent, une fluxion l'avaient empêchée d'être de la partie.

Après les premiers compliments, la Reine proposa à ces dames de voir son parc. On se plaça dans ce grand char à bancs en canapé, devenu historique par tous les gens distingués qui, tour à tour, s'y étaient promenés. Comme on allait au pas dans le parc et dans les bois de Montmorency, la conversation se poursuivait comme dans le salon, et dans cette circonstance les frais d'esprit allèrent leur train. Puis on admirait la belle vue de cette contrée qui ressemble un peu à la Suisse, disait-on. De là, on vint à parler de l'Italie ; la Reine, qui était fort distraite et qui n'avait que trop de raisons d'être tristement préoccupée, se prit à dire à M^me^ de Staël :

« Vous êtes donc allée en Italie ? »

M^me^ de Staël resta pétrifiée, et tous ces messieurs s'écrièrent :

« Et *Corinne*, et *Corinne !*

— Ah ! c'est vrai, reprit la Reine avec embarras et comme revenant à elle.

— Comment, lui dit M. de Canouville, Votre Majesté n'a pas lu *Corinne?*

— Oui... Non..., dit-elle avec un trouble marqué, ah ! je relirai ce livre. »

Et pour cacher une émotion que moi seule je pouvais comprendre, elle changea de conversation. Elle aurait dû dire la vérité et avouer simplement que ce livre venait de paraître au moment de la mort de son fils, en Hollande. Le Roi, inquiet de la voir si absorbée dans sa douleur, crut, d'après le conseil de Corvisart, qu'il fallait à tout prix la distraire de cette tension d'esprit qui pouvait affaiblir toutes ses facultés. On décida que je lui lirais *Corinne*. Elle n'était pas en état d'y faire grande attention ; mais, malgré elle, il lui restait quelque chose de ce roman. Plusieurs fois depuis, j'avais voulu le lui relire, mais elle s'y était refusée :

« Non, non, me disait-elle, pas encore, ce roman s'est identifié avec toute ma douleur. Son nom seul me rappelle le moment le plus affreux de ma vie. Je n'ai pas encore le courage de renouveler cette impression pénible. »

J'avais donc deviné ce qui lui donnait cet air d'incertitude et d'émotion, en répondant aux questions qu'on lui adressait sur ce roman célèbre. Mais l'auteur dut y voir de l'indifférence pour son chef-d'œuvre, et j'en voulais à la Reine, qui redoutait de faire parade d'un sentiment quelconque, de n'avoir pas cherché au moins à se vaincre dans cette occasion. Je lui en reparlai le lendemain.

« M^me^ de Staël ne m'aura pas comprise, me dit-elle en souriant, me voilà perdue dans son esprit ; elle m'aura trouvée un peu simple, mais ce n'était pas le

MADAME LA BARONNE [DE MESGRIGNY

Sous-Gouvernante du Roi de Rome.

moment d'aller parler de moi et de mes impressions douloureuses. »

Ce grand char à bancs était préféré à toutes les plus belles voitures (quoiqu'il consistât simplement en deux bancs de bois recouverts de coutil), parce qu'il était des plus favorables à la conversation. Mais il ne garantissait nullement de l'orage, et nous en fîmes bientôt l'épreuve. La pluie arriva, et nous fûmes toutes très mouillées.

Cela me rappela une visite du duc de Gaëte qui était un jour venu présenter ses hommages, et auquel je fus chargé de faire voir le parc qu'il ne connaissait pas. Il s'éleva un vent si violent qu'il pensa nous emporter, et nous fûmes obligés de nous tenir aux montants qui soutenaient la toile du haut du char à bancs. Les ailes de pigeon du duc se déployèrent malgré tous ses efforts pour les contenir. Sa poudre se répandait partout, nous entrait dans les yeux, et je voyais le moment où il allait s'envoler avec le toit du char à bancs ; ce toit ou ses ailes lui eussent servi du moins de parachute.

Je riais beaucoup de notre mésaventure ; mais lui, qui était toujours tiré à quatre épingles, coiffé et pommadé, était fort embarrassé de se montrer dans un tel désordre. Aussi je crois qu'il se sera souvenu assez longtemps de cette promenade, pour ne plus désirer de visiter les parcs à l'anglaise dans un char à bancs quand le vent souffle trop fort...

Un appartement fut préparé dans le château et offert à ces dames pour qu'elles pussent un peu se remettre de l'orage que nous venions d'essuyer. Je restai avec elles assez longtemps, retenu par les questions dont M^me^ de Staël ne cessait de m'accabler sur

la Reine et ses fils. On ne faisait plus d'esprit maintenant : on se nettoyait, on se refrisait, on se reposait avec un entier abandon de tous les frais d'amabilité dont je venais d'être témoin un instant auparavant. Je me disais : Les voilà pourtant comme tout le monde, revenues à la simple nature, au terre-à-terre de la vie positive, ces deux femmes célèbres qu'on reçoit avec tant d'apprêts, et qu'on recherche en tous lieux ; les voilà mouillées comme tout le monde et aussi peu poétiques. — Nous étions réellement dans la coulisse, mais la scène allait bientôt recommencer.

Des voix se firent entendre au bas des fenêtres, un accent allemand se faisait distinguer parmi les autres, et les deux dames s'écrièrent à la fois :

« Ah ! c'est le prince Auguste de Prusse. »

Personne dans la maison ne se doutait que le prince dût venir, et sa rencontre avec ces dames eut l'air d'être l'effet du hasard. Il arrivait tout simplement pour faire une visite à la Reine, et c'était si près de l'heure du dîner, qu'il fut tout naturellement invité à y rester. C'était sans doute ce qu'il désirait.

Le prince fut placé à la droite de Sa Majesté, et M^me^ de Staël à sa gauche. Le domestique de cette dernière avait mis sur sa serviette une petite branche d'arbre qu'elle avait l'habitude de tourner dans ses doigts pendant qu'elle parlait. La conversation fut très animée, et c'était fort drôle de lui voir toujours rouler cette petite branche en gesticulant. On aurait pu supposer qu'une fée lui avait donné ce talisman, et qu'à cette branche tenait tout son génie.

On parla de Constantinople que connaissaient MM. de Lascours et de Latour-Maubourg. M^me^ de Staël dit que ce serait un beau rôle à jouer que d'aller

tourner la tête au Grand Seigneur et de lui porter une constitution pour ses Turcs. La liberté de la presse fut aussi un des sujets traités après le dîner.

Mme de Staël me causait une surprise extrême, moins encore par l'éclat de son génie que par la gravité avec laquelle elle traitait de pareilles questions, qui pour les femmes n'étaient pas de mode de notre temps. Les discussions de salon roulaient toujours sur la métaphysique, la morale, le sentiment, l'héroïsme, etc. ; l'Empereur seul absorbait toute la politique. Son époque était celle *des actions*, et, nous pouvons le dire avec orgueil, *des grandes actions*, comme celle qui a suivi a été celle des paroles, des discours et des controverses politiques et littéraires.

Mme de Staël parla à la Reine de sa romance : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

« Dans mon exil, que vous avez tant cherché à faire cesser, je chantais cette romance en pensant à vous. »

Alors son expression était si remplie de sentiment que je la trouvai belle. Ce n'était plus l'être d'esprit, c'était la femme de cœur, et je concevais alors qu'on fût entraîné vers elle.

Ensuite elle eut avec la Reine une longue conversation sur l'Empereur :

« Pourquoi donc m'en voulait-il tant ? lui disait-elle. Il ignorait à quel point je l'admirais !... Je veux aller à l'île d'Elbe, je veux le voir. Croyez-vous qu'il me reçoive ? J'étais née pour l'adorer, cet homme-là, et il m'a repoussée.

— Hélas! Madame, répondait Sa Majesté, j'ai entendu dire à l'Empereur qu'il avait un grand but, une grande mission à remplir, et qu'il pouvait assi-

miler ses travaux aux efforts d'un homme qui, apercevant la cime d'une montagne escarpée, veut l'atteindre et marche avec peine, sans s'arrêter aux difficultés du chemin. *Tant pis*, disait-il, *pour ceux qui se rencontrent sur ma route, je ne puis me détourner*. Vous vous êtes trouvée sur cette route, Madame ; peut-être que s'il fût arrivé au sommet de la montagne, il vous eût tendu une main secourable.

— Je veux aller m'expliquer avec lui, on m'a nui dans son esprit.

— Je le crois aussi ; mais vous le jugeriez mal, si vous lui supposiez de la haine pour quelqu'un. Il vous croyait son ennemie et il vous a crainte, ce qu'il ne faisait pas d'habitude, souligna-t-elle avec un sourire. Maintenant qu'il est malheureux, vous seriez son amie, il en serait convaincu, et je suis persuadée qu'il vous recevrait à merveille. »

M^me^ de Staël s'occupa beaucoup aussi des jeunes princes, et là, elle eut moins de succès qu'auprès de nous. C'était peut-être pour connaître la portée d'esprit de ces enfants qu'elle les accabla de questions peu mesurées :

« Aimiez-vous votre oncle ?

— Beaucoup, Madame.

— Aimeriez-vous la guerre comme lui ?

— Oui, si cela ne faisait pas tant de mal.

— Est-il vrai qu'il vous faisait répéter souvent la fable qui commence par ces mots :

« La raison du plus fort est toujours la meilleure. »

— Madame, il me faisait souvent dire des fables, mais pas plus celle-là qu'une autre. »

Le jeune prince Napoléon, dont l'esprit était éton-

nant et le jugement précoce, répondait à tout avec mesure, et lorsque cet interrogatoire fut fini, il se tourna vers Mme de Boubers et vers moi en nous disant :

« Cette dame est bien questionneuse. Est-ce là ce qu'on appelle de l'esprit? »

Après le départ de toutes ces belles visites, chacun dit son opinion, et le jeune prince était celui qui avait conservé la moins bonne impression de cette merveille parmi les femmes ; aussi ne l'exprimait-il que bien bas. Pour moi, j'en avais été plus éblouie que charmée. Il était impossible de ne pas admirer ce génie, malgré ses fougues et ses écarts ; mais combien je préférais l'esprit juste, la raison éclairée, la saine morale de Mme Campan.

Peu de jours après, Boudiakine vint me dire que la visite de Mme de Staël à Saint-Leu avait fait très mauvais effet à la Cour :

« On craint, me dit-il, que la Reine ne se lie avec cet esprit remuant, et on s'en inquiète beaucoup.

— Comment! dis-je, ceux que la Reine a obligés lui font une visite de remerciement, et voilà qu'on est en l'air à la Cour! Cela n'est pas croyable.

— Mais, Mademoiselle, vous voulez que je vous dise la vérité, la voilà. Déjà Mme de Staël s'occupe de contrôler le gouvernement ; la Reine, par sa position, doit être supposée contraire à la nouvelle Cour. Vous voyez donc que ce sont deux puissances qui, réunies, peuvent être à craindre.

— Allons, je le dirai à la Reine. »

En effet, je le lui dis, et elle en fut aussi étonnée que moi :

« J'ai mon éducation politique à faire, me dit-elle ; jamais il ne me serait venu à l'idée qu'on fît attention à si peu de chose. »

Le temps approchait où la Reine devait aller prendre les eaux, et où le projet de se réunir à son frère et à sa belle-sœur allait s'exécuter. Les eaux d'Aix avaient été désignées comme le lieu de rendez-vous parce qu'elles étaient depuis longtemps très nécessaires à sa santé.

On apprit bientôt que l'impératrice Marie-Louise avait obtenu la permission d'y aller. Ce pays faisait encore partie de la France, cela avait été une affaire que de l'y laisser venir. M. de Blacas envoya chercher Boudiakine et lui que la Cour verrait avec peine que la Reine allât se réunir à sa belle-sœur l'Impératrice, et que si elle voulait donner une preuve de son désir de ne pas troubler le gouvernement, elle renoncerait à ce voyage.

« Ah ! mon Dieu, dit-elle, quand je lui rendis compte de ce message, voilà un gouvernement qui se montre bien fort en redoutant ainsi l'entrevue de deux femmes. J'irai à Plombières, ma santé seule en souffrira. »

Le départ fut décidé. La Reine balança beaucoup à se séparer de ses enfants, qu'elle aurait voulu emmener avec elle. Le duc de Vicence avait été consulté. « Leur sort est fixé en France, avait-il dit ; il faut habituer à les y voir. Si la Reine les emmène, qui sait si on ne les empêchera pas d'y rentrer et si l'on ne s'emparera pas entièrement du duché de Saint-Leu, qu'on a eu tant de peine à obtenir, et dont on met tant de lenteur à compléter les revenus. On ne va pas franchement avec la Reine, elle doit donc se méfier des

intentions qu'on a pour elle, et ne donner aucune prise à ses ennemis. »

Elle les laissa donc avec Mme de Boubers, qui les soignait comme une seconde mère, sous la garde de M. Devaux, qui ne devait pas les quitter d'un instant, et sous la surveillance du bon abbé Bertrand, qui donnait des leçons de latin à l'aîné, et qui montrait à lire au cadet.

Laissant les seuls hommes dont elle pût disposer à ses enfants, la Reine allait être obligée de voyager seule avec moi, elle qui n'avait jamais fait un pas sans des officiers, sans de nombreux serviteurs. Deux femmes de chambre, deux domestiques, un courrier dévoué, allaient seuls composer toute sa suite.

Nous partîmes de Saint-Leu le 25 juillet au soir. Nous tournâmes Paris, escortés par MM. de Flahaut et de La Bédoyère, qui étaient venus faire leurs adieux à la Reine, et qui l'accompagnèrent à cheval jusqu'à Saint-Denis. Elle les remercia et son dernier mot fut:

« Veillez sur mes enfants. »

C'était la première fois qu'elle voyageait si peu entourée; d'autres en auraient peut-être été attristées; elle, au contraire, s'en faisait un plaisir. Elle jouissait comme un enfant des plus petits incidents du voyage. Étions-nous mal logées, mal nourries, elle ne faisait que rire. La vue de la nature lui causait une émotion qu'elle aimait à exprimer tout haut. Autrefois, entourée de beaucoup de monde qui l'observait, elle était forcée de renfermer les plus petites émotions, et maintenant, seule avec moi, elle ne se gênait plus.

A Plombières, la Reine retrouvait en foule les souvenirs du passé. Elle y était venue souvent; la pre-

mière fois, c'était pendant la campagne d'Égypte. Elle nous montrait le balcon qui s'était écroulé sous les pieds de sa mère, la place où elle était tombée et avait failli périr.

La dernière fois, c'était à l'apogée de la gloire de l'Empereur, en 1809. La Reine était avec l'Impératrice. Là, M. de La Bédoyère était venu annoncer la bataille de Raab, gagnée par le prince Eugène ; ici, c'était un page, qui, envoyé en courrier par l'Empereur, avait appris la victoire de Wagram, qui finissait la guerre. Tous ces lieux, remplis de souvenirs, étaient religieusement visités par nous.

La Reine attendait avec une grande impatience l'arrivée de son frère et de sa belle-sœur, lorsque M. Cornara, aide de camp du prince, arriva avec des lettres pour elle. L'une était du prince Eugène, qui était aux eaux de Bade, et l'autre de la grande-duchesse de Bade (Stéphanie de Beauharnais). Ils engageaient tous les deux la Reine à venir les rejoindre. Ils insistaient beaucoup de la part du roi et de la reine de Bavière, qui seraient charmés de voir la Reine venir se réunir à eux.

Nous nous mîmes donc de nouveau en route, et l'on arriva à Bade le 10 août dans la soirée. Nous aperçûmes de loin, dans l'avenue, un homme qui venait au galop au-devant de nous. C'était le prince Eugène. La voiture s'arrêta, et les deux enfants de l'impératrice Joséphine se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassèrent sans dire un mot de leur commune douleur.

La Reine fut bientôt dans les bras de sa belle-sœur ; la princesse Auguste (fille du roi de Bavière) s'attendrit beaucoup en l'embrassant. Perdant toutes deux

couronne et fortune, ces deux belles-sœurs se sentaient dans une position trop semblable pour que leurs sentiments ne fussent pas à l'unisson.

Le soir même de notre arrivée, la grande-duchesse de Bade vint voir sa cousine, et le roi de Bavière, à pied, sans cérémonie, vint demander à être introduit près de la nouvelle arrivée. Bade était rempli de princes, de princesses et d'étrangers de tous les pays.

La Reine échangea des visites avec l'impératrice de Russie, la reine de Bavière, l'ex-reine de Suède, la margrave de Bade, leur mère, et toutes les illustrations qui se trouvaient là. Les jours suivants, on se retrouvait dans l'allée des Boutiques, on se parlait, on se promenait un instant ensemble et l'on achetait des babioles.

Les marchandes de modes arrivées de Strasbourg étalaient à l'envi les plus jolies choses.

L'excellent roi de Bavière, avec sa canne, son chapeau rond (haut de forme), s'arrêtait à parler à tout le monde, et quand un joli chapeau paraissait plaire à sa femme ou à ses belles-sœurs, il l'achetait et leur en faisait cadeau. Le prince Eugène faisait de même, et là, il donna à sa sœur une jolie guitare qu'elle a toujours conservée.

Le 14 août, la Reine fut invitée à dîner au Château, chez l'impératrice de Russie. Elle s'était si peu disposée à voir du monde et à s'occuper de sa toilette, qu'elle n'avait apporté aucune parure avec elle, et moi je n'y avais pas pensé non plus, croyant qu'elle ne verrait personne à Plombières. Elle n'avait donc pour ce beau dîner qu'une simple robe noire et ses cheveux relevés sans fleurs ni bijoux. Cette réunion avait lieu

pour elle et ne devait être qu'en famille, mais la famille était illustre et nombreuse.

Je restai dans le salon de service, où étaient déjà réunis tous les officiers et toutes les dames des princesses invitées. Les portes du salon où étaient les princesses restèrent ouvertes. Elles entraient et sortaient continuellement. Pendant ces allées et venues, la Reine me présenta à l'Impératrice, à ses sœurs, et elles lui présentèrent de même les personnes qui leur étaient attachées.

L'impératrice de Russie me frappa par sa physionomie mélancolique. Sa taille était grande et majestueuse, sa belle peau paraissait avoir souffert du froid; de loin on eût pu croire qu'elle avait pleuré, et cela augmentait l'intérêt qu'elle inspirait. La reine de Suède, avec moins de distinction, était encore d'une grande beauté. Elle avait plus de fraîcheur que sa sœur, mais moins de douceur dans les yeux. La reine de Bavière, grande, noble, mais moins belle que ses sœurs peut-être, avait plus d'esprit dans la physionomie, et quelque chose d'indéfinissable dans le regard, qui plaisait extrêmement.

Ma bonne Reine l'aimait beaucoup. Elle l'avait, il est vrai, fort soignée lors de son voyage à Paris, et c'eût été mal à la reine de Bavière de ne pas se le rappeler.

Lorsque le dîner fut prêt, le grand-maréchal, prince Nariskin, entra dans le salon des princesses pour le leur annoncer. Nous vîmes alors passer devant nous toutes ces têtes souveraines.

Le roi de Bavière donnait le bras à l'impératrice de Russie et à la margrave de Bade, sa mère. Venaient ensuite les trois Reines, la reine de Bavière, la reine

de Suède et la reine Hortense. Ces deux dernières étaient sans royaume, mais l'étiquette était toujours la même pour elles.

La grande-duchesse de Bade venait après avec le prince Eugène : la princesse Auguste, sa femme, avec la princesse héréditaire de Hesse-Darmstadt et la princesse Amélie de Bade, sœur jumelle de la reine de Bavière.

Nous suivîmes après, toutes ensemble, et pêle-mêle.

Toutes ces royautés se placèrent à table dans l'ordre dans lequel elles y avaient été, et toutes d'un côté de la table, ainsi que le veut l'étiquette allemande. Le grand-maréchal se plaça au milieu, en face, et nous nous mîmes de son côté, vis-à-vis des princesses, que nous étions ainsi bien à même d'examiner tout à notre aise.

J'ai toujours eu bon appétit, et cet air vif de Bade m'avait déjà fait d'autant mieux sentir que le dîner s'était fait attendre, que je n'avais pris qu'une tasse de café le matin. J'attendais un bon potage à la française pour me restaurer un peu ; au lieu de cela on me servit une espèce de soupe qui ressemblait plutôt à de l'eau de cerfeuil froide, dans laquelle on aurait fait tremper du poisson. C'est absolument l'effet que me fit cette soupe russe, dont j'ai oublié le nom un peu baroque. J'avais bien vu ma Reine, qui l'avait goûtée du bout des lèvres, la renvoyer aussitôt ; mais elle mangeait si peu que cela ne m'avait ni étonnée ni inquiétée, et j'attendais avec impatience que mon tour arrivât d'être enfin servie, bien déterminée à ne rien renvoyer.

Mais j'en restai néanmoins à la première cuillerée.

Le froid de ce bouillon me saisit, et je fis tout d'abord la grimace qu'eût fait une personne qui se brûle la langue. Le roi de Bavière, qui s'aperçut le premier de mon hésitation à porter une seconde cuillerée à ma bouche, se mit à rire et me dit tout haut :

« Bravo, mademoiselle Cochelet ! je vois que vous n'aimez pas la soupe russe, et je partage votre antipathie. »

L'Impératrice, en riant aussi de ma surprise, me dit :

« C'est un mets national que j'ai voulu faire goûter à la Reine, mais qui n'est pas du goût de tout le monde. Qu'en pensez-vous ? » continua-t-elle, en se penchant vers la Reine que la Margrave seule séparait d'elle.

Sa Majesté lui répondit franchement que l'habitude qu'elle avait de commencer son dîner par un potage chaud avait pu nuire à son goût pour ce bouillon, qui lui avait paru si froid.

« Ah ! ce n'est pas le froid, s'écria le roi de Bavière, car je veux que vous mangiez chez moi une soupe froide que vous trouverez bonne. Mais celle-ci, il faut avoir le diable au corps pour s'en arranger. »

Heureusement le reste du dîner fut excellent, et la soupe, trouvée si mauvaise, servit à égayer toute la société, qui, sans cela, eût été fort sérieuse ; car les dîners de cour ne sont jamais très amusants.

J'allais quelquefois, le matin, causer avec cette si charmante Grande-Duchesse. Elle aimait tendrement sa cousine, la reine Hortense, et son cousin, le prince Eugène. Elle sentait bien qu'elle devait toute son élévation à sa parenté avec les enfants de l'impératrice Joséphine, et sa reconnaissance envers l'empereur Napoléon ne se démentait pas.

Une chose qui m'étonnait, c'était l'espèce de dédain que ses belles-sœurs manifestaient pour elle, tandis qu'elles étaient toutes charmantes pour la reine Hortense. Elle était pourtant la souveraine du pays où l'on se trouvait réuni. Son mari la soutenait et l'aimait tendrement ; mais je crois qu'on eût voulu voir rompre ce lien. Ces princesses trouvaient très bonnes pour elles les couronnes qui leur avaient été données par l'Empereur ; n'importe la main impure de qui elles les tenaient, elles étaient nées pour cela. C'était leur droit. Mais la fille d'un gentilhomme français, d'un marquis de Beauharnais, ne pouvait décemment se croire l'égale des filles d'un marquis de Bade. Voilà sans doute ce qu'elles pensaient ; même celles habituées aux mœurs russes oubliaient qu'on vit une servante d'auberge s'asseoir sur le trône impérial. Il est vrai que l'histoire n'est pas, je crois, ce qui intéresse beaucoup les princesses....

La grande-duchesse Stéphanie me raconta qu'elle avait eu un moment bien pénible à passer, celui où l'Empereur lui fit écrire de rentrer en France, quand les alliés se rapprochaient du Rhin et allaient envahir le territoire du grand-duché de Bade.

« J'étais épouse, mère et souveraine, disait-elle ; je ne pouvais abandonner ainsi tous mes devoirs. J'osai désobéir à l'Empereur, en restant dans le pays envahi. Que d'émotions diverses j'y ai éprouvées ! J'ai vu passer toutes ces armées innombrables qui allaient ravager la France ! Un jour, on vint me dire qu'une bataille gagnée par l'Empereur renvoyait tous les alliés au delà du Rhin. En effet, les fuyards arrivaient déjà jusqu'à nous ! Quelques jours après, j'apprends la prise de Paris et l'abdication de l'Empe-

reur! Il y avait à en mourir, de tant de sensations diverses en si peu de temps. »

Comme il l'avait promis, le roi de Bavière offrit sa soupe à la Reine. Mais comme il logeait à l'auberge et qu'il n'avait qu'un fort petit appartement, il n'y eut, à son dîner, que sa femme, sa fille, la princesse Auguste, le prince Eugène, la Grande-Duchesse et la reine Hortense.

La fameuse soupe devait être froide ; on était prévenu, aussi fut-elle trouvée très bonne. C'était une espèce de glace avec des abricots ; et si elle eût été pour le dessert, au lieu de commencer le dîner, il n'y aurait eu rien à dire.

Les souveraines s'occupaient de dîners, de promenades, tandis que leurs maris pensaient aux grandes affaires politiques, et s'apprêtaient à aller se partager nos dépouilles au congrès de Vienne, qui avait été retardé jusqu'au mois de septembre. Jusque-là les vaincus ne savaient pas ce qui leur restait pour vivre. J'étais très inquiète du sort du prince Eugène.

J'étais seule à réfléchir dans ma chambre sur la triste position de ceux que j'aimais, quand je vis entrer M^me^ de Krudner. Je me levai, avec un cri de surprise et de joie. J'allais me jeter dans ses bras, lorsqu'elle m'arrêta par un geste grave. Je ne l'avais pas revue depuis 1809, cette heureuse époque où elle avait gagné mon admiration et mon amitié ; où nous causions des heures entières, où sa belle âme se montrait à moi avec simplicité, et sans qu'on pût la taxer d'exagération. Aujourd'hui son air inspiré, l'accent prophétique de sa voix, son attitude solennelle, tout en elle m'étonnait.

« Je viens voir votre Reine, me dit-elle; il faut que je la sauve d'un danger qui la menace.

— Qu'avez-vous à lui dire! m'écriai-je tout effrayée.

— Je viens lui dévoiler ce que Dieu veut qu'elle sache. Vous savez combien je l'aime! Je sais toutes ses douleurs, mais Dieu veut l'éprouver encore. Qu'elle se résigne, elle n'est pas encore au bout de ses peines.

— Que savez-vous de tout cela, ma chère madame de Krudner? Asseyez-vous, voyons, causons comme autrefois.

— Que la Reine n'attende rien des hommes! Dieu seul sera son protecteur.

— Mais vous m'épouvantez! Que peut-il lui arriver de plus malheureux que tout ce qu'elle vient d'éprouver?

— Ah! vous ne savez pas combien 1815 sera une année affreuse. Vous croyez que le congrès finira? Détrompez-vous. L'empereur Napoléon sortira de son île. Il sera plus grand que jamais ; mais ceux qui prendront son parti seront traqués, persécutés, punis! Ils ne sauront plus où reposer leur tête. »

Elle était restée debout, tout en me parlant avec animation. Sa petite taille mince, son excessive maigreur, ses cheveux blonds en désordre, ses yeux agités, tout en elle avait réellement quelque chose de surnaturel, qui me glaça d'une terreur dont je ne pouvais me rendre raison.

« La Reine est sortie, lui dis-je, revenez demain. Je sais le plaisir qu'elle aura de vous revoir; mais si vous voulez lui parler de sa mère, vous la ferez pleurer, car elle ne peut entendre prononcer son nom sans fondre en larmes.

— Qu'importent ses larmes! me dit-elle, en partant; Dieu aime ceux qui pleurent, ce sont les prédestinés. Mais si la Reine veut me voir, qu'elle soit chez elle, car je ne puis revenir souvent. Je n'ai plus de volonté. J'appartiens à ceux auxquels Dieu m'envoie pour les soulager. Mais rappelez-vous ce que je vous dis : qu'elle ne retourne pas en France. »

Et elle s'éloigna, me laissant tellement étourdie de tout ce qu'elle venait de me dire, que je ne savais pas si je veillais ou si je dormais ; elle m'avait effrayée, et je tremblais sans savoir pourquoi. J'avais peine à reconnaître l'auteur du roman de *Valérie*, qui, en peignant des sentiments doux et tendres, avait un peu tracé son histoire, et qui, en 1809, avait encore, avec une profonde religion, tout le charme et la timidité d'une faible femme. Maintenant c'était l'assurance, le ton absolu d'une prophétesse, et elle n'en produisait que plus d'effet sur moi, car j'étais disposée à avoir une foi entière dans ses paroles.

La Reine rentra avec son frère. Aussitôt qu'elle fut seule je m'empressai de lui faire part de la visite de M^me^ de Krudner et de ses effroyables prédictions.

« Je te reconnais bien là, me dit-elle ; voilà ta tête vive partie. Je recevrai la baronne de Krudner avec plaisir, parce que c'est une excellente personne que j'aime beaucoup ; mais pour la croire une prophétesse, c'est autre chose. »

Le lendemain, j'introduisis la baronne chez la Reine et je les laissai ensemble. En sortant, M^me^ de Krudner me dit :

« Quel ange que votre Reine! Dieu la récompensera. Mais qu'elle me croie : qu'elle ne retourne pas en France, qu'elle aille en Russie. »

MADAME DE STAËL (1766-1817)

ANNE-LOUISE-GERMAINE NECKER

Mariée, en 1782, au baron de Staël-Holstein (1740-1802) ; remariée, en 1811 ou 1812, à Albert Rocca (1788-1818), son secrétaire et au comte de Jaucourt.

Je revins près de Sa Majesté ; je lui trouvai les yeux rouges :

« Eh bien, Madame, lui dis-je en lui baisant la main, elle vous a affligée.

— Comment pourrait-il en être autrement ? Elle rouvre toutes les plaies de mon cœur en me parlant des pertes que j'ai faites ; elle a une âme si tendre que sa parole pénètre par la sympathie qu'elle éprouve. Mais quand elle se dit inspirée et qu'elle peut prévoir l'avenir, elle arrête en moi tout sentiment de confiance. Je ne vois plus qu'une femme exaltée, une malade : elle m'intéresse toujours, mais elle ne produit plus aucun effet sur moi. Une personne qui croit possible que Dieu veuille l'inspirer n'a plus de guide qu'elle-même. »

Elle me sermonnait et me répétait qu'elle craignait beaucoup l'effet que pouvait produire sur moi l'exaltation entraînante de cette illuminée :

« Je veux que ta raison, disait-elle, sache discerner ce qu'il y a de bon là et ce qui s'y trouve de dangereux... Ce n'est pas que M^me^ de Krudner me paraisse folle quand elle me dit : « *Ne retournez pas en France* » ; elle a peut-être raison. Mais quand elle dit que je dois aller en Russie, que le congrès de Vienne ne finira pas, que l'Empereur sortira de l'île d'Elbe, et que ceux qui retourneront près de lui seront perdus, comment peut-elle savoir cela ?

« Je lui ai répondu avec modération que je ne pouvais pas aller en Russie, que c'était même l'empereur Alexandre, qu'elle croit le sauveur universel, qui avait fixé mon sort en France. Et j'ai ajouté que si l'Empereur, comme elle l'assurait, revenait en France, je ne pouvais oublier que j'étais sa fille, et que, dût-il

m'arriver tous les malheurs qu'elle prédisait à ceux qui se retrouveraient près de lui, ma place était là, et que je ne la déserterais pas. »

Je rapporte toutes ces conversations parce qu'elles m'ont paru curieuses en pensant à tous les événements qui ont suivi, et, comme je l'ai dit précédemment, lorsque j'écrivais, le soir, seule dans ma chambre, les choses qui m'avaient frappée dans la journée, ma mémoire me trompait peu. Je ne pouvais changer qu'un mot tout au plus, et si je ne retrouvais pas l'expression juste que la Reine avait employée, ou quand je n'étais pas contente du récit que j'en avais fait, je le lui montrais.

Bien souvent elle s'est écriée :

« Comment ! tu me fais prononcer un tel mot ? Je n'ai jamais pu me servir de telle expression ; tu t'es trompée. »

Alors elle changeait le mot ou la tournure de la phrase, et de cette façon je me trouvais avoir exactement toute sa conversation.

Elle riait et se moquait de mon amour pour le griffonnage, et elle était comme moi, bien loin de se douter que j'aurais jamais l'idée de faire des Mémoires, et qu'elle-même un jour dans la solitude, sans matériaux pris d'avance, sans autre secours que sa mémoire, elle écrirait ses Souvenirs, pressée par le besoin de rétablir le vrai au milieu de tant de faussetés qu'on débitait sur elle et sur les siens.

La Reine, tout en me plaisantant sur « ma passion » pour M^me^ de Krudner, lui portait aussi de l'intérêt. Elle en parla à son frère, et lui inspira le désir de la voir.

« Tu ne connais pas M^me^ de Krudner, lui dit-elle.

Il faut que ma sœur la reçoive. C'est une pieuse femme qui s'est constituée sœur de charité, et comme son exaltation est tout amour de Dieu et du prochain, ta femme sera peut-être curieuse de la connaître. »

Le jour fut indiqué, et j'amenai Mme de Krudner, qui s'était fait un peu prier pour venir à une Cour. Je restai dans le salon à attendre la fin de la visite, et la Reine entra avec la baronne dans la chambre de sa sœur. Un instant après, je la vis ressortir avec un fou rire qui me gagna sans en savoir la cause :

« Mais que s'est-il donc passé ? lui demandai-je enfin. Je crois que cette bonne Mme de Krudner ne vous fait pas toujours pleurer, et que pour cette fois elle ne vous a pas attendrie comme à sa première visite.

— Je me suis enfuie, me dit-elle, car je ne pouvais plus y tenir, je n'étais plus maîtresse de moi. »

Et un nouveau rire s'emparait encore d'elle en me disant cela. J'eus toutes les peines du monde à savoir ce qui avait provoqué ce rire qui était devenu réellement nerveux, et voici pourquoi.

Sans doute le prince Eugène, en parlant à sa femme de recevoir Mme de Krudner ne l'avait pas prévenue, et peut-être ne savait-il pas lui-même que cette exaltation qui s'emparait d'elle la portait à manifester ses sentiments de prime abord et à annoncer sans préambule ce que Dieu, disait-elle, lui inspirait. La princesse Auguste s'attendait donc à une présentation dans les formes, et comme elle avait l'habitude d'en recevoir tous les jours.

Pour en revenir au fou rire que causait maintenant Mme de Krudner, se figure-t-on cette prophétesse s'avançant gravement auprès de la princesse Auguste

qui, la saluant avec sa grâce ordinaire, voulait la faire asseoir près d'elle? Pas du tout, elle s'arrête, se grandit, lève les yeux et les bras au ciel en parlant avec emphase de résignation, de malheurs plus grands encore que ceux qu'on éprouve et qui doivent frapper prochainement! Au lieu d'en gémir, il faut en remercier Dieu, qui vous les envoie parce qu'il vous aime!...

La princesse Auguste ne comprend rien à cette façon de faire une visite, et reste la bouche béante et les yeux étonnés. Le prince Eugène n'y comprend pas davantage, et il pense qu'en ce moment c'est une folle qu'elle lui amène. La Reine, qui les devine tous deux, trouve cette position si comique qu'elle ne peut plus y tenir, et les abandonne pour ne pas éclater devant eux. Voilà du moins ce que j'étais parvenue à saisir au milieu de ce fou rire qui m'avait aussi gagnée moi-même.

La Reine parvint enfin à reprendre assez de sérieux pour aller délivrer la princesse d'une Sibylle qui prophétisait de si tristes choses, et la pauvre baronne fut éconduite bien vite, pour qu'elle ne s'aperçût pas de l'effet qu'elle avait produit.

La Reine ne voulait pas prolonger son séjour à Bade ; il lui tardait trop d'aller revoir ses enfants. Comme les bains de mer, qu'elle avait eu à peine la force de supporter, l'année précédente, avaient pourtant produit ensuite un assez bon effet sur ses nerfs, son médecin avait exigé qu'elle y retournât encore cette année. Nous partîmes le 28 août pour la France. La Reine avait le cœur bien gros de quitter son frère. Pour moi, j'ignore si M^me^ de Krudner m'avait tourné la tête ; je le crois vraiment, car j'étais poursuivie par

GÉRARD

MADEMOISELLE DE STAEL, DUCHESSE DE BROGLIE EN 1810

les plus noirs pressentiments. Il me semblait que ma pauvre Reine allait entrer dans un guêpier.

Nous arrivâmes au Havre, le 8 septembre, à dix heures du matin, et à Saint-Leu, le 19 septembre. Chacun fut étonné et enchanté de nous revoir, car on ne nous attendait pas de sitôt. La Reine apprit avec la joie la plus vive la surveillance dont plusieurs personnes avaient entouré ses enfants. M. de La Bédoyère, entre autres, n'était jamais resté plus de deux jours sans venir à cheval, de Paris, les visiter ; il passait presque toute la journée avec eux, ayant l'air de s'amuser, tandis qu'il était bien facile de voir que c'était dans l'intention de servir de sauvegarde à ces enfants, en cas de quelque danger.

Il avait pour la Reine un de ces dévouements respectueux, concentrés, que toute princesse doit avoir le désir d'inspirer.

CHAPITRE VI

Visite de la reine Hortense au roi Louis XVIII.
Le salon de service.
Wellington se fait présenter à la Reine.
Assassins envoyés à l'île d'Elbe.
« Le Petit Caporal viendra nous délivrer aux violettes. »

La Reine m'avait toujours dit qu'elle devait une visite à Louis XVIII, puisqu'il lui avait permis de rester en France et qu'il avait signé le traité du 11 avril et les lettres patentes du duché de Saint-Leu :

« Je me donnerais un tort, disait-elle, de ne pas lui faire une visite de remerciements, et dans ce moment, elle devient nécessaire à ma sécurité. Quand on saura que j'ai vu le Roi, ceux qui me présentent à lui comme l'organisatrice d'un grand complot, n'oseront plus parler ainsi et je serai oubliée. D'ailleurs cette démarche prouvera à la famille des Bourbons que si j'avais voulu intriguer contre eux, je ne serais pas restée en France à leur merci.

— Et l'empereur de Russie, Madame, vous ne suivez guère son conseil ! Il m'a dit positivement : « Dites « à la Reine qu'elle ne fasse aucune démarche, au- « cuns remercîments. Ils ne la recevraient pas con- « venablement. Ils n'ont pas eu la noblesse d'être ce « qu'ils devaient être pour elle ». Ce sont ces propres expressions, que je me rappelle très bien. »

— Tu sais que je ne suis jamais aveuglément les conseils de personne. Je n'ai qu'un seul conseiller, ma conscience : fais-je bien, ou fais-je mal ?... C'est du roi de France que l'empereur de Russie a usé pour m'être utile ; de gré ou de force, cela ne me regarde pas. C'est lui qui a signé l'engagement de me conserver en France, c'est donc lui que je dois remercier. Je ne veux jamais me donner l'apparence d'un tort vis-à-vis de qui que ce soit, et je ne trouve pas les conseils de l'empereur de Russie conséquents. C'est lui qui m'a fait contracter des obligations, et qui ne veut pas que j'en remercie. Il craint que je ne sois pas reçue convenablement. Que m'importe ! S'il y a la plus petite inconvenance, je me retire ; et ce ne sera plus moi qui aurai tort. »

Elle fit demander une audience au Roi, et l'obtint à l'instant. Je l'accompagnai aux Tuileries et restai à l'attendre. Elle entra seule dans ce cabinet du Roi, naguère celui de l'Empereur. C'était le même. En retrouvant tout ce qu'elle avait vu autrefois dans les mêmes lieux, hors celui qu'elle regardait comme son père, et à sa place celui qui était son ennemi, le cœur dut lui battre fortement ; car moi, qui n'allais pas à la Cour, j'étais plus émue que je puis l'exprimer.

Pendant que j'attendais, je fus accablée de politesses par tous les messieurs qui étaient là. Tout ce que je voyais là était d'une galanterie achevée. Je me disais : de mon temps les hommes n'étaient pas si galants, ni si occupés des dames. Il est vrai qu'ils avaient autre chose à faire. Quand la Reine reparut, toutes les politesses se portèrent sur elle ; on l'entoura.

« Eh bien, Madame, lui dit le duc de Grammont, avez-vous été contente de notre Roi ?

— Extrêmement, dit la Reine. »

Et tous les visages s'épanouirent, tout le monde se précipita pour la reconduire jusqu'à sa voiture.

Lorsque je m'y retrouvai avec elle, je m'informai bien vite si elle avait été réellement contente du Roi.

« On ne peut plus, répondit-elle. Il a été excessivement poli, galant même pour moi. Il était fort embarrassé d'abord ; j'ai dû lui parler la première. Mais quand on n'a qu'un remerciment à faire, rien n'est plus facile. Il m'a fait l'effet d'un bon homme.

— Pourtant, Madame, il a la réputation d'être bien faux.

— On me l'avait dit ainsi, et je n'ai pas trouvé qu'il en eût l'air ; au contraire, c'est peut-être qu'un homme âgé, infirme, inspire toujours de l'intérêt quand il prend l'air paternel. C'est peut-être aussi son air d'embarras qui m'a mise tout de suite à mon aise ; mais je m'y suis sentie beaucoup plus qu'avec l'empereur Napoléon.

« Cela n'est pas étonnant, sa grandeur personnelle imposait à tout le monde, et même à moi, qui étais sa fille. Je n'osais jamais lui parler que quand il m'adressait la parole. Tout en causant avec le Roi, il m'a paru pourtant qu'il désirait m'insinuer de faire une visite à la duchesse d'Angoulême. C'est sans doute une personne respectable, intéressante ; mais je n'ai aucune raison pour y aller.

« Je ne devais qu'une visite de politesse au souverain reconnu par le pays que j'habite, et je lui ai bien manifesté mes intentions de retraite absolue. Quand il m'a parlé du plaisir qu'il aurait à me revoir,

je lui ai répondu que je ne me regardais plus comme faisant partie de ce monde, et que la retraite la plus grande était tout ce qui me convenait. Il m'a parlé aussi de ma mère, de mon frère, dont il a fait l'éloge avec amabilité. Mais on dit sa famille si remplie de haine contre tout ce qui tient à l'Empire, que je ne ferai certainement aucune démarche auprès d'elle. »

Voici à ce propos une histoire qui courait Paris et qui donnera une idée du dédain dans lequel la nouvelle Cour tenait la noblesse de l'Empire. On sait que la noblesse impériale avait pris des armes où il y avait des plumes.

M^me^ de Serrant, dame d'honneur de la duchesse d'Angoulême, avait trouvé un expédient ingénieux pour éclairer les sympathies de la princesse, afin de l'aider à distinguer, parmi les dames qu'elle lui présentait, celles qui méritaient un froid salut de celles qui étaient des naturelles du pays de la Cour. Au nom de chaque dame de l'Empire, elle ajoutait tout bas, dans l'oreille de la duchesse : *à plume*. Ce nom de *Madame à plume* restait comme un sobriquet à la nouvelle noblesse.

Toutes les personnes de la société de la Reine vinrent s'informer avec intérêt si elle était satisfaite de la démarche qu'elle venait de faire et qui avait dû tant lui coûter. Elle affirma ce qu'elle m'avait dit, qu'il était impossible d'être plus aimable que Louis XVIII ne l'avait été pour elle.

M. Alexandre de Girardin, qui était présent, dit à Sa Majesté que le duc de Berry avait un grand désir de la connaître, et qu'il lui avait même demandé si elle avait l'intention de faire une visite à toute la famille,

car alors il serait heureux de venir chez elle. La Reine lui répondit :

« Maintenant, la retraite est tout ce qui me convient. »

M. de Sémonville, que je vis à quelques jours de là, me dit :

« Ah ! vous savez la nouvelle ! Votre Reine a tourné la tête au roi Louis XVIII. Il ne parle que d'elle ; il est enchanté de son esprit, de son tact, de toutes ses manières. Enfin on le plaisante au Château : « Arrangez le divorce, lui dit-on dans sa famille, et épousez-la, puisque vous la trouvez si charmante ! »

Boudiakine vint en toute hâte chez moi me conter ce qui s'était passé à l'audience de la veille au matin. Le Roi avait interpellé tout haut M. Pozzo di Borgo, et lui avait dit :

« J'ai vu la duchesse de Saint-Leu avec grand plaisir ; elle est charmante ! »

Mais voilà M^me^ Campan qui arrive à Saint-Leu, et qui vient à son tour donner son avis sur ce succès si prodigieux.

« Il faut que vous sachiez toute la vérité, dit-elle à la Reine. Un gentilhomme de la chambre (qu'elle nomma, mais dont j'ai oublié le nom) était au coucher du Roi ; c'est un de mes anciens amis, et voici la conversation qu'il a entendue. Le Roi fit un éloge complet de vous : « Je m'y connais, disait-il, et je n'ai pas vu de femme qui réunisse à tant de grâces des manières aussi distinguées. » Chacune écoutait en silence. « Oui, reprit M. le duc de Duras, c'est une personne que tout le monde s'accorde à trouver charmante ; mais il est bien malheureux, et peut-être bien à craindre, qu'elle ne soit entourée que de gens

bien connus pour être les ennemis de Votre Majesté. » Il se tut. Le Roi ne dit pas un mot et congédia tout le monde.

« Soyez donc bien prudente ! continua Mme Campan. Il n'y a rien de plus dangereux que d'être vanté par les rois lorsqu'ils n'ont aucune raison de nous soutenir ; ils suscitent des ennemis par la jalousie qu'ils font naître, et rarement ils s'occupent de vous défendre contre ceux dont ils vous ont attiré l'animosité. Je sais mieux que personne quel talent ont les ennemis de Cour, et je ne saurais trop vous supplier de vous en garantir.

— Vous avez peut-être raison, Madame ; mais que puis-je craindre d'eux ? Je n'ai envie ni de les supplanter, ni de les voir. Je les défie de trouver dans ma conduite un point où la calomnie puisse m'atteindre, et ce qui n'est pas vrai tombe facilement. »

La Reine fixa le 16 novembre pour aller avec ses enfants habiter son hôtel de Paris. Aussitôt que l'on sut la Reine à Paris une foule d'Anglais accoururent pour demander l'honneur de lui être présentés. Après avoir résisté longtemps aux plus pressantes demandes, elle me dit enfin :

« Quoiqu'il soit fort simple que je ne sois entourée que du petit nombre de gens attachés au souvenir de l'Empire, je m'aperçois pourtant que mon salon est trop exclusivement bonapartiste. J'empêche bien qu'on y parle politique ; mais par la réunion des personnes qui s'y trouvent, on pourrait croire vrai tout ce qu'on débite sur nous. Les étrangers auront de l'impartialité et il m'est nécessaire de chercher des défenseurs, puisque mes compatriotes m'accablent si cruellement. »

Cette résolution une fois prise, il n'y eut plus qu'à faire un choix dans la foule empressée.

Ce fut la duchesse de Bassano qui présenta à la Reine lord et lady Kinair ; puis vinrent lord et lady Charlemont, lord William Russel, lady Sandwich. Lord Wellington chargea M. Récamier de demander à la Reine de le recevoir. Il fut accepté, et même avec plaisir, car en ce moment la Reine était tourmentée sur le sort de l'Empereur. D'après les nouvelles mesures prises à l'égard des biens des Bonaparte, il était peu probable qu'on exécutât le traité du 11 avril fait avec Napoléon.

« Je veux parler à lord Wellington, me dit-elle ; le gouvernement anglais a de la loyauté ; ses ministres ont signé ce traité et lord Wellington peut exiger du gouvernement français qu'il remplisse ses engagements avec l'Empereur. Car enfin, il a livré tous ses biens particuliers, tous les diamants de la couronne qu'il avait achetés de ses deniers et qui étaient bien sa propriété. C'est par ce traité qu'il renonce à tout cela moyennant deux millions par an, et jusqu'à présent aucun de ces engagements régulièrement pris n'a été exécuté. Que deviendra-t-il si on le laisse là avec ses soldats sans aucun moyen de les payer ? »

Lorsque lord Wellington vint chez la Reine, elle lui parla en ce sens. Il lui répondit avec son sang-froid britannique et ses yeux observateurs fixés sur elle :

« C'est une injustice que l'Angleterre ne souffrira pas. Je rappellerai au gouvernement français que le traité de Fontainebleau est sacré et qu'il doit avoir son entière exécution. »

La Reine me répéta cette phrase le lendemain avec

MADAME RÉCAMIER (1777-1849)

grand plaisir. Qu'elle était loin de penser que l'homme qui parlait ainsi, en 1814, pût lui-même signer aussi un traité, en 1815, et l'abandonner aussi illégalement qu'il l'a fait.

L'année 1814 finissait, et nous allions rentrer dans ce 1815, que Mme de Krudner m'avait prédit devoir être si effrayant. Le hasard fit que nous y entrâmes au milieu d'un tourbillon de monde.

Toute la Cour avait été défiler devant la famille royale, et, par la même occasion, en sortant des Tuileries, beaucoup de monde était venu, par ancienne habitude, souhaiter la bonne année à la reine Hortense. Le petit salon où elle se tenait tous les soirs, pouvait à peine contenir toutes les personnes qui s'y pressaient.

Outre ses connaissances qui y étaient habituellement, il en vint aussi de celles qui étaient devenues bourbonnistes depuis que c'était à l'ordre du jour.

Mme du Cayla se présenta en habit de cour ainsi que toutes les femmes qui arrivaient du Château. La mise de cour déterminée par l'impératrice Joséphine pour la France, avait été adoptée par toutes les cours de l'Europe, excepté celle d'Angleterre, où la vieille Reine avait conservé les paniers et la poudre. A son retour la duchesse d'Angoulême voulut ramener l'ancien costume pour les cérémonies de la Cour. Elle proposa les paniers ; mais, malgré sa grande insistance, elle ne put les faire adopter.

On voulait bien, dans les premiers moments, aller au devant de toutes les idées rétrogrades ; mais la mode fut la plus forte et l'emporta sous l'influence des vieilles coutumes. La Reine examina les toilettes de toutes ces dames et leur en fit compliment. Elle

trouva que les barbes en blonde (seul changement fait à l'habit de cour) leur allaient très bien. Elle disait cela si naturellement qu'il semblait qu'elle était déjà une vieille douairière qui regardait la jeunesse belle et gaie avec plaisir.

Quand tout le monde fut parti, elle me dit :

« Si j'avais pu prévoir la quantité de monde qui devait venir chez moi ce soir, j'aurais fait fermer ma porte. Avec les dispositions hostiles qui se montrent contre moi, cette soirée inquiétera, j'en suis sûre, et je suis fâchée de ne pas l'avoir évitée. »

D'après ces minutieux détails que je me plais à reproduire, on me croira sans peine lorsque j'avouerai, avec la franchise que je mets à tout, que je vivais à Paris au milieu d'un tourbillon qui m'empêchait de penser à ce qui se passait en politique. Comme femmes, nous avions pris l'habitude de ne jamais nous en mêler, et moi plus que toute autre. Je n'y entendais rien du tout ; je ne lisais pas même un journal. Sans la colère que M. de La Bédoyère laissait éclater de temps en temps, j'aurais cru que tout allait pour le mieux.

J'avais cependant appris, par quelqu'un qui était venu un jour chez ma mère, que Frotté, un ancien chef de chouans, avait été envoyé dans le Midi pour tâcher de faire arriver des assassins jusqu'à l'île d'Elbe. Je n'avais fait que rire de cet avis, comme d'une extravagance qui n'avait pas le sens commun. Je n'en avais pas même parlé à la Reine, de peur de l'inquiéter, tant ce bruit me paraissait dénué de fondement. D'ailleurs, chacun rendait cette justice aux Bourbons, qu'ils étaient des honnêtes gens, incapables de commettre un crime. Mais, sous prétexte de se

défendre, puisque de leur côté ils se croyaient en péril, ils faisaient venir à Paris tous les chouans, les plus hardis détrousseurs de diligences ; et, sans y donner les mains, c'était encourager bien des désordres.

Tous les bonapartistes, instruits de ces mesures, se préparaient à se défendre ; et on parlait d'une Saint-Barthélemy comme d'une chose toute simple.

Au milieu de toutes ces discussions politiques, on dansait beaucoup à Paris. La seule maison de la Reine conservait sa gravité ordinaire ; car, excepté cette soirée si brillante et si inattendue de la veille du jour de l'an, toutes nos soirées se ressemblaient. Les jours gras pourtant nous amenèrent encore une cérémonie royale. La troupe du Bœuf-Gras, par ancienne habitude, vint réclamer son offrande et conduisit comme de coutume son Amour, tout gelé et tout entouré de fleurs, qui vint jusque dans l'appartement de la Reine. La foule le suivait à l'envi, et l'on me répéta plusieurs exclamations de quelques personnes du peuple qui me firent beaucoup rire.

A leurs yeux rien n'était si beau que cette mascarade, et rien n'était si honorable que d'en recevoir la visite. Aussi, en voyant comme autrefois défiler le bruyant cortège dans la cour de la Reine, les bonnes marchandes s'écrièrent-elles :

« Ah ! c'est bien çà, v'là qui me réjouit ! Voyez-vous le Bœuf-Gras qui fait toujours l'honneur à cette bonne Reine d'aller lui rendre ses hommages ! Ce ne sont pas des ingrats ceux-là ! »

Dans les petites voitures publiques, dans les diligences, dans les guinguettes, les gens du peuple répétaient sans cesse :

« Le Petit Caporal viendra nous délivrer aux violettes. »

C'était dire qu'on l'espérait au printemps. Quand on nous répétait ces propos, nous en riions : ils semblaient prouver un souvenir affectueux seulement, et ce désir nous paraissait bien impuissant.

La Reine a toujours aimé avec passion les violettes, celles surtout appelées violettes de Parme ; elles étaient alors très peu communes. On n'en vendait pas, il n'y en avait avec abondance qu'à Saint-Cloud, à la Malmaison, et à Saint-Leu.

Tous les jours le jardinier de Saint-Leu envoyait à la Reine, par les petites voitures, une boîte de fer blanc remplie de bouquets de violettes et de roses. Elle en portait toujours un, et en donnait souvent aux dames qui les affectionnaient comme elle. Son goût était si connu, qu'on la reconnaissait, quand elle entrait dans un salon, au parfum doux de ces violettes qui se répandait autour d'elle. Cette coïncidence de ce goût si déclaré avec les propos du peuple, a-t-elle été pour quelque chose dans les assertions si multipliées de complots dont elle était l'âme? Je l'ignore. Je raconte simplement les faits sans commentaires, les laissant à la sagacité de ceux qui me liront un jour.

On répandit aussi, dans ce temps, un trait qui fit ouvrir de grands yeux aux nobles de l'Empire. Le duc de Fleury mourut : il était premier gentilhomme de la chambre du Roi : des maréchaux crurent devoir se mettre sur les rangs pour cette place. On leur répondit qu'en conscience ils ne pouvaient y prétendre, qu'ils savaient bien qu'ils n'avaient pas assez d'aïeux pour cela ; et le prince de Talmont obtint cette place. Ce propos eut une influence pernicieuse.

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, A LA MALMAISON

MARIE-ROSE-JOSÉPHINE DE TASCHER DE LA PAGERIE

Née à la Martinique (23 juin 1763), mariée, en 1779, au vicomte de Beauharnais (1760-1794), remariée, le 9 mars 1796, au général Bonaparte. Impératrice des Français (18 mai 1804), divorcée (15 décembre 1810), décédée à la Malmaison (29 mai 1814).

Paris prenait vraiment un aspect effrayant. Dans les salons, la société se partageait comme en vrais camps, qui s'examinaient de loin et étaient prêts à fondre l'un sur l'autre. Dans la rue on rencontrait des visages de l'autre monde. J'ignore si notre parti était signalé aux chouans, mais j'avoue que je commençais à m'épouvanter des figures sinistres que je voyais souvent sur mes pas. Après avoir accompagné la Reine et ses enfants, tantôt au bois de Boulogne, tantôt au canal de l'Ourcq, où nous allions voir patiner, je ressortais seule pour aller embrasser ma mère ou dîner avec elle. Je suivais toujours la rue Cerutti et les boulevards, et je m'effrayais chaque jour davantage de la mine des gens qui se plaçaient sur mon passage.

Nous lûmes dans un journal qu'on avait trouvé dans la Seine le corps d'un général nommé Quénel. Personne de nous ne le connaissait même de nom, et nous n'y fîmes pas autrement attention que pour déplorer une mort que nous croyions un suicide, tandis que d'autres disaient que ce n'était qu'un commencement d'exécution, et que, comme général de l'ancienne Grande Armée, les chouans l'avaient attaqué la nuit et jeté par-dessus un pont.

Mais voilà-t-il pas que nous apprenons ce qui se dit tout haut dans le noble faubourg :

« Les conspirations qui se trament chez la duchesse de Saint-Leu ont pour but d'incorporer dans cette ligue beaucoup d'anciens militaires. Dans la crainte d'être trahis par le général Quénel, qui a refusé d'entrer dans ce complot, celui-ci a été expédié par les ordres de la duchesse. »

« Ah ! pour le coup, s'écria la Reine, au récit de

cette nouvelle atrocité inventée contre elle, ceci est par trop fort! Je vais me révolter à la fin. On parviendra à me rendre méchante, car j'aurais bien le moyen, si j'en voulais user, de nuire à ce parti qui m'arrange si charitablement... Ceci est pourtant trop extraordinaire! — et elle souriait de pitié —. Aller jusqu'à me faire tuer un homme! Moi!... Allons, je ne dois pas me mettre en colère contre cette calomnie; elle est si forte qu'elle ne peut m'atteindre, et que personne n'y croira. Tant mieux! Qu'on en invente d'aussi absurdes, cela fait voir la folie des calomniateurs; je suis bien bonne de prendre cela sérieusement! »

CHAPITRE VII

Nouvelle du débarquement de l'Empereur.
« Il sera traqué comme une bête fauve. »
Le Roi et le courrier de la malle.
Fouché trompe la police et lui échappe.
Lavallette déguisé avec la perruque du maître d'hôtel.

Le 6 mars, nous revenions seules, la Reine et moi, du bois de Boulogne ; les princes avaient été se promener à pied aux Tuileries avec l'abbé Bertrand. Elle avait le projet d'aller voir M^me^ de Nansouty, qui venait de perdre son mari ; comme elle logeait au faubourg Saint-Germain, nous allions traverser le Pont-Royal, lorsque nous aperçûmes lord Kinaird qui venait à cheval droit à nous :

« Vous savez la nouvelle, nous dit-il : l'Empereur est débarqué !!! »

La Reine devint pâle comme la mort, et fit arrêter sa voiture ; moi, j'en ressentis un coup si violent que la respiration me manquait.

« Comment ? Est-ce possible ? reprit-elle. Qui vous a dit cela ? On conte tant de choses absurdes !

— C'est positif ; je sors de chez le duc d'Orléans qui va se mettre en route pour suivre le comte d'Artois, qui est déjà parti cette nuit.

— Ah ! mon Dieu ! Quel malheur va-t-il en résulter

pour l'Empereur, pour la France et pour nous !... Je n'ose y arrêter ma pensée !

— Les mesures sont bien prises ; on envoie toutes les troupes de ce côté. L'Empereur a, dit-on, peu de monde, et cela ne peut être long pour lui.

— Mourir ainsi ! sous le feu des armes françaises ! lui ! l'Empereur ! C'est affreux !... Il n'a pu commettre une telle imprudence ; on est mal instruit.

— La source où j'ai puisé cette nouvelle est certaine ; on est à la Cour, dans la plus grande agitation, et on va prendre les mesures les plus rigoureuses contre les partisans connus de Napoléon.

— Croyez-vous que mes enfants puissent courir quelque danger ?

— Ah ! je ne vous réponds pas qu'on ne les prendra pas pour otages ; ce serait une mesure fort naturelle.

— Mon Dieu ! dans quelle position les ai-je placés ! »

Et les yeux de la Reine se remplirent de larmes.

« Le peuple, dit lord Kinaird, va devenir effrayant, et surtout pour nous autres Anglais ; car il ne faut pas s'abuser, il est resté attaché à l'Empire, et il pourrait bien se défaire de nous en masse. »

Elle congédia lord Kinaird et donna l'ordre de retourner promptement à son hôtel. Chemin faisant, elle disait :

« Je ne puis croire encore que l'Empereur ait risqué une tentative aussi hasardeuse. Une idée me vient : c'est un coup de tête de M. de La Bédoyère. Il aura fait prendre la cocarde tricolore à son régiment. Il croit pouvoir réussir à changer le gouvernement, et, pour faciliter son entreprise, il fait courir le bruit que

l'Empereur est débarqué et vient de se joindre à lui. Je ne m'explique que de cette manière la nouvelle qu'on vient de nous apprendre ; car l'Empereur est trop sage pour revenir en France, quand il voit à quel point il a des ennemis acharnés... D'abord, mon premier soin est de mettre mes enfants à l'abri de tout danger. Il faut qu'ils sortent de chez moi. »

Toute cette affaire ainsi bien convenue entre la Reine et moi, elle balança ensuite sur ce qu'elle ferait le soir ; c'était précisément le lundi, jour pris par elle pour recevoir plus de monde. Envoyer déprier, fermer sa porte, c'était donner à penser qu'on prenait chez la Reine quelques mesures qui pouvaient avoir rapport à la nouvelle du jour ; c'était donner beau jeu à la malignité.

Recevoir, faire de la musique, quand les Français, peut-être, s'égorgent, quand les émotions les plus vives déchirent l'âme, c'est impossible ! impossible !... Enfin la raison l'emporta. Elle comprit qu'il valait mieux se laisser voir, puisqu'elle n'avait rien à cacher :

« Je prendrai sur moi, dit-elle ; si on sait la nouvelle, on trouvera tout simple de me voir un air triste, puisque des Français se battent. Si on l'ignore, je n'en parlerai pas. »

Aussitôt l'approche de la nuit, j'entrai chez les princes ; je les emmenai à pied par le jardin. Le valet de chambre avait été chercher un fiacre, qui attendait assez loin de la maison.

La Reine avait désiré qu'on ne parlât pas à ses enfants du débarquement de leur oncle. Ils se laissaient donc conduire sans savoir où, ni pourquoi. Mais cet air de mystère, cette nouveauté pour eux

de sortir la nuit, d'entrer dans un fiacre, devenait un sujet de joie qu'ils manifestaient pourtant en silence, parce qu'ils avaient bien compris qu'on les cachait et qu'ils devaient éviter le bruit.

Quand je revins chez la Reine, il y avait déjà du monde ; son regard se porta sur-le-champ vers moi. Au signe que je lui fis, elle comprit que tout s'était passé sans embarras, et je vis sur sa physionomie que je lui ôtais un grand poids de dessus le cœur. On écouta en silence chanter Garat et M^lle^ Dellieux.

Le salon se remplissait pourtant plus qu'à l'ordinaire ; quelques personnes chuchotaient tout bas. Le colonel Charles de la Grange fut le seul qui me dit :

« La Reine sait-elle la nouvelle qui se répand ?

— Non, lui dis-je, et il est inutile de lui en donner l'effroi, quand le bruit est si peu confirmé. »

Cependant la nouvelle du débarquement, arrivée au gouvernement, fut rendue publique ; on n'eut plus de doute sur l'apparition de l'Empereur en France. Le premier moment de terreur passé, on apprit qu'il n'avait que 5 ou 600 hommes avec lui, et l'espoir reparut sur les visages des bourbonnistes :

« Il sera traqué comme une bête fauve (c'était le terme employé) ; on lui courra sus (comme la proclamation du Roi venait d'y inviter). Et c'est bien heureux que ce tyran ait eu l'idée de quitter son île, où il nous eût longtemps gênés, pour venir se faire prendre dans nos montagnes comme dans une souricière. »

Ceux qui avaient servi l'Empire et conservaient un reste de pudeur, disaient de leur côté :

« Il est pourtant fâcheux pour un homme comme celui-là, qui a eu enfin une belle destinée, de venir

finir si misérablement, assassiné au détour d'un bois par le premier paysan venu ; car c'est là le sort qui l'attend. »

La Reine ne parlait pas ; elle renfermait avec soin dans son cœur tout ce qu'elle éprouvait d'anxiété et d'émotion. Cependant un jour, fatiguée de se contraindre, elle me dit :

« Ce n'est pas le sort de l'Empereur qui m'inquiète seul. Il n'est pas homme à s'être ainsi abandonné au hasard, sans en avoir d'abord calculé toutes les chances, et il est habile. Puisque ce n'est pas un coup de tête de M. de La Bédoyère, je dois croire que l'Empereur a jugé la France mieux que nous ne pouvons le faire. Je ne puis douter que bien des régiments ne se joignent à lui ; quand ce ne serait que celui de M. de La Bédoyère. Nul doute qu'il n'embrasse la cause de l'Empereur. Il ne sera donc pas seul et abandonné, comme on veut bien le dire. Mais les Bourbons de leur côté conserveront des défenseurs, et je vois une guerre civile interminable s'établir ! Cette idée est désespérante ! »

La maréchale Ney vint faire une visite à la Reine dans un moment où nous n'étions que deux ou trois personnes réunies autour de la table à thé. La pauvre maréchale était renversée :

« Ah, Madame ! quel malheur que ce débarquement ! dit-elle à la Reine ; nous étions si tranquilles ! Mon mari part ce soir pour son gouvernement de Besançon ; il réunit des troupes pour marcher contre l'Empereur. »

La Reine ne répondit pas.

« Mais quelle folie a pu passer par la tête de l'Empereur ! continua la maréchale. Il en sera bien vite la

victime ! Qui est-ce qui se réunira à lui ? Personne ; tout le monde est dégagé de son serment envers lui et en a fait d'autres ! »

La Reine, un peu piquée de la façon dont la maréchale exprimait sa pensée, lui dit froidement :

« Nul doute qu'il y ait beaucoup de monde contre l'Empereur, mais qui peut croire que pas un Français ne passera de son côté ?... C'est, au reste, un grand malheur que ce retour, et je le déplore autant que toi, sans partager pourtant ta conviction sur l'abandon complet où va se trouver l'Empereur. Mon opinion est que nous allons avoir une guerre civile, et cette idée est accablante.

— Une guerre civile ! s'écria la maréchale avec étonnement ; ah ! Madame, vous connaissez bien peu la France ! Personne ne veut plus de l'Empereur, et mon mari, qui peut mieux juger que nous de l'état de choses, déplore la triste position où il est venu se jeter ! Il n'aura personne pour lui.

— Ton mari juge d'après ses sentiments, mais non d'après ceux de l'armée. Il ne me fera pas croire qu'il ne se trouve pas un régiment qui se souvienne de son ancien général, et qui n'hésite à tirer sur lui. »

La maréchale parut effrayée de la fermeté avec laquelle la Reine assurait qu'on n'oserait pas tirer sur l'Empereur.

« Mon Dieu ! dit-elle, rappelez-vous, Madame, vos angoisses pendant toutes ces terribles guerres ! Je vous ai vue, comme moi, vous trouver heureuse de la paix.

— Quand tu viens m'affirmer que l'Empereur sera traqué et pris par les Français, comme chacun le dit,

et qu'il n'y aura pas une seule personne qui veuille embrasser sa cause et la défendre, je te dis que cela n'est pas possible, que c'est oublier autant l'homme dont tu parles que la nation pour laquelle il a tant fait. »

La pauvre maréchale avait les larmes aux yeux. Elle était hors d'elle, et il semblait qu'elle pressentait tous les malheurs qui allaient la frapper.

Elle alla aux Tuileries deux jours après le départ de son mari, et vint ensuite chez la Reine. Jamais réception n'avait été semblable à la sienne. On l'avait caressée, choyée :

« Votre mari sera notre sauveur, » lui disait-on, et on lui répétait les promesses qu'il avait faites au Roi.

« Il fera son devoir, avait dit la maréchale, mais jamais il n'a proféré qu'il ramènerait l'Empereur dans une cage de fer. C'est une calomnie! mon mari n'a pas dit cela. »

La nouvelle ne tarda pas à se répandre que La Bédoyère, qui était en garnison à Chambéry, avait été mandé en garnison à Grenoble, et qu'au lieu de marcher contre l'Empereur, il était venu se joindre à lui, ainsi que toutes les troupes de cette garnison. La ville avait ouvert ses portes à l'Empereur, qui y était entré au milieu des acclamations.

M. Pozzo di Borgo, qui était l'âme et le conseil des Bourbons, était joué pourtant, dans ce moment, puisqu'on formait une alliance contre la Russie. Il était trop habile pour ne pas voir qu'il fallait attaquer l'Empereur à Vienne, en réunissant contre lui toutes les forces du Congrès, qui, une fois dissous, manquerait d'unité. Il venait donc de partir pour se rendre auprès

des souverains alliés. La duchesse de Courlande en avait fait autant pour aller expliquer ce qu'on la chargeait de dire, qu'un complot seul ramenait l'Empereur en France, qu'il arrivait, et que, malgré cela, personne n'en voulait plus.

M. de Boudiakine se trouva donc, par l'absence de son ambassadeur, chargé seul des intérêts de la Russie. Il vint déclarer à la Reine que sa sûreté était en danger; qu'à la Cour on l'accusait de tous les événements qui venaient d'arriver, et qu'on avait été jusqu'à mettre en question si on ne l'arrêterait pas, ainsi que toutes les personnes restées attachées à Napoléon.

La Reine me dit :

« Je ne puis empêcher cela; on fera de moi ce que l'on voudra. »

J'étais dans ma chambre, triste, abattue, quand on vint me dire qu'une dame demandait avec beaucoup d'insistance à me voir. C'était M^lle^ Ribou, que j'avais vue autrefois chez une amie de ma mère. Je ne savais pas même que, depuis, elle était devenue gouvernante des enfants du duc d'Otrante, et qu'elle logeait dans l'hôtel à côté du nôtre, sans que nous nous soyons jamais rencontrées.

Elle paraissait fort agitée, en entrant; son dévouement pour le duc et sa famille était sans bornes. Elle me dit donc sans préambule que le duc demandait à voir la Reine, et qu'elle me priait en grâce de lui dire à l'instant même si elle voulait le recevoir.

Je montai chez la Reine, qui était seule dans son cabinet :

« Que peut me vouloir le duc d'Otrante? me dit-elle ; ce n'est pas un homme que j'aime beaucoup ; ses

intrigues pour le divorce de ma mère ne sont pas d'une grande recommandation pour moi; mais je le recevrai. Dis qu'il peut venir. »

Il arriva peu d'instants après et resta assez longtemps. Pendant ce temps, M^lle^ Ribou me raconta qu'elle était dans les plus vives angoisses, que le duc courait le risque d'être arrêté d'une minute à l'autre, qu'il fallait tout arranger pour qu'il pût se sauver de chez lui chez la Reine ; qu'elle avait déjà fait placer une échelle près du mur mitoyen, qu'il pourrait la reprendre une fois en haut du mur, et la replacer dans le jardin de Sa Majesté, et qu'il ne fallait plus avoir que la clef de la porte qui donnait dans la rue Taitbout, pour qu'il pût s'enfuir de ce côté sans être aperçu de personne.

Après le départ du duc, la Reine me fit appeler et me dit qu'elle avait consenti à le laisser se sauver comme il le désirait et qu'elle ne refuserait jamais de rendre un service à quelqu'un qui viendrait se confier à elle.

Elle ajouta que Fouché croyait les Bourbons perdus ; que le comte d'Artois était revenu de Lyon et que, cette nuit, il l'avait envoyé chercher pour le prier de se charger des affaires de l'État. Fouché lui avait dit qu'il n'était plus temps, qu'ils avaient commis trop de fautes pour ne pas succomber dans la lutte, et qu'il ne pouvait plus accepter une telle responsabilité. Fouché, ajoutait-elle, s'attendait donc à être arrêté ; il lui conseillait de ne pas rester chez elle, parce que c'était par son influence, disait-on, que ces événements arrivaient.

Elle m'ordonna de demander la clef du jardin au fourrier du palais et de la remettre à M^lle^ Ribou. Fou-

ché, racontait-elle encore, lui avait dit qu'on balançait entre deux partis, ou d'arrêter toutes les personnes redoutées, ou de lancer sur leurs maisons une troupe de ces gens sans aveu qui, en pillant et massacrant, donneraient un certain air de mouvement populaire à un crime.

Pendant toute cette journée, notre agitation avait été extrême; l'idée de voir la Reine courir quelque danger n'était pas faite pour nous calmer, et elle persistait à ne pas vouloir sortir de chez elle.

Vers le soir, on nous fit dire mystérieusement qu'il se préparait une expédition sur les hôtels du duc d'Otrante et du duc de Rovigo. Comme la Reine se trouvait logée précisément à côté, on pouvait craindre que le pillage ne s'étendît jusque chez elle. Il n'y avait donc plus à balancer. Il fallait sortir de l'hôtel par le jardin, dont nous n'avions plus la clef, et surtout il ne fallait mettre personne dans la confidence. J'allai moi-même redemander cette clef à M^lle^ Ribou, et j'eus toutes les peines du monde à arriver jusqu'à elle. Ils étaient tous sur le qui-vive chez le duc d'Otrante : étant parfaitement instruits des dangers qu'ils pouvaient courir, ils les attendaient de pied ferme, et tout était prêt pour recevoir les agents qui viendraient les arrêter. Le duc se refusait à partir de chez lui avant, ne voulant pas se donner un air de méfiance qui pouvait être sans fondement.

Il était neuf heures du soir lorsque la Reine, suivie de sa femme de chambre, se rendit chez une amie dont la famille lui devait tout; elle, particulièrement, y avait gagné de faire un beau mariage et une brillante situation. Sa Majesté, qui se croyait sûre d'être bien accueillie, fut reçue avec un embarras marqué. Le

mari trouvait que l'Empereur n'avait pas assez bien récompensé ses services ; il était devenu son ennemi et ce retour le chagrinait. On crut faire beaucoup pour la Reine en la gardant cette nuit seulement.

Elle revint chez elle le lendemain de bonne heure, très désappointée de cette réception.

De moment en moment, l'exaspération du parti vaincu devenait de plus en plus grande. On formait une légion de volontaires royaux, et sur les boulevards on en rencontrait des bandes qui s'agitaient, criant : « Vive le Roi ! », et faisaient frémir ceux qui ne partageaient pas leur enthousiasme.

Mon frère Adrien vint me voir et me raconta ce qui se passait dans Paris. Contre l'ordinaire, beaucoup d'hommes se promenaient dans la rue Cerutti et d'autres ne quittaient pas le coin du boulevard ; nul doute que ce ne fussent des espions. Mais où aller, maintenant? La Reine se décida pour une ancienne bonne de son frère, une Martiniquaise, qui avait accompagné l'impératrice Joséphine, lorsqu'à quinze ans elle fut amenée en France pour épouser le vicomte Alexandre de Beauharnais. « Mimi », ainsi qu'on l'appelait toujours, avait épousé un M. Lefebvre, qui remplissait une petite place dans un bureau ; une pension, que les enfants de l'Impératrice lui faisaient, procurait à ces braves gens une honnête aisance.

La chose la plus difficile était de sortir de l'hôtel sans être reconnue. Je proposai à Sa Majesté de prendre le bras de mon frère, qui venait souvent me chercher, et qui ne pouvait inspirer de soupçons. Mais elle s'écria qu'elle n'oserait jamais sortir seule avec un jeune homme ; que cela lui paraîtrait la chose la plus extraordinaire du monde. Comment

faire? Il n'y avait pas de temps à perdre. J'étais sur des épines.

« Vous devez passer pour moi, Madame, lui dis-je; sans cela, vous serez suivie, et je ne vois pas d'autre moyen que de vous décider à sortir avec mon frère. Je vous donnerai ma redingote, mon chapeau ; on ne vous remarquera pas. Décidez vous, je vous en supplie.

— Allons, tu as raison, dit la Reine ; au fait, c'est un enfantillage que je dois surmonter. »

Et la voilà qui se résout enfin à mettre mon chapeau avec mon voile de mousseline. Nous n'avions guère pensé à la toilette; elle se trouvait avoir un peignoir du matin, mais des plus élégants; il était en fine percale, brodé tout à jour et garni de superbes dentelles. Il fut nécessaire de cacher tout cela sous une redingote de casimir couleur poussière. Quand il fallut que la Reine ainsi affublée donnât le bras à mon frère et sortît par mon appartement, la voilà qui se mit à rire, d'un tel fou rire, que c'était à n'en plus finir. Elle ne voulait plus sortir; elle oubliait sa position, les espions, et ne pensait plus qu'au qu'en-dira-t-on :

« Si quelqu'un me reconnaît toute seule avec un jeune homme, qu'est-ce qu'on pensera de moi? »

Et d'embarras, elle se remettait à rire. (L'Empereur avait établi une étiquette si sévère pour les princesses de sa famille qu'elles avaient contracté l'habitude d'être constamment entourées et qu'elles ne seraient jamais sorties à pied.) Mon frère et moi nous n'avions guère envie de rire. Adrien surtout n'était pas du tout content de la responsabilité qui lui était confiée. Si je n'avais connu l'enfantillage du carac-

tère de la Reine, qui n'a jamais pu conserver son sérieux quand elle dit une chose qui n'est pas vraie, ou qu'elle fait une chose qui ne lui est pas ordinaire, en vérité, j'aurais montré toute mon impatience de lui voir une apparence de gaieté dans un moment aussi critique, et où, par dévouement pour elle, j'exposais mon frère à être peut-être arrêté et compromis.

Enfin elle partit. Je restai assez longtemps dans l'inquiétude ; la pluie était survenue, j'avais donné un parapluie à Adrien, et j'espérais que les gens postés dans la rue pourraient être moins regardants par la pluie que par le beau temps. Cependant il me tardait d'en avoir l'assurance par le retour de mon frère.

Il revint enfin, et comme il a toujours beaucoup de sérieux dans le caractère, il commença par me gronder :

« Comment as-tu laissé sortir la Reine avec cette robe de dentelle, qui l'embarrassait tout le long de la route?

— Est-elle en sûreté? m'écriai-je.

— Sûrement, mais tu m'as valu là une terrible corvée ! D'abord, en passant au coin du boulevard, des hommes nous ont beaucoup examinés ; je n'étais pas rassuré du tout. J'avais beau baisser mon parapluie du côté de Sa Majesté, comme elle n'est pas aussi grande que toi, on ne pouvait pas s'y tromper, je tremblais que nous ne fussions suivis. Par surcroît d'embarras, la Reine ne faisait que rire. J'avais beau lui dire :

« Madame, votre dentelle passe, prenez garde ; jamais une femme ne se promène avec toute cette élégance, et vous avez encore de plus des souliers de

taffetas! » Alors son rire redoublait, et elle me répondait :

« Je n'ai pas eu le temps de penser à tout cela, et « je ne puis marcher avec toutes ces redingotes l'une « sur l'autre. »

« Vraiment les femmes ne pensent à rien et traitent légèrement les choses les plus graves. Je t'assure que, sans la pluie, il était impossible qu'elle échappât aux regards des curieux et des espions. Nous sommes enfin arrivés rue Duphot, dans la maison de Mme Lefebvre. Le portier, ni personne, ne nous a vus monter; et quand Mme Lefebvre a reconnu la Reine, elle en a pleuré de joie. La voyant si bien accueillie, je suis redescendu aussitôt, et me voilà content d'en être quitte à si bon marché, car dans vos arrangements de femmes, il n'y a jamais ni prudence ni raison. »

L'humeur de mon pauvre frère venait de la crainte qu'il avait éprouvée pour la Reine, et j'étais bien sûre de son contentement d'avoir pu lui être utile. Je devinais facilement que sa frayeur avait dû augmenter le fou rire de Sa Majesté, et c'était à mon tour d'avoir peur, puisque je m'apprêtais à aller la voir et à braver les mêmes espionnages.

Quand la nuit fut venue, je partis de chez ma mère; je fis plusieurs détours, suivie d'un domestique sans livrée qui ignorait où j'allais, et qui devait m'attendre sur le boulevard.

Arrivée rue Duphot, hors d'haleine, je montai au quatrième, et fus très étonnée d'y trouver un petit appartement fort propre, rempli de jolis meubles. Il se composait d'une salle à manger, d'un salon, d'une chambre à coucher et d'un petit cabinet sur le retour. La Reine n'était dans aucune de ces pièces. Mme Le-

FOUCHÉ, DUC D'OTRANTE

Ministre de la Police. (1763-1820)

febvre me fit un signe pour me rassurer. Elle me conta tout bas qu'il y avait là deux personnes que je ne connaissais pas, qu'elle avait engagé à l'avance plusieurs amis de son mari à dîner pour ce jour-là, que la Reine n'avait pas voulu qu'ils changeassent rien à leurs arrangements, de peur de donner des soupçons, et qu'elle l'avait menée dans une mansarde au cinquième étage.

J'eus l'air de m'en aller et je montai à ce grenier. La pièce était à peine meublée ; je trouvai ma maîtresse seule, assise sur une mauvaise chaise, et attendant dans l'obscurité que les dîneurs fussent partis.

M^me^ Lefebvre vint la chercher pour redescendre dans son *Palais ;* c'est ainsi qu'elle l'appela, en quittant une sale mansarde pour se retrouver dans une chambre très soigneusement arrangée.

« Eh bien, ma chère Mimi, dit la Reine, tu vois qu'aucun régime ne m'est favorable. C'est que le sort s'acharne à certaines destinées. Ce n'est pas moi qui ai poussé la mienne si haut ; j'eusse préféré vivre tranquillement dans un joli appartement comme celui-ci !...

« Mais les grandeurs, les trônes, les palais ! Et puis les haines ! les injustices ! les périls ! tout cela se suit et c'est dans l'ordre... Je voudrais pourtant bien me reposer de tant d'agitations ; j'en suis déjà terriblement fatiguée. »

Nous aidâmes la Reine à se coucher ; M^me^ Lefebvre lui donna son lit et le mari monta au cinquième. Dans la journée du lendemain, un domestique de lord Kinaird, qui logeait en face du jardin de la Reine, vint prévenir que la petite porte du jardin était toute grande ouverte. On ne comprenait rien à cela. Les

gens de la Reine allèrent y voir, et on trouva en effet qu'on avait fait sauter la serrure. On vit aussi une échelle par terre près du mur mitoyen de l'hôtel du duc d'Otrante.

La nouvelle se répandit dans le quartier que la police était venue pour arrêter le duc d'Otrante, et qu'il avait disparu on ne savait comment... De là de grands bruits. Il y avait, disait-on, des communications, des trapes qui donnaient dans des souterrains de chez la Reine chez le duc, et par là ils se voyaient et conspiraient ensemble.

Dans la soirée M^lle^ Ribou vint m'apprendre comment la fuite s'était faite. Quand la police s'était présentée pour arrêter Fouché, il avait feint le plus grand étonnement en disant :

« Comment c'est moi qu'on veut arrêter? Vous vous trompez : ce n'est pas possible, c'est une erreur ! J'ai vu encore hier le comte d'Artois ; je vais vous en montrer les preuves et lui écrire. »

Alors, passant dans son cabinet, et de là dans son jardin, il avait vite posé l'échelle préparée contre le mur, et en la reprenant de l'autre côté il était redescendu dans le jardin de la Reine. Arrivé à la petite porte, il s'était aperçu que dans son empressement à fuir, il avait oublié la clef. Alors il s'était saisi d'une grosse pierre, et en frappant sur la porte, il était parvenu à enlever la serrure, et avait laissé la porte ouverte.

Pendant ce temps-là, M^lle^ Ribou avait tenu tête aux hommes de police, qui ne voyant plus le duc revenir, avaient fait, pour le retrouver, les recherches les plus minutieuses. Elle avait joué la surprise autant qu'eux, et était enfin parvenue à les congédier.

« Et où est-il maintenant, dis-je à Mlle Ribou.

— Très en sûreté, me répondit-elle; où l'on n'aura jamais l'idée d'aller le chercher. Il est... chez un chouan.

— Comment! il a des amis dans ce parti-là?

— Il a pu être utile à celui chez lequel il est, et il a trouvé en lui un homme reconnaissant. »

Après le départ de Mlle Ribou, j'étais bien tranquillement à me reposer de toutes mes agitations, lorsque je vis entrer M. de Lavallette :

« Oh ! pour le coup, je ne vous attendais guère, vous dont les sentiments pour l'Empereur ne peuvent être douteux ! Je vois que vous avez du courage et que vous ne vous cachez guère.

— Comment donc! Mais je viens me cacher chez vous.

— Ah! la bonne plaisanterie.

— Non ! je ne plaisante pas; je sais que la Reine est hors de chez elle et je sais aussi que la police en est informée; ainsi elle ne viendra donc rien chercher ici. Ma femme est grosse et fort souffrante, la plus petite émotion pourrait lui être funeste. Puisqu'on s'occupe d'arrêter les bonapartistes, je ne puis manquer d'être du nombre; surtout, mon ami Bourrienne venant d'être nommé préfet de police, il ne peut manquer de se faire valoir en me jouant quelque tour, et je ne veux pas donner une inquiétude à ma femme. Vous allez d'abord me donner à dîner. »

Ce qu'on fit bien vite, et nous fûmes tous charmés d'accueillir un hôte aussi gai, aussi aimable. Il n'y avait dans la maison que M. Devaux, l'abbé Bertrand et moi; nous dînâmes tous les quatre fort gaîment, et la conversation la plus animée ne tarit plus.

On donna à M. de Lavallette un petit appartement sur le devant de la maison. Il pria Bazinet, le maître d'hôtel de la Reine, de lui prêter une de ses perruques ; il l'essayait, la mettait, l'ôtait, et nous disait en riant :

« Si l'on vient me chercher ici, je m'affuble de cette perruque de chiendent, et je m'empare des fonctions de M. Bazinet ; en m'établissant ainsi son sosie, je défie qu'on me reconnaisse. »

Nous restâmes ainsi à plaisanter, à rire fort avant dans la nuit.

Quand je revenais de visiter la Reine, c'était des questions à n'en plus finir. Je fis beaucoup rire M. de Lavallette, un jour, en lui racontant qu'elle commençait à n'en pouvoir plus de sa réclusion ; elle regrettait de ne pas partager nos moments de gaîté. Elle avait un tel besoin de mouvement, qu'elle voulait absolument aller se promener sur le boulevard, qu'elle voyait de sa fenêtre.

« J'ai mal aux jambes, me disait-elle, de rester si longtemps sans marcher, et si je prends l'air à ma fenêtre, vous criez tous deux pour m'en empêcher. »

M. de Lavallette, qui lisait les journaux, nous alarmait souvent ; il y voyait que l'Empereur courait les plus grands dangers, que Lyon avait été repris par les troupes du Roi, etc., etc.

Heureusement des nouvelles tout à fait contraires et plus sûres nous arrivèrent d'un autre côté !... Un valet de chambre de Sa Majesté avait épousé la fille d'un courrier de la malle ; il vint nous dire que son beau-père avait vu l'Empereur à Lyon, qu'il avait été porté par la foule, que jamais enthousiasme n'avait

L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE

été pareil à celui dont il avait été témoin à l'arrivée de Napoléon.

Louis XVIII voulut voir ce courrier pour entendre de sa bouche les détails qu'il donnait. Après avoir raconté au Roi tout ce qu'il avait vu, il finit par lui dire :

« Sire, votre noblesse est de la canaille ! Elle a abandonné votre frère lâchement, et il est sorti seul de Lyon. »

Le Roi, à ce discours, avait témoigné le plus grand chagrin ; il avait caché sa tête dans ses deux mains, et les messieurs qui étaient près de lui s'étaient empressés de faire sortir le courrier, avec l'ordre de ne parler à personne de ce qu'il avait vu.

J'allais sortir pour porter ces nouvelles à la Reine, lorsque M. Alexandre de Girardin entra chez moi ; il me dit qu'il tenait beaucoup à la voir. Il était très dévoué au duc de Berry ; mais comme il était de la société intime de ma maîtresse, je ne crus pas commettre une indiscrétion en lui disant de m'accompagner.

Lorsque nous arrivâmes rue Duphot, M^me^ Lefebvre se trouvait avec quelques personnes dans son salon. Ne voulant pas me montrer, j'entrai (comme je l'avais déjà fait une première fois en pareille occasion) par un trou pratiqué sur le palier de l'escalier. Il fallait se mettre à quatre pattes pour passer, et l'on se trouvait dans le cabinet sur le retour, qui était à côté de la chambre qu'occupait la prisonnière.

Je passai la première ; mais quand j'invitai M. de Girardin à en faire autant, il crut sans doute que je l'avais mené dans un guet-apens. Il balança à me suivre :

« Où me menez-vous donc? » demanda-t-il. Il hésitait encore, lorsqu'il fut rassuré par les éclats de rire qu'il entendit au fond de ce repaire dans lequel il n'osait pénétrer. J'avais rejoint Sa Majesté ; je lui avais appris que je lui amenais M. de Girardin ; son inquiétude à la vue de la route que je l'invitais à prendre pour arriver jusqu'à elle, et cette singularité de faire entrer une visite par un chemin semblable, nous causèrent à toutes les deux de tels éclats de rire, que nous ne pouvions plus nous calmer.

« Mon Dieu, Madame, s'exclama-t-il, après avoir enfin franchi ce passage obscur et difficile, qui donc a pu vous fourrer dans un endroit pareil? Ce n'est pas croyable !

— Comment? lui dit la Reine, en riant de nouveau, ne croyez pas que ce soit l'arrivée habituelle de mon appartement. »

Et elle s'informa du motif de sa visite.

« Je viens vous prévenir, dit-il, que c'est sur vous seule que tombe l'accusation du complot qui ramène l'Empereur. C'est à un tel point que le duc de Berry m'en a parlé, et qu'il n'est même pas en mon pouvoir de vous défendre.

— Voyez, dit Sa Majesté, comme je complote! Vous êtes la seule personne que j'aie vue ici!... Mais de quoi peut-on m'accuser et que puis-je faire pour rassurer?

— Je l'ignore. On est convaincu que vous distribuez de l'argent au peuple, que vos diamants sont en gage à cet effet, et que vous pouvez même chercher à attenter à la vie des Bourbons.

— Ah! s'écria la Reine, c'est une indignité!... Moi, qui serais fâchée qu'on pût même avoir la pensée de

leur faire aucun mal !... Il est si loin de mon caractère de commettre une lâcheté, que je me reprocherais la moindre démarche contre eux. Et pourquoi ? Parce que je suis restée ici sur la bonne foi des Bourbons, et que je trouverais déloyal de profiter de cette déférence de leur part pour essayer de leur nuire. Tous ces propos ne me fâchent que parce qu'ils me peignent comme je ne suis pas. Si j'avais voulu travailler à renverser le trône des Bourbons, certainement je ne serais pas restée en France !

« Tout ce que vous dites m'indigne tellement, continua la Reine, que je vais écrire à M. Dandré, pour me plaindre de ce que lui, ministre de la police, il n'essaie pas de faire taire des bruits aussi peu fondés ; si le peuple reste attaché à l'Empereur, certes, il n'a nul besoin d'être payé. »

Elle écrivit en effet, et me donna sa lettre pour que M. Devaux la portât au ministre de la police. M. de Girardin, qui nous avait quittées, trouvait, comme nous, plus convenable que cette lettre fût portée par un officier de la Reine que par toute autre personne, et il ne désirait pas s'en charger.

A son retour, M. Devaux m'apprit qu'on voulait s'assurer de toutes les personnes supposées bonapartiste, et que, dans le conseil, M. Dandré seul s'y était opposé, en disant :

« Je ne pourrai plus prendre personne : on a tant parlé de les arrêter, que, dans ce moment, ils sont tous cachés et introuvables. »

CHAPITRE VIII

Une croix de Saint-Louis longue d'une aune.
Virginie, la jolie danseuse.
« J'ai toujours été pour les battus. »
Le portrait de M. de Montalivet mis comme enseigne.
Les tours et les culbutes des petits princes.
L'Empereur est porté en triomphe.

Je sortis un matin ; j'étais si agitée par toutes les pensées qui remplissaient mon esprit, que je ne pouvais tenir en place. Je n'aurais pu rester chez moi. J'allai tout d'abord dans une église où je demeurai assez longtemps pour ne pas être suivie, et de là je me rendis à ce cinquième étage, où l'objet de toutes mes craintes se trouvait pourtant à l'abri du danger. Je trouvai la Reine occupée à regarder dans la rue à travers la jalousie :

« Mais sait-on enfin où se trouve l'Empereur ?

— Je n'en sais pas beaucoup plus que vous, Madame ; les journaux le disent battu. Et malgré cela, le lendemain, il se trouve encore plus près de Paris !... Tout l'espoir du gouvernement paraît se fonder sur le maréchal Ney.

— Nul doute qu'il ne se batte bien, car c'est un brave... Quant à moi, je suis au bout de ma patience ; j'ai un besoin extrême de prendre l'air et de marcher.

Si cela dure encore, je tomberai malade. Et mes chers enfants, qu'il y a donc longtemps que je les ai vus ! Quelle triste chose que de dépendre des événements politiques !... As-tu revu M. de Girardin ?

— Non, Madame ; on forme un camp près d'Essonne, et je sais qu'il y va à la suite du duc de Berry. Le prince de Neufchâtel est nommé chef d'état-major du comte d'Artois, et le maréchal Macdonald, général en chef de l'armée sous les ordres du duc de Berry. »

La Reine ne put s'empêcher de sourire :

« Qu'il y a de drôles de choses dans ce monde, dit-elle.

En sortant, je courus chez M^me^ Charles, qui demeurait rue de la Paix, pour lui faire la commission dont j'étais chargée. Je revenais rue Cerutti, lorsque je vis une femme qui apportait une lettre pour la Reine, et qui la recommandait avec instance au portier, parce qu'il fallait qu'elle la lût sur-le-champ. Au même instant arriva M^lle^ Ribou, qui me demanda à voir Sa Majesté, ayant quelque chose d'important et de pressé à lui dire. Nous nous rendîmes le soir rue Duphot et j'emportai la lettre anonyme et mystérieuse.

En l'ouvrant, la Reine vit avec effroi que des chouans venaient d'endosser l'uniforme des chasseurs de la garde impériale, et qu'ils allaient au-devant de Napoléon pour l'assassiner. Elle resta anéantie à cette lecture :

« Est-ce possible ? s'écria-t-elle, et que faire ? L'Empereur pourra-t-il se défier de ce nouveau coup ? »

M^lle^ Ribou venait de la part du duc d'Otrante, pour lui répéter la même chose, et elle tira une lettre de son sac :

« Le duc d'Otrante, dit-elle, prévient l'Empereur

des dangers qu'il va courir en s'approchant de Paris. Il faut que Votre Majesté fasse parvenir cette lettre promptement ; sans cela l'Empereur peut être assassiné, étant sans défiance.

— Mais par quel moyen ? dit la Reine d'un air désolé. Je sens que cela presse et je ne sais où trouver quelqu'un qui veuille se dévouer ; car si on arrête une personne avec une lettre pour l'Empereur, elle est perdue. Tout ce que je connais est caché, je ne sais dans quel endroit. C'est désespérant !

— Comment, Madame, vous n'auriez pas un homme sûr à vous ? dit M^lle^ Ribou.

— Hélas ! sur qui compter en de pareils moments ? et qui veut s'exposer ? J'ai pourtant un serviteur fidèle : c'est mon valet de chambre, le fils de ma nourrice. S'il veut porter cette lettre, qu'il prenne un de mes chevaux et qu'il parte à l'instant. »

Il était déjà bien tard ; j'eus beaucoup de peine à trouver Vincent : il consentit avec joie à se charger de cette mission, à s'exposer pour son Empereur, et il partit vers le matin, rempli de zèle et de courage.

Mais durant la nuit tout changea de face. Quand je me réveillai, le 20 mars au matin, je reçus la visite de Boudiakine, qui venait me dire que, sur la nouvelle de la défection du maréchal Ney, le Roi était aussitôt parti la nuit, et qu'il ne leur avait laissé aucun ordre ni aucun passeport ; que tout le corps diplomatique se trouvait dans le même embarras, et, il faut le dire, aussi peu satisfait de sa position.

Un instant après le général Sébastiani vint demander M. de Lavallette. Ils étaient fort liés ensemble, et M. Sébastiani voulait persuader à M. de Laval-

lette de venir avec lui reprendre l'administration des postes. Ce dernier refusait :

« Non certainement, je n'en ferai rien; cela ne me regarde pas. Quand l'Empereur arrivera, il me nommera, s'il le veut; mais je dois attendre ses ordres.

— C'est une folie, répondit M. Sébastiani. Paris est abandonné à lui-même; les Bourbons sont partis en toute hâte. Si personne ne s'occupe de maintenir l'ordre et ne prend une autorité quelconque, nous courons le risque d'être tous pillés, et nous serons responsables des malheurs qui pourraient arriver. »

Il se laissa convaincre; mais il voulut au moins, avant d'agir, savoir ce que penserait Cambacérès de cette démarche ; ayant souvent gouverné pendant l'absence de l'Empereur, il pouvait être regardé dans ce moment comme son représentant. Il se rendit donc chez l'ex-archichancelier, et le trouva dans la plus parfaite indifférence :

« Faites ce que vous voudrez, lui répondit-il; pour moi je ne me mêle pas de donner aucun ordre. Je me souviens trop bien des reproches de l'Empereur au retour de Russie, sur l'affaire de Mallet.

« Il était pressant de faire juger et exécuter de pareils coupables. Je croyais en recevoir des remercîments. Au lieu de cela, l'Empereur m'a dit d'un ton sévère : « *Monsieur Cambacérès, vous vous êtes donc arrogé le droit de faire fusiller des Français sans m'en prévenir ? Et si j'avais voulu user de ma prérogative et leur faire grâce? Ah! je ne suis pas mort encore.* »

« Et depuis ce temps, dit Cambacérès à M. de Lavallette, je ne prends rien sur moi; et je ne me

mêlerai donc de cette affaire-ci que lorsque j'aurai reçu des ordres directs de l'Empereur. »

M. de Lavallette courut cependant avec le général Sébastiani à la poste, pour savoir des nouvelles sur la marche de l'Empereur. Tous les employés, abandonnés par leur directeur général, M. Ferrand, le reçurent comme leur chef (il avait occupé cet emploi pendant tout l'Empire). Mme Ferrand, tremblant pour son mari, vint prier M. de Lavallette de signer une permission pour qu'on lui délivrât des chevaux de poste, afin de pouvoir fuir avec sa famille plus vite et plus sûrement. Il refusa. Elle insista, et après avoir résisté longtemps à ses prières, le désir d'être utile à cette femme, qui croyait que, dans l'état présent des choses, un ordre de M. de Lavallette serait plus respecté que celui de son mari, le fit céder. Et ce fut sur cette signature que plus tard il fut condamné à mort !...

Un nommé Bro, ancien valet de pied de nos jeunes princes, vint ce jour-là dans la maison de la Reine. Il était oncle d'une jolie danseuse, nommée Virginie, qui bientôt allait rendre père le duc de Berry. Elle avait conté à son oncle que le prince était venu, la veille au soir, la voir et lui faire ses adieux. Il s'était beaucoup attendri en se séparant d'elle ; et en la recommandant aux soins de sa famille, ses derniers mots avaient été :

« Ah ! plaignez-moi de vous quitter sans doute pour toujours, et ne m'oubliez pas !... »

Je me rendis chez la Reine de bonne heure, pour lui raconter tout ce que je venais d'apprendre.

Je restai encore quelque temps avec la Reine à lui persuader de ne pas rentrer chez elle de sitôt. Elle

FRÉDÉRIQUE-SOPHIE-DOROTHÉE, PRINCESSE ROYALE DE WURTEMBERG
(1783-1835)

Mariée, le 12 août 1807, à Jérôme-Napoléon, roi de Westphalie.

était si impatiente de sortir de sa prison et de revoir ses enfants, que j'eus mille peines à la convaincre qu'il y avait trop de danger pour elle à se montrer dans ce moment. Tant de gens étaient au désespoir!

M. de Montesquiou avait pris le commandement de la garde nationale de Paris pour y maintenir l'ordre, qui ne fut pas troublé un moment. Aucun royaliste ne se montrait.

Plusieurs généraux de l'Empire s'étaient mis en avant, et une grande révolution s'était accomplie sans la moindre agitation, sans aucun mouvement contraire. C'était bien le cas de dire que, quand tout le monde veut la même chose, elle réussit. Cette immense capitale, abandonnée à elle-même par ceux qui la gouvernaient, était restée dans le calme.

La Reine revint chez elle à peu près à l'heure de son dîner. A peine sortait-elle de table qu'on lui annonça un officier de la garde nationale, qui vint lui dire que tous les anciens ministres de l'Empereur s'étaient réunis aux Tuileries, qu'elle était invitée à s'y rendre et que l'Empereur ne tarderait pas à y arriver. La Reine partit en effet avec M^me^ d'Arjuzon, et me chargea d'aller chercher ses enfants pour les ramener auprès d'elle.

J'allais sortir, peu de moments après, lorsque je vis arriver Vincent, qui revenait de porter la lettre à l'Empereur ; je m'empressai de lui demander comment il avait rempli sa mission.

Il me conta qu'il était sorti de Paris avec assez de facilité, et qu'ensuite, à Villejuif, des troupes l'avaient arrêté. Il avait fini par persuader à un officier qu'il allait voir sa famille et lui porter des secours urgents, dans un village d'où on lui écrivait que tous

les siens avaient été fort maltraités par des soldats.

On l'avait enfin laissé passer, et à peu de distance de ces derniers défenseurs de la monarchie royale, il avait rencontré un fourrier de l'Empereur, nommé Deschamps, qui lui avait appris qu'il le trouverait sans doute à Essonne.

Ce fourrier avait questionné Vincent sur les troupes qu'il allait traverser. Vincent lui dit qu'il venait d'être arrêté à Villejuif, ce qui engagea le fourrier à passer à travers champs. Le peuple accourait de tous côtés pour border la route, et Vincent ne pouvait aller aussi vite qu'il le voulait, tant le chemin était déjà couvert de curieux.

Près d'Essonne, il vit enfin de loin une voiture à quatre chevaux escortée par des dragons et trois aides de camp.

Il reconnut aussitôt l'Empereur, qui avait avec lui les généraux Bertrand, Drouot, et le duc de Vicence. Une seconde voiture suivait un peu plus loin.

Il s'était approché de la voiture de Napoléon et lui avait remis sa lettre en pleurant de joie de le revoir.

« De quelle part ? avait dit l'Empereur.

— Sire, c'est une lettre du duc d'Otrante que la reine Hortense vous envoie.

— Se porte-t-elle bien ?

— Oui, Sire.

— Paris est tranquille ?

— Oui, Sire.

— C'est bon. »

Et il s'était mis à lire la lettre.

Les voitures de l'Empereur arrivèrent bientôt en face du premier régiment qui formait l'avant-garde de l'armée du duc de Berry.

Aussitôt qu'elles furent aperçues, les cris de *vivat* de toute la troupe ne laissèrent plus de doute. Napoléon mit pied à terre, fit dire au régiment de se placer sur la chaussée, et le passa en revue aux acclamations enthousiastes des soldats.

Sur toute la route il en avait été ainsi. Les paysans quittaient leur ouvrage, couraient à sa rencontre et bordaient les chemins, avec les mêmes cris et les mêmes transports que la troupe. Dans les villages, il était forcé de s'arrêter ou d'aller au pas, tant était grande la foule de ceux qui l'environnaient et se précipitaient au-devant de lui ; mais aux environs de Paris elle devint si considérable, que le peuple grimpa sur les arbres, qui ployaient sous le poids, et et les voitures ne purent plus avancer qu'au pas.

C'était à Essonne que l'Empereur avait été rejoint par tous ses anciens aides de camp et par le duc de Vicence, qui venaient au-devant de lui à cheval pour l'escorter jusqu'à Paris. Il prit le duc de Vicence dans sa voiture, et continua sa route.

Vincent qui me donna tous ces détails, suivait ce cortège, qui se grossissait à chaque pas. Il l'avait quitté à une lieue de Paris. Pour éviter l'encombrement de la route, il avait été forcé d'entrer par une autre barrière afin de venir plus promptement annoncer à la Reine l'arrivée de l'Empereur.

En traversant les faubourgs, il les trouva déserts, tant était unanime le sentiment qui avait porté la foule au-devant de Napoléon !

J'allai bien vite chercher les enfants de la Reine. Je les trouvai jouant et gambadant, et ne se doutant pas de tous les événements qui venaient de se passer. Leur réclusion avait été pour eux un moment de

vacances et ne les avait pas fatigués du tout. Les jeux qui avaient remplacé leurs leçons, leur avaient fait paraître très courts ces quinze jours, qui nous avaient paru quinze siècles. Ils furent pourtant contents d'apprendre qu'ils allaient revoir leur mère et leur oncle. Quant à leur abbé, qui allait recommencer ses leçons de lecture et de latin, on s'était fort bien habitué à s'en passer. Les culbutes, les tours de force avaient suppléé aux promenades, dont ils avaient été privés.

J'attendis la Reine jusqu'à minuit.

Elle rentra enfin exténuée de fatigue. Cette transition subite d'un grand repos et d'une réclusion complète à une journée d'agitation, de mouvements, d'émotions, avait épuisé ses forces. Elle courut embrasser ses enfants, qui dormaient si profondément qu'ils ne se réveillèrent pas.

Revenue chez elle, j'appris d'abord qu'elle avait failli être étouffée, quand l'Empereur était arrivé. Il était huit heures lorsqu'il descendit de voiture, aux Tuileries, à son vestibule ordinaire. La reine Julie (femme du roi Joseph, ex-reine d'Espagne) et la reine Hortense s'avancèrent pour le recevoir. Mais il y avait une telle foule de gens qui s'élancèrent vers l'Empereur et le prirent dans leurs bras, qu'on ne fit nulle attention à elles, et il est exact qu'elles coururent le risque d'être étouffées.

La voiture de Napoléon était arrivée aux Tuileries à peine entourée ; une faible escorte de ses aides de camp avait seule pu la suivre. On porta l'Empereur jusque dans ses appartements, et les Reines, que l'on vint alors chercher, eurent beaucoup de peine à percer la foule pour arriver jusqu'à lui. Il les embrassa

En haut : LE PRINCE NAPOLÉON-LOUIS (1804-1831) ET LE PRINCE CHARLES-LOUIS-NAPOLÉON (NAPOLÉON III, 1808-1873) — A gauche : MADAME MÈRE. — A droite : LA REINE HORTENSE. En bas : L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

assez froidement. Il demanda à la reine Hortense où étaient ses enfants ; et, quand elle lui dit qu'ils étaient cachés, il lui répondit :

« Vous avez placé mes neveux dans une mauvaise position, au milieu de mes ennemis ! »

Voilà tout ce qu'elle eut de lui dans ce premier moment. Il avait ajouté pourtant :

« Je compte sur Eugène. Je pense qu'il va revenir, je lui ai écrit de Lyon. »

Il s'était enfermé ensuite, tour à tour, avec tous ses anciens ministres, ainsi qu'avec le duc d'Otrante. Comme il n'avait pas congédié les Reines, elles attendaient toujours. Mais enfin mortes de fatigues, elles avaient pris le parti de rentrer chez elles.

CHAPITRE IX

L'Empereur et ses neveux.
Bivouac de la Garde au Carrousel.
Napoléon parcourt les boulevards et les faubourgs.
La Bédoyère se justifie.
Paroles de Napoléon sur l'esprit public.

Me voici maintenant à cette époque de 1815, si grande, si brillante et si désolante à la fois, qui confond la pensée par l'immensité des faits et par la rapidité avec laquelle ils s'entassent dans un si court espace de temps. Comment se rendre compte de cette arrivée miraculeuse de Napoléon et de la disparition du pouvoir de la veille, en un même jour, si ce n'est par le prestigieux ascendant du génie du plus grand homme qui ait existé! Rien ne saurait peindre l'enthousiasme qu'il inspirait : c'était de l'ivresse, du délire...

Le lendemain de l'arrivée de l'Empereur, la Reine se rendit de bonne heure aux Tuileries ; elle y conduisit ses deux fils, qui étaient fort empressés de revoir leur oncle. Ils en furent accueillis avec tendresse, il les caressa beaucoup et longtemps ; il semblait qu'il voulût reporter sur ces deux jeunes têtes l'affection qu'il ne pouvait plus témoigner au fils dont il était privé. Il les montrait avec orgueil au peuple

qui se pressait sous ses fenêtres ; et ils assistèrent à la parade, ce qui fut pour eux une grande fête.

Libre de ma matinée par l'absence de la Reine, je l'employai à parcourir les promenades : j'éprouvais une agitation qui ne m'aurait pas permis de rester en place ; j'avais besoin de donner de l'essor à ma joie, en la mêlant à celle de toute une grande cité. La foule était telle aux abords des Tuileries, que c'était presque au péril de sa vie que l'on pouvait tenter d'y pénétrer ; et pourtant chacun voulait y arriver à son tour, pour joindre ses acclamations à celles qui retentissaient de toutes parts.

Le régiment de La Bédoyère et le bataillon de la garde impériale qui revenait de l'île d'Elbe, avaient bivouaqué sur la place du Carrousel. Tout le monde voulait les voir et leur donner la main, et c'était avec une vive émotion que l'on reconnaissait les mâles visages des vieux soldats d'Austerlitz brunis par le soleil du Midi. Ils étaient venus à marches forcées et avaient fait dix-sept lieues le dernier jour, pour arriver en même temps que l'Empereur, ce qui n'avait pas été possible, quoiqu'ils eussent profité des bateaux pour descendre le canal d'Auxerre ; mais la course de Napoléon avait été si rapide que c'était plutôt un triomphe préparé par l'amour du peuple, qui se précipitait au-devant de lui, qu'une conquête qu'il venait faire. Il n'avait rencontré d'obstacle nulle part, et partout il s'était recruté de toutes les troupes qu'il avait trouvées sur sa route, et il pouvait sans risque laisser en arrière celles qui, ayant été envoyées pour pour le combattre, se donnaient à lui. C'est pourquoi il se présentait partout seul de sa personne.

La foule encombrait non seulement la cour et le

jardin des Tuileries, mais toutes les rues adjacentes, et, selon une expression populaire, on aurait pu dire qu'une épingle n'y aurait pas trouvé place. Les fenêtres de toutes les maisons donnant sur le Carrousel étaient garnies de femmes élégantes qui se disputaient la nouveauté d'un pareil spectacle.

Pour bien comprendre le découragement du parti des Bourbons et l'enthousiasme qu'inspirait alors l'Empereur, il faut se rappeler toute la témérité et le merveilleux de son entreprise ; et l'on avouera qu'il y avait bien de quoi surprendre et exalter. Aussi chacun disait-il :

« Voilà notre Empereur ! Il est plus grand que jamais, et rien ne saurait dorénavant l'abattre, ni nous l'enlever. »

Et les cris de : Vive l'Empereur ! redoublaient.

Le lendemain, M. de Boudiakine, au moment de regagner la Russie, vint me voir et me dit :

« J'ignore si mon souverain voudra traiter avec l'empereur Napoléon ; s'il ne croira pas avoir été trompé, lui qui, aux yeux de tous les autres souverains, s'était fait sa caution. Je vous écrirai, je vous le promets, si je le trouve bien disposé. »

Boudiakine me laissa toute étourdie de ce qu'il venait de me dire : ses craintes gâtaient ma joie, la guerre me paraissait un malheur incalculable. Je finis pourtant par penser qu'il voyait trop en noir ; et, pour me remettre, je n'eus besoin que de repasser dans ma mémoire le souvenir que je conservais de cet empereur Alexandre, si parfait, si libéral, qui avait toujours à la bouche les phrases les plus belles, les plus nobles sur le bonheur du peuple et sur les biénfaits de la paix... Je ne pouvais croire qu'une fois instruit

du sentiment unanime qui avait replacé Napoléon sur le trône, il ne fût pas le premier à y applaudir; je le supposais assez grand pour reconnaître une erreur.

« Je me suis trompé, » dirait-il...

Je me le rappelais chez moi, un soir, riant du dîner qu'il venait de faire chez Louis XVIII. Il me parlait alors de la grandeur de Napoléon, en homme qui n'avait pas cessé de l'admirer ; il me semblait l'entendre finir ses éloges par ces mots :

« C'était pourtant un grand homme, qui habitait là. »

Et il me désignait les Tuileries...

M. Bruce vint aussi, peu de jours après, prendre congé de moi :

« Je n'ose rester en France, me dit-il, dans la crainte de la guerre ; je vais en Suisse et de là je retournerai en Angleterre, emportant des souvenirs intéressants de tout ce que j'ai vu depuis peu de jours. J'ai couru dans les faubourgs, dans tous les quartiers de Paris ; et maintenant je suis convaincu que cette cause est la cause nationale. C'est décidément vous qui avez raison, et je ne le pensais pas avant d'avoir vu par mes yeux. Je croyais l'Empereur un tyran détesté, et je le vois au contraire adoré ! Le faubourg Saint-Germain est seul mécontent ; mais ce n'est qu'une très faible partie de la nation. Je vous souhaite donc réussite et bonheur, ainsi qu'à votre excellente Reine. »

Ce fut, de tous les Anglais que je connaissais, le seul qui quitta Paris dans ces premiers moments. Lord Kinaird et beaucoup d'autres restèrent pour attendre les événements. Ils n'étaient occupés qu'à chercher le moyen d'apercevoir l'Empereur, soit à la

parade, soit lorsqu'à cheval, et suivi d'un seul aide de camp, il parcourait les boulevards et les faubourgs ; alors la foule l'entourait et le forçait à revenir au pas, escorté par la population entière qui se pressait pour le voir. C'est dans ce même temps que les journaux étrangers disaient qu'il était renfermé aux Tuileries, sans oser en sortir. Mais revenons au lendemain du 20 mars.

Lorsque, le 20 mars au soir, j'avais prié la Reine de faire violence au sommeil accablant pour écrire quelques mots à son frère, je croyais le courrier que l'on envoyait au prince Eugène prêt à partir ; sur son ordre j'avais écrit à la hâte à la grande-duchesse de Bade et à la princesse Auguste, femme du prince Eugène. Dans ma précipitation, je ne savais en vérité ce que je leur avais mandé ; mais comme il fallait pour ce courrier un passeport du ministre des Affaires étrangères, son départ avait été retardé de vingt-quatre heures. Avant qu'il se fût mis en route, le duc de Vicence vint prier la Reine, de la part de l'Empereur d'écrire à l'impératrice Marie-Louise, et de « l'assurer du bonheur qu'il aurait à la revoir ».

La Reine fit ce que l'Empereur désirait sans demander d'explications, quoiqu'il lui parût fort extraordinaire qu'il n'écrivît pas lui-même à sa femme et qu'il la chargeât d'une telle mission. Ensuite, elle pensa qu'il était peut-être un peu piqué contre celle qui l'avait en quelque sorte abandonné, et que ne voulant pas lui ôter tout espoir de raccommodement, il prenait ce biais pour lui donner le courage de revenir en France, et même d'insister près de son père pour rejoindre un mari qui lui avait toujours montré tant d'affection. Sûr comme il l'était de sa

tendresse, il laissait son indulgence expliquer la conduite de sa femme, et attribuait à sa jeunesse et à sa timidité le peu de caractère qu'elle avait montré au moment de la catastrophe de 1814. Telles furent au moins les pensées de la Reine, et elle écrivit à sa belle-sœur une lettre tout encourageante, inspirée par l'idée qu'elle s'était faite du désir de l'Empereur, d'après la seule phrase qui lui avait été indiquée comme substance de la lettre.

Ce même jour, pendant que Boudiakine et le duc de Vicence conféraient chez moi, je rejoignis la Reine. La Bédoyère vint la voir. Elle le retint à dîner ; nous l'entourions à l'envi et c'était à qui le féliciterait d'avoir le premier rejoint l'Empereur à la tête de son régiment ; aussi dans tous les lieux où il avait passé, de Grenoble à Paris, il avait été accueilli, fêté, entouré ; c'était le héros du jour.

Quant à lui, toujours grave et sérieux, il repoussait les compliments.

« J'ai agi pour mon pays, disait-il, et parce que je suis convaincu que l'Empereur seul convient à la France, parce qu'il peut seul lui conserver sa gloire et lui donner les constitutions qu'elle désire. Je ne m'estimerais pas si j'étais passé à lui par entraînement ou par un intérêt quelconque ; bien au contraire, je perds la fortune que les Bourbons rendaient à ma famille ; je perds peut-être l'affection de ma femme qui est partie avec sa mère, en me reprochant de l'avoir oubliée, sacrifiée !...

« Qu'importe ! Au reste, je crois avoir épargné à mon pays de grands malheurs, de grandes réactions politiques ; et si j'ai immolé mon bonheur à cette noble cause, je ne m'en repentirai jamais ! »

En écoutant cet excellent jeune homme, on se sentait l'âme élevée ; tant de désintéressement, tant de noblesse rappelaient les temps héroïques, dont les sentiments se perdent tous les jours. Et puis, on se sentait attendri, en remarquant un nuage de tristesse répandu sur ce noble visage.

La Reine, voyant cette impression pénible, chercha à le calmer en lui rappelant que la tendresse de sa femme ne pouvait manquer de la ramener bientôt près de lui.

« Son reproche est juste, disait ce digne jeune homme; j'ai sacrifié son intérêt, celui de sa famille, si dévouée aux Bourbons, au bien de mon pays. Je ne m'en repens pas ; mais je conçois qu'elle puisse douter maintenant de ma tendresse, et il est difficile d'être heureux après cela. »

Un soupir à demi étouffé laissa voir plus de sensibilité qu'il ne voulait en montrer.

« Écrivez tout de suite à votre femme ce que vous éprouvez, dit vivement la Reine, et vous verrez si elle ne reviendra pas promptement.

— Oui, elle reviendra, dit-il ; mais comment effacer un premier reproche, motivé en quelque sorte par l'affection dont on ne doutait pas auparavant ?

— Une femme est ramenée facilement, reprit la Reine, quand elle a réellement aimé ; votre vie entière employée à la rendre heureuse, lui fera oublier un instant de chagrin.

— A présent, reprit La Bédoyère, je n'aurai plus qu'à m'occuper de son bonheur, car je ne veux aucun emploi ; j'ai refusé l'Empereur, qui voulait me nommer général. Je lui ai dit que je ne voulais pas de faveur pour une action que j'ai faite de conviction ; et

aujourd'hui il n'a plus besoin de moi ; à moins qu'il n'y ait la guerre. »

Il nous conta ensuite comment il avait rejoint l'Empereur à Vizille, qui est un bourg assez fort, à distance de trois lieues en avant de Grenoble.

« Une dépêche du général Marchand, nous dit-il, qui commandait la septième division militaire, m'arriva par exprès, le 4 mars au soir, à Chambéry, où se trouvait mon régiment. Il m'ordonnait de le réunir au plus vite, d'aller contre *Bonaparte*, qui venait de débarquer à Cannes, et d'arrêter sa marche aventureuse sur Grenoble.

« J'étais bien décidé à lui conduire mon régiment, étant sûr que mes soldats suivraient en tout ma volonté ; mais ne voulant pas compromettre ceux de mes officiers qui auraient été d'un avis contraire, je les réunis en cercle devant le front du régiment et je m'exprimai ainsi d'une voix forte :

« Messieurs, je viens de recevoir l'ordre de me porter en avant et de m'opposer au retour de l'Empereur, qui vient de débarquer en France : Marchons-nous contre lui, ou marchons-nous pour lui ? — Pour lui ! pour lui ! pour lui ! répondirent les officiers à l'unanimité, avec un enthousiasme difficile à décrire ; et les cris mille fois répétés de : Vive l'Empereur ! me donnèrent la certitude que soldats et officiers partageaient mes sentiments. Je mis mon régiment en route, la joie dans le cœur.

« Dans une conversation que j'ai eue à Grenoble avec l'Empereur, comme il me questionnait sur l'opinion de la France, je lui dis que ma conscience m'obligeait de lui déclarer que le peuple français n'avait plus qu'un besoin, qu'un désir, celui de la paix et de la liberté.

— Et que vous a répondu l'Empereur ? demanda la Reine.

— Ces propres paroles, répliqua La Bédoyère, et elles sont gravées dans ma mémoire, pour me récompenser de ma conduite à Vizille :

« Croyez-vous que les besoins et les désirs du peuple « n'ont pas toujours été ma loi suprême? Aurais-je « fait tant de choses, si je n'avais pas été soutenu par « lui ? S'il veut la liberté, moi seul, je puis la lui « donner, parce que moi seul, je ne la crains pas ! « Quant à la paix, je ferai tout pour l'obtenir. Les « traités humiliants n'ont pas été faits par moi, « mais je saurai m'en contenter, si cela convient à la « France. »

Et il continua :

« Vous voyez bien, Madame, que je puis maintenant m'occuper de mon bonheur intérieur, rendre heureuse ma femme, jouir du charmant enfant qu'elle m'a donné. La guerre seule m'obligerait à quitter une félicité pareille, car la guerre m'imposerait l'impérieux devoir de reprendre du service : or l'Empereur n'en veut plus, qui oserait en vouloir ? »

Nous aimions tant M. de La Bédoyère que nous fûmes tous enchantés d'apprendre, quelques jours après, que M^me^ de La Bédoyère était revenue, avec son fils, auprès de son mari.

Il accourut un matin chez moi et m'amena ce bel et charmant enfant. Il en était tout fier et paraissait ravi de le tenir dans ses bras. Je courus porter le cher enfant chez la Reine, qui le caressa : elle lui trouva beaucoup de ressemblance avec son père, et fit des vœux pour qu'il en eût aussi les nobles et grandes qualités : c'était tout ce qu'on pouvait lui désirer de mieux.

CHAPITRE X

Tous les soirs, la Reine se rend aux Tuileries.
La proclamation du maréchal Soult.
L'illustre contrôleur de la bouche de la Reine.
L'Empereur veut déjeuner à la Malmaison.
Il ordonne de relâcher le duc d'Angoulême prisonnier.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis le retour de l'Empereur, et déjà la vie tranquille, que la Reine préférait à tout, était remplacée par des obligations qui n'étaient guère de son goût. Elle n'aimait pas recevoir le matin, parce que c'était le seul moment qu'elle pût donner à ses enfants ; mais elle avait beau fermer sa porte, bon gré, mal gré, on parvenait jusqu'à elle. C'était des pétitions à n'en plus finir ; chacun avait quelque chose à demander, et s'adressait à la Reine, comme à l'organe qui pouvait le plus facilement arriver à l'Empereur.

Tous les jours, à sept heures du soir, la Reine se rendait aux Tuileries pour voir l'Empereur. Souvent il travaillait encore ; elle attendait et assistait à son dîner, où il y avait toujours quelques invités. A neuf ou dix heures, elle rentrait chez elle pour y recevoir les personnes de sa société habituelle.

On n'y voyait alors d'étranger que lord Kinaird ; mais beaucoup de Français et de Françaises, qu'on

n'avait pas revus depuis une année, se pressaient d'y revenir. Une dame dit à la Reine :

« Vous étiez à la campagne cet hiver, Madame, quand je me suis présentée plusieurs fois pour voir Votre Majesté. »

La Reine ne put s'empêcher de sourire et répondit :

« Oui, Madame. »

La Reine envoya M. Devaux savoir, de sa part, des nouvelles de M^me^ la duchesse d'Orléans, qui, s'étant cassée la jambe, était restée à Paris. Le premier officier de la duchesse vint ensuite remercier la Reine, et il s'établit entre ces deux princesses des relations de bienveillance qui parurent fort simples. La duchesse de Bourbon envoya aussi son frère naturel, l'abbé de Saint-Phar, expliquer à la Reine ce qu'elle désirerait de la bienveillance de l'Empereur.

Le duc de Bassano s'occupa avec beaucoup d'intérêt de ces princesses ; et j'appris que l'Empereur avait enfin accordé à la duchesse d'Orléans et à la duchesse de Bourbon la permission de rester en France : il allouait en outre un revenu de quatre cent mille francs à la première, et un de deux cent mille à la seconde.

Il semblait toujours que la Reine eût remporté une victoire, lorsqu'elle avait obtenu une grâce pour quelqu'un de malheureux.

Le temps était si beau, à la fin du mois de mars, que tous les jours ressemblaient à des jours de fête. On était en l'air ; on se rencontrait en riant. Toutes les femmes et une grande partie des hommes portaient un bouquet de violettes ; et ce bouquet devenait, sans qu'on y songeât, un signe de ralliement. Comme c'était la fleur favorite de la Reine, on en tira la conséquence que c'était elle qui l'avait choisie.

Ceux qui s'obstinaient à croire que le retour de l'île d'Elbe avait été l'effet d'une conspiration, désignaient la Reine comme en ayant été le chef.

Ce propos était accrédité au faubourg Saint-Germain, où toute gaieté avait disparu. Si l'on apercevait une femme de cette société, elle était vêtue d'une robe de soie foncée, avec un mauvais schall et un vilain chapeau ; c'était un visage que l'on reconnaissait, une des beautés citées, une ci-devant élégante du noble faubourg. Ces dames attendaient sans doute de meilleurs jours pour paraître dans tout leur éclat ; mais on assurait qu'elles ne perdaient pas leur temps pour travailler l'esprit des jeunes militaires de leur connaissance ; à eux seuls probablement elles tenaient à se montrer jolies et parées.

Mais les événements se jouaient de nos désirs de paix ; déjà des bruits de guerre venaient jeter l'alarme et nous attrister. Il était démontré que l'Empereur voulait conserver la paix ; il envoya plusieurs officiers, qui ne furent pas reçus par les puissances alliées. On ne voulait plus traiter avec lui ; et une guerre acharnée allait être le prix des sentiments que la France venait de lui manifester si hautement.

A l'annonce de la guerre, M. de La Bédoyère ne songea plus à donner sa démission ; et l'Empereur le nomma son aide de camp.

M. Benjamin Constant était dans ce moment l'homme à la mode. Dans tout Paris on n'entendait qu'un cri, c'était qu'on voulait une liberté entière. Et comme M. Benjamin Constant était l'homme libéral par excellence, il était reçu aux Tuileries. On pensait qu'il y donnait des conseils à l'Empereur, et cela enchantait tout le monde. Je le vis une fois à dîner

chez la Reine, où il fut fort aimable. Suivant l'habitude de la maison, on ne parla nullement politique, mais beaucoup littérature, et il promit de venir un soir lire un petit roman (*Adolphe*), qu'il venait de composer.

Le résultat des visites de M. Benjamin Constant aux Tuileries, ou plutôt le désir de liberté, hautement manifesté par tous les gens influents du moment, fit qu'un matin parut l'Acte Additionnel aux Constitutions de l'Empire.

J'allais par hasard ce jour-là même faire quelques visites. Partout on ne parlait de cet Acte que pour le critiquer avec acharnement ; les hommes soupçonnés de royalisme et ceux dont les idées étaient libérales, criaient plus haut que tous les autres. Dans ces deux partis, chacun faisait chorus ; il semblait que les libertés accordées étaient un véritable esclavage.

Un vieil ami de ma mère défendait pourtant cet Acte :

« Comment voulez-vous, disait-il, que l'Empereur qui a réorganisé la France, qui a créé toutes les lois qui la régissent et que nous avons tous adoptées, vous donne une nouvelle constitution, qui remette en question tout ce qui a été fait depuis quinze ans ? Cela n'a pas de sens.

« On veut des libertés ; eh bien, par l'Acte Additionnel, il y a plus de libertés en France qu'il n'y en eut jamais ; même la liberté illimitée de la presse ; et, certes, ce n'était pas le moment de la rétablir. Vous êtes environnés de royalistes qui ont repris courage et qui s'entendent avec les étrangers ; la presse ira leur apprendre nos discussions et nos faiblesses, tandis que notre force est autant dans la peur que l'éner-

gie nationale doit leur inspirer, que dans l'accord qui doit exister entre nous. »

Le vieux républicain qui parlait ainsi avait paru des plus exagérés du temps de la Révolution ; mais dans le moment où nous nous trouvions, sa modération était qualifiée de faiblesse par tout le monde.

Cependant cet Acte Additionnel, où était stipulée l'expulsion des Bourbons du trône de France, fut affiché dans toutes les communes, dans toutes les mairies ; et, en dépit des critiques des beaux esprits, il eut l'approbation du plus grand nombre, et il fut signé par des millions de citoyens.

Un des premiers actes de l'Empereur avait été d'ordonner qu'on mît sous séquestre les biens des hommes qui avaient livré la France à l'étranger. Il disait :

« Ceux qui m'ont abandonné, je leur pardonne ; mais je suis inflexible pour qui a trahi la patrie. »

Ce ne fut encore qu'un cri de désapprobation. Le prince de Talleyrand était encore au congrès de Vienne, travaillant les esprits pour entraîner les alliés contre la France ; et l'on voulait qu'il pût à son aise toucher les revenus de sa terre de Valençay et d'autres. L'Empereur, qui pensait autrement, était, disait-on, incorrigible : on ne peut plus compter sur rien, ajoutait-on, s'il rétablit le séquestre.

M. Sosthène de La Rochefoucauld était sur la liste des traîtres, pour avoir, avant l'abdication et en face de l'étranger, concouru un des premiers à faire proclamer les Bourbons ; le duc de Raguse, M. de Vitrolles et deux ou trois autres personnes y étaient inscrits pour les mêmes motifs.

Quant aux sottises et aux injures dont l'Empereur avait été accablé pendant son absence, il était rem-

pli d'indulgence : il en donnait la preuve en recevant tous les jours M. Benjamin Constant.

La première fois qu'il revit le maréchal Soult, qui était ministre de la Guerre lors de son débarquement à Cannes, et qui l'avait si maltraité dans sa proclamation à l'armée, il lui dit :

« Duc de Dalmatie, savez-vous que vous avez tiré sur moi à mitraille ?

— Il est vrai, Sire ; mais c'était un coup de canon qui ne pouvait vous atteindre. »

Et l'Empereur le nomma major-général de l'armée, place qui avait toujours été occupée par Berthier. On assurait que Napoléon avait dit :

« Pourquoi le prince de Neuchâtel a-t-il quitté la France ? Pourquoi ne s'est-il pas présenté aux Tuileries ? Je ne lui aurais infligé qu'une seule punition : c'eût été de paraître la première fois devant moi en grand uniforme de capitaine des gardes du corps de Louis XVIII. »

Un soir, le général Bertrand vint prévenir la Reine que l'Empereur lui faisait demander à déjeuner pour le lendemain matin à la Malmaison. Il lui donna le nom des personnes qu'il désirait voir inviter : c'étaient M. Molé, M. Denon et les messieurs et les dames qui composaient la Maison de la Reine.

A la minute les ordres furent donnés, et dans cette occasion se déploya le talent de Bazinet, contrôleur de la bouche de la Reine. Il était dix heures du soir, et il fallait emporter tout un ménage à la campagne pour donner un déjeuner non seulement à l'Empereur, mais à sa suite et à son escorte, etc... C'était un jour de bataille pour un maître d'hôtel ; mais cette affaire n'était point au-dessus du génie de Bazinet.

ANNE-DOROTHÉE DE MEDEM, DUCHESSE DE COURLANDE. (1701-1821)
Dont la fille, la princesse Dorothée de Courlande, depuis duchesse de Dino, épousa, le 22 avril 1800, le comte Edmond de Périgord, neveu du prince de Talleyrand.

Son sang-froid à l'annonce d'un événement aussi imprévu, qui allait mettre en œuvre tout son savoir-faire, semblait la garantie du succès. Il était dans la position où se trouve un général faisant, la veille, toutes ses dispositions pour l'attaque du lendemain. Il avait besoin de se recueillir, d'en imposer par son assurance, et de commander partout avec énergie et promptitude, pour que rien ne périclitât au moment de l'action.

J'ai vu souvent Bazinet, qui était fort attaché à la Reine, trouver pourtant qu'elle ne faisait pas assez de cas de l'art auquel il avait consacré ses premières études, et où il excellait à ordonner.

« La Reine ne sait pas, disait-il, que l'art culinaire exige beaucoup de science et des soins de tous les moments ; elle ne l'estime pas assez. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir non seulement le talent, mais le coup d'œil juste, pour qu'un dîner soit ce qu'il doit être, selon la qualité des convives et leur appétit ; s'il est trop faible, on a faim, et c'est le dîner d'un avare ; s'il est trop fort, cela dégoûte ; il est un juste milieu qui décèle la bonne compagnie. Et voilà ce que l'expérience seule peut atteindre ; et cela ne s'apprend pas en un jour... Pour être bon colonel, il faut avoir été bon capitaine ; de même il faut avoir été excellent cuisinier pour devenir bon maître d'hôtel. »

Voilà avec quelle gravité Bazinet professait son art et savait le faire valoir : nous allons le voir à l'œuvre d'une manière bien remarquable.

Pendant qu'il faisait ses dispositions avec calme et qu'il envoyait chercher les voitures pour transporter tout ce qui était nécessaire pour le déjeuner du

lendemain, la Reine, habituée à avoir toute confiance dans son contrôleur, ne s'était pas le moins du monde inquiétée de ce qui composerait ce repas improvisé.

Elle avait fait faire tout de suite les invitations. Mais ce qui la troublait au delà de toute expression, c'était de se retrouver aux lieux où elle avait perdu sa mère, et qu'elle n'avait pas revus depuis le moment fatal où on l'en avait arrachée, il y avait une année.

Nous partîmes à onze heures du soir. Le silence et l'isolement de ce lieu naguère si brillant, si animé, ne rappelaient plus que les souvenirs de la mort. Les concierges ne pouvaient comprendre qui venait, à minuit, chercher une solitude qui, depuis si longtemps, n'avait été troublée que par quelques curieux avides de connaître une habitation devenue historique. Lorsqu'ils reconnurent la fille de leur ancienne maîtresse, leur émotion se confondit avec la nôtre et il fallut à la Reine, pour retrouver la force de monter à son appartement, une réflexion qui montrait son découragement et son peu d'espoir dans l'avenir.

« C'est une faiblesse, me disait-elle, de regretter ceux qui ne sont plus. Ma pauvre mère serait-elle contente aujourd'hui ? Et qui nous dit que demain elle ne serait pas au désespoir ? On ne doit plaindre que ceux qui restent, et surtout ceux dont les destinées sont attachées aux grands événements de ce monde. Pour eux il n'y a ni bonheur ni tranquillité. »

Le lendemain matin, la Reine paraissait calme, mais on voyait pourtant combien elle se faisait violence, surtout lorsqu'elle alla au-devant de l'Empereur.

Lui-même il regardait tout autour de lui, comme beaucoup plus préoccupé d'un autre objet que de

ceux qui se présentaient à ses yeux : à peine s'il les fixa sur nous, lorsque la Reine nous nomma à lui, Élisa de Courtois et moi, et il sortit bien vite sur le perron du jardin, comme s'il avait besoin de respirer plus librement.

On passa bientôt à table et la conversation se ressentit de la préoccupation que la Reine et l'Empereur essayaient de surmonter. On parla peu : l'Empereur s'entretint avec M. Denon des chefs-d'œuvre réunis dans la galerie du Louvre.

Après le déjeuner, on alla visiter tous ceux que renfermait la belle galerie de la Malmaison, qui appartenait à la Reine et au prince Eugène, comme faisant partie de l'héritage de l'impératrice Joséphine.

« De quel prix sont ces tableaux? » disait Napoléon en les désignant à M. Denon.

Celui-ci les estimait, et l'Empereur faisait une exclamation de surprise :

« Autant que cela? Ah! si j'avais su qu'ils fussent d'un si grand prix, je ne les aurais pas donnés à Joséphine. Je regrette qu'ils ne soient pas dans la galerie du Louvre; il faudra les racheter; ils sont assez beaux pour devenir une propriété nationale. »

Après une assez longue séance dans la galerie (ces tableaux furent achetés par l'empereur de Russie), où j'épiais chaque parole, chaque mouvement de l'Empereur, on fit avancer les voitures. Il monta dans sa calèche avec la Reine, M. Denon et M. Molé. La Bédoyère, qui était de service, escortait à cheval, à côté de la portière, et nous suivions dans les autres voitures. On se rendit dans le bois, à la ferme suisse de l'Impératrice.

Quelque agréable que fût cette promenade, elle me paraissait du temps perdu, puisqu'il était pris sur celui, si vite écoulé, où il m'était permis de jouir de la présence de cet homme qui avait rempli l'univers de son nom et de sa puissance, et que nul n'approchait sans une émotion de crainte ou d'admiration.

En rentrant à la Malmaison, nous trouvâmes dans le salon les autorités de Rueil avec le curé, qui venaient présenter leurs respects à l'Empereur. Celui-ci écouta à peine le discours d'apparat qui était l'expression de leur dévouement ; il les interrompit même au milieu de leur harangue, pour leur demander s'ils étaient enfin parvenus à posséder une fontaine qu'ils désiraient depuis longtemps.

A cette question qui touchait un article auquel chacun d'eux s'intéressait, le maire abandonna sans regret la fin de son éloquent discours, et entra en matière sur un objet d'un intérêt si direct et si vif. Il parla longuement des dépenses d'un pareil ouvrage, et des faibles ressources de la commune. L'Empereur les questionna sur les recettes, sur les dépenses, et, en les congédiant, il finit par leur dire qu'il aurait égard aux moyens supplémentaires si nécessaires pour achever la construction de la précieuse fontaine.

Je ne saurais exprimer combien j'étais heureuse de voir l'Empereur de si près, et avec quelle avidité je l'examinais et je recueillais chacune de ses paroles. C'était la première fois que je pouvais le voir et l'entendre aussi à mon aise, car habituellement il ne venait chez la Reine, que le soir, quand elle donnait un grand bal.

Là, perdue dans la foule, il m'eût été bien difficile de tenter de l'approcher. Je ne l'avais jamais aperçu

GÉRARD (1808)

LE COMTE REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGELY (1702-1810)

Secrétaire de l'Etat de la Famille Impériale, président de la Section de l'Intérieur au Conseil d'Etat, procureur général près la Haute-Cour Impériale.

que dans de pareilles réunions et une autre fois, lorsque, la Reine étant en couches, il était venu lui faire une visite ; mais il n'avait fait que passer dans le salon.

Je me pénétrais de l'accent de sa voix, de l'expression de son regard, si précieux à étudier dans un homme aussi grand et si extraordinaire. Vu d'aussi près, il imposait à chacun un respect rempli d'admiration ; mais en même temps il touchait le cœur par un grand air de bonhomie, que l'on s'étonnait de trouver en lui, vu la timidité qu'il inspirait à tout le monde.

Bientôt je pus juger combien ceux qui l'accusaient d'insensibilité se méprenaient à l'égard de cette âme forte, mais accessible à toutes les émotions des véritables sentiments.

« Je désirerais voir la chambre de l'impératrice Joséphine », dit-il d'une voix qui trahissait sa vive sensibilité.

La Reine se leva :

« Non, Hortense ! restez, ma fille ; j'irai seul, cela vous remuerait trop. »

Les yeux de la Reine s'étaient remplis de larmes ; elle se rassit sans rien dire, et l'Empereur, ému, sortit du salon.

Il rentra quelque temps après, et malgré tous ses efforts sur lui-même pour avoir l'air calme, on voyait bien qu'il était oppressé et qu'un souvenir doux et triste avait pénétré son âme. Ses yeux étaient humides, et il semblait qu'il désirât s'envelopper dans un air sérieux et sévère pour échapper à la faiblesse qu'il ne voulait ni éprouver ni montrer.

Personne n'osait interrompre le silence qui régnait

dans le salon, lorsque les regards de l'Empereur s'arrêtèrent sur les journaux qu'on avait apportés et qui étaient encore sur une table, sans avoir été ouverts. Il en prit un, déchira la bande, et le parcourant des yeux, il dit à M. Molé :

« Lisez-moi haut la lettre qui est dans le *Moniteur.* »

M. Molé obéit, et nous écoutâmes dans un religieux silence la lettre qui suit, écrite par l'Empereur au général Grouchy :

« Monsieur le comte Grouchy, l'ordonnance du Roi, en date du 6 mars, et la déclaration signée le 13 à Vienne par son ministre, pouvaient m'autoriser à traiter le duc d'Angoulême comme cette ordonnance et cette déclaration voulaient qu'on traitât moi et ma famille. Mais constant dans les dispositions qui m'avaient porté à ordonner que les membres de la famille des Bourbons pussent sortir librement de France, mon intention est que vous donniez des ordres pour que le duc d'Angoulême soit conduit à Cette, où il sera embarqué, et que vous veilliez à sa sûreté et à écarter de lui tout mauvais traitement. Vous aurez soin seulement de retirer les fonds qui ont été enlevés des caisses publiques, et de demander au duc d'Angoulême qu'il s'oblige à restituer les diamants de la couronne, qui sont propriété de la Nation; vous lui ferez connaître en même temps les dispositions des lois des Assemblées nationales, qui ont été renouvelées et qui s'appliquent aux membres de la famille des Bourbons qui entreraient sur le territoire français.

« Vous remercierez en mon nom les gardes nationales du patriotisme et du zèle qu'elles ont fait éclater

et de l'attachement qu'elles m'ont prouvé dans cette circonstance.

Signé, NAPOLÉON.

« Au palais des Tuileries, le 11 avril 1815. »

Tous les visages exprimèrent une approbation générale, et l'Empereur paraissait être content lui-même de sa générosité et de l'effet qu'elle produisait. Pour moi, j'étais tout yeux, tout oreilles. Je voyais arriver avec peine le moment où j'allais quitter, pour ne plus le revoir que de loin, ce grand homme dont la présence m'enorgueillissait.

C'est exact, j'étais très fière d'être dans le même salon que lui, de l'entendre parler, bien qu'il ne fît aucune attention à moi et qu'il ne m'ait adressé que quelques mots :

« Ah! c'est encore une pensionnaire de Mme Campan, une amie d'enfance. »

C'est égal, cela suffisait pour me satisfaire : une seule parole de lui devenait pour la personne à qui il l'adressait un souvenir ineffaçable; et celui que je garde des impressions de cette journée durera autant que ma vie.

Cette matinée, qui m'avait paru si courte, était terminée. L'Empereur retourna à Paris et engagea la Reine à monter dans sa voiture, que l'on avait fait amener la première. Il lui donna la main, et, ayant monté, il s'assit à côté d'elle. Le général Bertrand se plaça sur le devant, et nous suivîmes en voiture jusqu'aux Tuileries, où nous reprîmes la Reine et la ramenâmes chez elle.

CHAPITRE XI

Fouché et les gardes du corps.
Aventure au bois de Boulogne.
La Reine prend des croquis pendant la cérémonie du Champ-de-Mai.
Odieuse lettre du Tzar.
Adieux de l'Empereur au Corps Législatif.

Dans toute l'Europe, l'activité était grande ; mais les puissances alliées n'avaient presque pas de préparatifs militaires à faire ; elles étaient sous les armes, tandis qu'il fallait en France le plus grand élan. Cela toutefois ne manquait pas parmi le peuple : on se fédérait dans les provinces et même à Paris.

Il y eut, un dimanche, une parade où défilèrent devant l'Empereur tous ceux qu'on appelait *les fédérés*. C'est à propos de cette revue que l'on disait que cette troupe improvisée aurait de la peine à prendre pour signe de ralliement un mouchoir (le drapeau blanc), car ceux qui en faisaient partie se mouchaient dans leurs doigts.

Cela n'empêcha pas ceux qui défilèrent d'être des hommes superbes, d'une taille et d'une force herculéennes. Ils étaient mis suivant leur état. Le total se montait à dix mille ; ils auraient certainement fait trembler l'ennemi. Le temps ayant manqué pour

fabriquer les fusils nécessaires, il fut impossible de les armer. On ne disait pas tout haut toutes nos misères, mais elles étaient grandes : tous nos arsenaux étaient dégarnis depuis que le comte d'Artois, comme lieutenant-général du royaume en 1814, avait livré nos places fortes avec le matériel qu'elles renfermaient. Au retour de l'Empereur, il ne se trouvait plus rien pour organiser la défense de la France.

J'allai un matin chez la duchesse de Bassano ; elle me dit que son mari était désespéré, qu'il s'était porté caution auprès des libéraux des intentions de l'Empereur, et qu'on venait de faire prendre à Sa Majesté une mesure toute contraire à ce qu'on attendait d'elle et qui allait jeter l'alarme partout.

« Mon Dieu ! qu'a-t-il donc fait? lui demandai-je, fort inquiète de ce début.

— Fouché vient de donner l'ordre à tous ceux qui faisaient partie des gardes du corps de Louis XVIII de quitter Paris ; et comment, après une rigueur si exceptionnelle, peut-on croire à la liberté ? »

Après une visite chez la duchesse, La Bédoyère vint me voir et me parler à peu près dans le même sens. Comme cette mesure touchait toute la haute société, elle produisait un tapage terrible, et les libéraux faisaient chorus, sans s'apercevoir qu'ils se rangeaient ainsi du parti opposé à leurs intérêts, et sans songer que ces gardes du corps restés à Paris étaient autant d'ennemis qui travaillaient l'opinion, et qui faisaient passer à leurs amis de Gand tout ce qu'il était essentiel qu'ils sussent, au détriment de la France menacée.

Cette mesure fit néanmoins tant crier, que je doute encore qu'elle ait jamais été mise entièrement à exé-

cution : chacun venait prier le duc d'Otrante, qui était ministre de la police, pour avoir des permissions spéciales. En définitive il y en eut tant d'accordées, que la défense fut éludée ; ce qui, aux yeux des gens sensés, était non seulement une grande imprudence, mais même une faute.

Du reste, on était unanime dans la violence qui animait tous les partis ; si les dames du faubourg Saint-Germain boudaient, d'autres étaient exaltées dans leurs opinions bonapartistes. On citait parmi celles qui témoignaient leur enthousiasme pour l'Empire, la belle des belles, M^me^ Dulauloy, dont les opinions n'ont jamais varié, et qui représentait dans tout son éclat la cause qui s'était un moment éclipsée avec elle ; M^me^ Dulauloy s'était éloignée de Paris, après l'abdication, et n'y était rentrée qu'au 20 mars 1815. Cette démonstration de sa part était bien digne de la femme du lieutenant-général commandant l'artillerie de la garde impériale.

La comtesse n'était pas, on le pense bien, en odeur de sainteté dans le noble faubourg, où M^me^ Alfred de Noailles la nommait par sobriquet le *grenadier tricolore*, faisant allusion à sa haute et belle taille, comme à ses opinions. Celle-ci lui avait riposté en la nommant *la Vénus du Père Lachaise*. Or, pour qui connaissait l'état de maigreur de M^me^ Alfred de Noailles, l'application se trouvait être des plus plaisantes, et les rieurs ne furent pas de son côté.

M^me^ Dulauloy était si belle, si distinguée, que c'était un type de chef de file.

La duchesse de Bassano avait mis aussi une grande vivacité dans ses sentiments antibourbonistes ; mais, depuis le succès de sa cause, elle avait repris toute sa

modération. On citait aussi la duchesse de Marmier, jolie, petite, vive, qui trouva dans l'exaltation de son enthousiasme une véhémence qu'on n'aurait pas soupçonnée.

Parmi les personnes de l'intimité de la Reine que les circonstances plaçaient à l'écart, se trouvait la duchesse de Raguse, pour laquelle la Reine avait beaucoup d'amitié, et que ses amis ne négligeaient en aucun temps, parce qu'ils la trouvaient toujours bonne et aimable. Le nom qu'elle portait compliquait sa situation. Séparée d'intérêts avec son mari, dont elle n'avait pas toujours eu à se louer, elle oubliait ses torts lorsqu'il était malheureux, et c'était encore elle qui le soutenait dans l'exil, auquel sa conduite précédente le condamnait alors.

Je regrettai plus qu'aucune autre la retraite qu'elle s'était imposée, car personne plus que moi n'appréciait ses aimables qualités, et j'ai toujours eu lieu de me louer bien vivement de ses bontés et de son amitié pour moi.

La duchesse de Bassano était venue un matin voir la Reine, au moment où elle allait se promener avec ses enfants. La Reine l'engagea à l'accompagner au bois de Boulogne. Toujours délicate et frileuse, la Reine n'aimait rien tant que la chaleur. Nous partîmes donc à une heure, en plein soleil et par un temps admirablement beau.

A peine fûmes-nous arrivés au Bois, que nous descendîmes de voiture pour nous promener à pied, la Reine, la duchesse, les deux princes et moi, dans une allée où il n'y avait personne. A cette heure le Bois était désert, les enfants pouvaient courir et jouer tout à leur aise. Un instant après nous vîmes arriver un

cabriolet : un homme en descendit, il portait des lunettes vertes énormes, et nous suivit d'assez près. Dans les premiers moments nous n'y fîmes aucune attention ; mais l'affectation qu'il mit à nous observer nous étonna et nous inquiéta.

Par un mouvement machinal, la Reine rappela ses enfants et les prit tous deux par la main :

« C'est un garde du corps qui se cache, me dit tout bas la duchesse : voyez ses lunettes vertes, qui semblent plutôt le déguiser que lui être nécessaires, et les regards furieux qu'il nous lance en dessous. »

Je n'avais pas une goutte de sang dans les veines. Nous nous étions éloignées de la voiture, et nous avions un assez grand trajet à parcourir pour la rejoindre. Cet individu inquiétant passait et repassait sans cesse près des princes, et les regardait avec une attention où perçait une expression de haine qu'il ne pouvait dissimuler.

La Reine, très alarmée, voulait montrer du courage ; mais je la voyais serrer ses fils près d'elle, ne perdant pas de vue le moindre geste de cet être mystérieux, et se tenant prête à se jeter entre lui et ses enfants, s'il faisait mine de vouloir s'approcher d'eux. Il avait toujours la main sur sa poitrine, et regardait, ainsi que nous, de loin comme s'il attendait quelqu'un.

En effet, nous vîmes arriver un fiacre, et, au signe qu'il fit, quatre hommes en descendirent se dirigeant vers lui, et par conséquent vers nous. Mais, heureusement, dans ce moment où notre effroi était au comble, la voiture de la Reine, que les valets de pied avaient été chercher, arriva : nous nous précipitâmes bien vite dedans, et nous quittâmes avec empressement ce lieu et ces gens qui nous paraissaient si hostiles.

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

Lorsque nous fûmes assez loin d'eux pour ne plus les craindre, la Reine fit ralentir le pas pour jouir plus longtemps du charme de cette belle journée. Nous étions en landau découvert, afin de ne pas perdre un souffle de l'air que nous respirions. Tout à coup notre inconnu nous rejoignit en cabriolet, et, au lieu de suivre ou de dépasser, il se mit encore au pas à côté de nous, ne nous perdant pas de vue, ce qui obligea la Reine de donner l'ordre d'aller plus vite et de retourner chez elle.

Depuis ce jour, la Reine ne revint plus se promener au bois de Boulogne ; elle envoyait ses enfants aux Tuileries ou aux Champs-Élysées. Ces promenades à pied au milieu de la foule, leur plaisaient bien plus que les courses en voiture.

L'Empereur décida que toutes les autorités et les corps constitués iraient rendre visite aux princes et aux princesses de la famille impériale. Un jour fut désigné pour cela ; tous se rendirent d'abord chez la reine Julie, femme du roi Joseph, ci-devant roi de Naples, et ensuite d'Espagne. Ils vinrent ensuite chez la reine Hortense, dont la rue et les cours avaient peine à contenir l'affluence des voitures.

L'air animé et satisfait des personnes qui les remplissaient, cette réunion de costumes de tous les ordres de l'État, et le hasard qui fit que dans ce moment on essayait des canons à Vincennes, tout ce concours de circonstances fit croire que l'on fêtait quelque heureux événement ; et, comme la paix était ce qu'on désirait le plus, on crut qu'elle venait d'être signée. Le bruit s'en répandit, la foule le répéta, et bientôt il prit la consistance d'une nouvelle.

La duchesse de Mouchy, qui rentrait d'une course,

gagnait avec peine son hôtel, voisin de celui de la Reine, tant le passage était obstrué par la foule des équipages. Elle se fit répéter le bruit qui circulait, et, à l'idée que la paix était faite, Mme de Mouchy éprouva un tel saisissement qu'elle s'évanouit et ce fut sans connaissance qu'on la transporta chez elle, où elle apprit, en se remettant, que ce n'était encore qu'un bruit, et que tout espoir n'était pas perdu pour elle et pour son parti. Telle était l'exaltation des passions politiques dans ces moments.

Elles n'étaient pas moins vives de notre côté ; et, tandis qu'on respirait des sels à l'hôtel de Mouchy, l'encens ne se ménageait pas dans les salons de la Reine. L'admiration, le dévouement, les éloges, les espérances, tout y était exprimé avec chaleur, avec enthousiasme, avec entraînement. Habituée à ces sortes d'hommages, que son tact lui avait toujours fait apprécier à leur juste valeur, la Reine recevait comme marques de bienveillance ces éloges, dont son mérite personnel la rendait digne, sans que sa vanité de femme en prît rien.

Un seul de ces compliments lui plut, parce qu'il toucha une corde toujours sensible chez elle, son amour pour son pays. Ce fut M. Gilbert-Desvoisins, président de la cour impériale de Paris, qui le lui adressa. Il lui dit beaucoup mieux que je ne me le rappelle, et avec l'esprit et la grâce de langage que chacun lui connaît, « qu'au milieu des maux qui avaient affligé la France, on avait vu avec bonheur qu'elle y était restée, et que sa présence dans la capitale avait été, pour tous les Parisiens, une consolation, comme l'espoir qui reste au cœur de celui qui souffre, etc. »

Le lendemain, les corps militaires se rendirent à leur tour chez la Reine. La garde nationale passa la première; M. Gilbert-Desvoisins en faisait partie : la Reine l'aborda gracieusement. Il s'étonna qu'elle le reconnût sous l'uniforme militaire, ne l'ayant vu qu'enveloppé dans une longue robe noire :

« Vous m'avez dit des choses trop agréables, lui dit-elle, pour que j'aie pu les oublier si vite. »

Hélas ! que devinrent toutes ces protestations à l'heure du malheur et du danger? A quoi tiennent les sentiments et les dévouements des hommes?

On faisait les plus grands préparatifs pour la fête du Champ-de-Mai. C'était dans cette solennité que l'Empereur devait encore recevoir la sanction du peuple ; et tous les députés arrivaient des provinces, munis de pleins pouvoirs à cet effet.

Peu de temps avant, le ministre de l'Intérieur, Carnot, vint prier la Reine d'honorer de sa présence un concert qu'il donnait; elle accepta, quoique à contre-cœur, son invitation.

Il y avait si longtemps qu'elle avait fait grande toilette, que c'était pour elle un ennui, une véritable corvée, de paraître au milieu de l'éclatante réunion. Vêtue d'une robe de blonde, d'une belle parure de turquoises entourées de diamants, la grâce de sa personne relevait encore le bon goût de sa mise. M^me^ d'Arjuzon, M. de Marmol et moi, nous l'accompagnâmes.

Quand la Reine entra, la grande galerie de l'hôtel était déjà remplie par une foule immense ; elle fit le tour du cercle et parla à tout le monde avec cette aisance et cette bienveillance que donne la grande habitude qu'elle avait contractée dès son enfance de

s'occuper des autres. D'ailleurs elle avait été à bonne école, car jamais on ne rencontra plus de grâce, plus d'aménité que n'en possédait l'impératrice Joséphine. On verra beaucoup de princesses aimables assises sur le trône, mais rarement elles approcheront de ce sentiment sympathique que faisait naître la moindre parole de l'impératrice Joséphine ; aussi disait-on que « si son mari gagnait les batailles, elle gagnait les cœurs ».

Cette réunion n'avait pas le caractère calme d'une soirée musicale ; ici, en dépit du décorum, les passions les plus animées sentaient le besoin de se faire jour. L'expression des physionomies, les exclamations en voyant la Reine, tout décelait l'agitation des esprits. Les députés qui se trouvaient là se pressaient sur ses pas et l'entouraient. Placée près d'elle, j'entendis souvent les assurances d'un dévouement alors sincère :

« Nous soutiendrons à la vie à la mort la famille impériale : n'est-ce pas la dynastie créée par le peuple ?... Dites à l'Empereur, Madame, qu'il peut compter à jamais sur les députés de la France. »

A la fin du concert, on chanta une romance composée par la Reine, il y avait bien peu de temps, et qu'on s'était procurée je ne sais trop comment. Cette romance, qui finissait par ces mots : « *Il faut défendre sa patrie* », fut accueillie par des acclamations universelles.

Le 1er de juin était le jour fixé pour la cérémonie appelée le Champ-de-Mai ; les préparatifs en avaient été faits avec faste et grandeur au Champ-de-Mars. Dès la pointe du jour, le canon des Invalides annonça la solennité par des salves que répétèrent le fort de Vincennes et l'artillerie placée sur toutes les hauteurs

L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier (1777-1825)

de Paris. Dès huit heures, toutes les rues qui conduisaient au Champ-de-Mars et toutes les avenues de l'École-Militaire étaient remplies d'une foule immense. Les troupes de ligne et la garde nationale rassemblées devant leurs casernes et sur les places publiques, se mirent de toutes parts en marche, tandis que les collèges électoraux des départements et les députations des armées de terre et de mer se rendaient dans le local qui avait été construit pour leur réunion, sur le terrain de l'École-Militaire faisant face au Champ-de-Mars.

A neuf heures, ce vaste cirque était rempli dans toute son étendue : les députations de l'armée occupaient l'extrême droite et l'extrême gauche, et les collèges électoraux se trouvèrent placés au centre, c'est-à-dire en face du trône de l'Empereur.

Ce qui ajoutait à la beauté du coup d'œil, c'était une multitude d'aigles tricolores, destinées aux armées et aux gardes nationales, qui bordaient entièrement l'enceinte extérieure. Le mélange de l'or, de l'argent et des couleurs produisait l'effet le plus pittoresque. On remarquait vis-à-vis le trône un autel d'une forme élégante et simple, sur les marches duquel se trouvaient un grand nombre de prélats.

Tandis que cette assemblée se formait dans le plus grand ordre, 20 000 hommes d'infanterie de ligne et 30 000 de garde nationale, rassemblés dans la plus grande tenue, se mettaient en bataille au milieu du Champ-de-Mars, et les tertres qui l'environnaient se couvraient de la population entière de Paris.

A onze heures, le canon des Tuileries annonça le départ de l'Empereur. A midi, l'artillerie de l'Esplanade des Invalides fit connaître qu'il approchait; les

tambours battirent aux champs ; le cortège de Sa Majesté était composé d'un grand nombre de voitures, et précédé et suivi d'une nombreuse et brillante cavalerie. En arrivant, les pages, les chambellans, les officiers d'ordonnance, les aides de camp de l'Empereur se groupèrent sur les marches du trône. Les ministres, les maréchaux de l'Empire, les grands officiers se placèrent dans les tribunes à côté du trône.

L'Empereur était accompagné de ses trois frères, les princes Joseph, Lucien et Jérôme ; les princes Joseph et Jérôme prirent place à sa droite, et le prince Lucien à sa gauche. Sa Majesté était vêtue d'une tunique et d'un manteau de velours incarnat ; ses frères portaient une tunique et un manteau de velours blanc brodé en or. Dès que l'Empereur parut sur l'estrade, les vingt mille personnes qui composaient l'assemblée se levèrent spontanément ; les trois cents officiers portant les aigles agitèrent leurs drapeaux dans les airs aux cris mille fois répétés de : « Vive l'Empereur ! Vive la Nation ! » Il prit place sur son trône et la messe fut célébrée par le cardinal Cambacérès.

La Reine s'était rendue à la cérémonie avec ses deux fils ; des places leur avaient été destinées dans une tribune, derrière le fauteuil de l'Empereur. C'était une nouvelle élection impériale que le peuple et l'armée faisaient au souverain ; aussi l'allégresse paraissait-elle universelle, du moins dans la foule. Mais tous ceux qui faisaient partie de cette représentation étaient loin de partager la sécurité et la joie des masses.

La Reine surtout ne pouvait se rendre maîtresse des tristes prévisions qui l'assaillaient : une préoccupa-

tion grave se mêlait pour elle à toutes ces solennités, qui auraient dû lui inspirer de la confiance et de la sécurité. En se rendant au Champ-de-Mars, elle emporta un très petit album que j'avais fait faire exprès pour elle, et que je lui avais offert le jour de sa fête ; elle l'avait conservé, sa dimension le rendait si commode qu'elle lui donnait presque toujours la préférence, lorsqu'elle faisait une promenade dont elle voulait rapporter quelques souvenirs.

Ce jour-là, elle le prit en pensant que c'était peut-être la dernière cérémonie de l'Empire ; et dans un moment où l'attention générale était concentrée sur un autre point, elle traça rapidement l'esquisse fidèle du spectacle imposant qu'elle avait sous les yeux. Ce croquis est probablement le seul qui ait été fait d'une cérémonie comme on n'en reverra plus, et qui pourrait fournir à un de nos grands peintres le sujet d'un beau tableau qui terminerait la brillante histoire de cette époque.

Après la messe, l'assemblée centrale, composée de cinq membres de chaque collège électoral, fut conduite sur les marches du trône et un député de Maine-et-Loire lut d'une voix forte l'adresse que l'Assemblée nationale, réunie au Champ-de-Mars, avait votée à l'Empereur. Le prince archichancelier proclama l'acceptation de la Constitution au bruit des fanfares, des tambours et du canon. Après le *Te Deum*, exécuté par les artistes de la chapelle de l'Empereur, toutes les aigles quittèrent leurs places et se portèrent vers les marches du trône ; ce mouvement produisit un grand effet sur l'assemblée. L'Empereur fit prêter le serment de les défendre jusqu'à la mort et procéda ensuite à la distribution des drapeaux.

La Reine rentra chez elle fort émue des acclamations du Champ-de-Mars et de celles qui se renouvelaient partout sur son passage ; elles vibraient dans son cœur, sans lui rendre la sécurité :

« La guerre après tout cela ! disait-elle, en soupirant ; et, malgré le génie de l'Empereur, le dévouement de l'armée, l'enthousiasme du peuple, pourrons-nous résister à cette nouvelle croisade qui se prépare contre la France ? Tous ces *vivats* ne peuvent me rassurer sur le sort que je prévois. »

Un jour, le concierge de l'hôtel m'apporta une lettre timbrée de Paris ; je n'ai jamais pu savoir qui l'avait mise à la poste. J'ouvris et je trouvai trois lettres de la même écriture que je reconnus pour être celle de Boudiakine : l'une était pour la Reine, l'autre pour le duc de Vicence, et la troisième pour moi. Elles renfermaient toutes trois ces mots, que je copie textuellement sur celle que j'ai conservée ; j'ai toujours pensé qu'ils avaient été dictés par l'empereur Alexandre :

« *Ni paix, ni trève, plus de réconciliation avec cet homme ; toute l'Europe professe les mêmes sentiments. Hors cet homme, tout ce qu'on veut ; aucune prédilection pour personne ; dès qu'il sera de côté, point de guerre.* »

« Ah, mon Dieu ! dit la Reine, après avoir lu ce peu de mots ; est-ce bien possible ? Comment ! l'empereur Alexandre qui paraissait sans animosité contre l'empereur Napoléon ? Lorsqu'il parlait de lui, c'était encore avec admiration, et il ne s'en plaignait que comme on se plaint d'un ami qui nous a méconnu et qu'on suppose qui nous a trompé. C'était l'empereur Alexandre, tout seul qui, en 1814, voulait la régence de l'impératrice Marie-Louise. C'est lui qui a mis de

la grandeur à assurer le sort de l'Empereur et de sa famille : maintenant, ni paix ni trève avec lui?... Il le déclare d'une manière si absolue, car on voit bien que Boudiakine n'a pas écrit ce billet de lui-même, et sans l'ordre de l'empereur Alexandre. Et pourtant, il ne peut douter que ce ne soit le vœu du peuple français, ce renouvellement de l'Empire ! Est-ce avec 600 hommes que l'empereur Napoléon se serait rendu maître de la France?

« Je me souviens encore d'une conversation avec l'empereur de Russie où il blâmait hautement le prince de Talleyrand, ainsi que le gouvernement provisoire, de ne pas avoir consulté le peuple pour le retour des Bourbons et pour leur faire, disait-il, des conditions ; puis il ajoutait : LES SENTIMENTS ET LES VOLONTÉS D'UN PEUPLE SONT LA GARANTIE DE LA FORCE DES ROIS.

« Il n'est pas possible que dans ce moment l'empereur de Russie puisse mépriser cette volonté populaire, qui se manifeste si évidemment pour la cause impériale. Je vois une guerre interminable se préparer et j'en ai l'âme navrée. N'importe ! je dois montrer ce billet à l'Empereur, pour qu'il connaisse la vérité sur sa position. »

J'envoyai au duc de Vicence la lettre qui était pour lui. Il vint en causer avec la Reine ; il pensa comme elle sur cette laconique déclaration, et tous deux convinrent de montrer ce billet à l'Empereur. Quant à moi, je gardai le mien, sans le montrer jamais à personne, et je le possède encore.

Les Chambres venaient de se réunir ; l'Empereur devait ouvrir la session et recevoir les serments des pairs et des dignitaires, le 6 juin. Quand retrouverai-je

l'occasion de revoir Napoléon, de l'entendre parler dans une cérémonie semblable? Peut-être jamais! Ce doute me faisait attacher plus de prix à voir cette cérémonie. La Reine y allait avec ses dames, et comme je ne l'accompagnais pas, je m'entendis avec une de mes amies pour y aller avec elle; je me chargeai d'avoir des billets pour l'une des tribunes, et je m'adressai pour cela au maître des cérémonies.

Nous soignâmes nos toilettes plus que de coutume, et nous crûmes arriver les premières en nous rendant de bonne heure à la Chambre des députés, dont les abords étaient déjà remplis d'une foule immense. A notre grand désappointement, d'autres dames s'étaient pressées encore plus que nous, et le premier rang de la tribune qui nous était réservée, était occupé en entier lorsque nous arrivâmes. Ce ne fut pas sans un peu de dépit, et sans jeter un regard sur nos toilettes, que nous fîmes la réflexion que nous aurions au moins aussi bien figuré au premier rang que les personnes qui s'en étaient emparées avant nous; voulant se mettre en évidence, elles auraient dû certainement soigner davantage leur tenue, pour une pareille cérémonie. Deux de ces dames, cachées par d'énormes chapeaux de paille garnis d'un simple ruban, et enveloppées de châles de couleur rembrunie, nous laissaient à peine apercevoir ce qui se passait dans la salle.

A quatre heures, au bruit d'une porte qui s'ouvrait, tous les regards se portèrent sur une tribune élégamment ornée, qui était au bas de la nôtre. Elle était pour Madame Mère et pour la reine Hortense, qui y arrivaient suivies de leurs dames.

La mère de l'Empereur a dû être une des plus

belles femmes qui aient existé. A l'époque dont je parle, elle avait soixante ans, et elle frappait encore par la régularité de ses traits et par l'air de noblesse répandu sur toute sa personne. Je me souviens que ce jour-là elle avait une robe de dentelle, montante et à longues manches, doublée de satin rouge. Elle était coiffée d'une toque ornée de belles plumes blanches ; le bord de la toque et le haut de sa robe étaient garnis de superbes diamants. L'enchâssement de ses beaux yeux noirs, les longs cils qui les bordaient, les beaux sourcils qui les couvraient, auraient pu encore le disputer d'éclat et d'expression avec ceux de beaucoup de jeunes femmes.

Les cheveux blonds de la reine Hortense, la délicatesse de son teint et de ses formes, la blancheur de sa peau, la grâce de ses mouvements contrastaient avec la gravité antique qui était le caractère dominant de la physionomie de sa belle-mère.

A quatre heures un quart le bruit du canon des Tuileries avait donné le signal de la marche de Sa Majesté, et le canon des Invalides, celui de son arrivée prochaine. Bientôt après un huissier annonça :

« L'Empereur ! »

Et tout le monde se leva.

Il entra, précédé et entouré des princes de sa famille, des maréchaux, de ses aides de camp, etc. Il fut salué par de longues acclamations. Pendant que chacun reprenait sa place, que le silence se rétablissait, et que les députés appelés par ordre alphabétique, venaient prêter leur serment à l'Empereur, j'entendis l'une des dames au chapeau de paille dire à sa voisine :

« Quel est donc ce beau jeune homme qui se tient

debout derrière le trône? Quelle figure régulière et expressive, que de noblesse et de distinction sur toute sa personne ! Il est impossible d'être mieux !

— C'est ce monstre de La Bédoyère, » répondit presque bas sa compagne, d'une voix altérée qui, à en juger par l'expression dont elle se servait, trahissait probablement une émotion de colère.

— Si beau et si perfide ! » reprit la première d'un ton chagrin...

Le mouvement que fit l'Empereur en ôtant son chapeau et en se recouvrant, au moment où il commença à parler, ramena toute mon attention vers lui. Il prononça, avec une noble fierté, le noble discours que tout le monde connaît.

Des acclamations unanimes y répondirent; et, tandis qu'il se levait pour sortir, j'entendis l'une de mes voisines dire à l'autre :

« Quel accent étranger ! On voit bien que ce n'est pas un de nos princes français. »

Ce peu de mots m'apprit à quel parti appartenaient ces deux dames. Au mouvement que je fis pour partir, celle à laquelle je reprochais intérieurement l'épithète jointe au nom de La Bédoyère se retourna, et je reconnus la duchesse de Mouchy.

Depuis la fuite du duc d'Otrante par le jardin de la Reine, nos relations avec M^lle^ Ribou étaient devenues plus fréquentes et plus intimes. Elle venait me voir souvent et toujours pour me parler du duc et de son profond dévoûment à la Reine. Elle ne tarissait pas sur l'admiration qu'il lui inspirait. C'était à ses yeux un grand citoyen en même temps que le meilleur des pères, l'ami le plus parfait et l'homme le plus aimable dans son intérieur. Comme ministre,

possédant une grande habileté, elle le croyait le plus utile à la cause à laquelle il semblait entièrement dévoué. Et pourtant, malgré toutes ces belles protestations, j'appris indirectement qu'il était en relation avec l'Autriche, et qu'il recevait de M. de Metternich des messages qu'il tenait secrets.

Ce ministre de la cour de Vienne témoignait, au nom de son maître, les dispositions les plus pacifiques, les plus bienveillantes pour la France ; mais toujours en refusant de traiter avec l'empereur Napoléon, dont il demandait l'expulsion comme première condition de la paix. C'est sous ce prétexte que les puissances alliées cachaient leur dessein de frapper sur la France pour la punir de s'être donné un souverain de son choix.

Le dimanche 11 juin, l'Empereur reçut dans la salle du Trône les députations de la Chambre des Pairs et de la Chambre des Députés. A l'une d'elle il répondit ces mots trop remarquables pour être oubliés :

« La lutte dans laquelle nous sommes engagés est très sérieuse ; l'entraînement de la prospérité n'est pas le danger qui nous menace aujourd'hui : c'est sous les fourches caudines que nos ennemis veulent nous faire passer !

« La justice de notre cause, l'esprit public de la Nation et le courage de l'armée sont de puissants motifs pour espérer des succès. Mais si nous avions des revers, c'est alors surtout que j'aimerais à voir déployer l'énergie de ce grand peuple, c'est alors que je trouverais dans la Chambre des Pairs des preuves d'attachement à la Patrie et à moi.

« C'est dans les temps difficiles que les grandes nations, comme les grands hommes, déploient toute

l'énergie de leur caractère et deviennent un objet d'admiration pour la postérité. »

L'Empereur tint ensuite conseil des ministres pendant plusieurs heures, et il leur dit en les quittant :

« Messieurs, je pars cette nuit. Faites votre devoir, l'armée française et moi nous allons faire le nôtre. Je vous recommande de l'union, du zèle et de l'énergie. »

Le soir, il y eut grand dîner de la famille impériale, auquel tous les princes et toutes les princesses assistèrent. La Reine s'y rendit comme tous les dimanches; cette fois elle y conduisit ses enfants pour faire leurs adieux à leur oncle. L'Empereur partit le 12 juin, à quatre heures du matin. Jamais on ne l'avait vu s'éloigner avec un sentiment si profond d'appréhension et de tristesse. C'est que du sort de ses armées dépendait le salut de la patrie ; il ne s'agissait plus de conquêtes, mais de l'indépendance nationale.

CHAPITRE XII

Le comte de Metternich enseigne
le langage des fleurs.
L'alphabet de pierreries.
Au cours d'une soirée la Reine apprend le désastre
de Waterloo.
L'Empereur à l'Élysée.
Soulèvement des fédérés.

La Reine, rendue à ses habitudes, fit fermer sa porte et reprit ses occupations. Calme et silencieuse, elle semblait mesurer dans toute leur étendue les chances diverses qui nous attendaient.

Le mauvais temps dura plusieurs jours ; qui n'a éprouvé l'effet d'un ciel couvert ou d'un beau soleil sur ses dispositions morales ? Les miennes se rembrunirent-elles avec le temps ; ou bien la Reine m'avait-elle communiqué ses appréhensions ? Nous calculions ensemble toutes les chances possibles des combats qui se livraient peut-être au moment où nous parlions ; et, rentrée chez moi, les résultats sinistres de cette guerre étaient ceux qui me revenaient le plus incessamment à l'esprit. Je me rappelais les anciennes idées de la Reine sur l'Amérique, et je faisais mes plans pour la suivre en cas de revers essuyés par nos armes. Mes préparatifs seraient bientôt faits ; à mes souvenirs et

à mes papiers se bornait ce que j'avais de plus précieux à emporter avec moi. Que de pensées m'assaillaient en les mettant en ordre ! J'y retrouvais le nom de tant d'amis absents que le sort plaçait en ce moment dans les rangs de nos ennemis... Je repassais dans ma mémoire les années écoulées, si brillantes de gloire, de sécurité et d'avenir. Je me retrouvais dans le salon de la duchesse de Bassano pendant cet hiver joyeux, où les soins empressés de tant d'hommes distingués, devenus depuis importants par la politique, répandaient autour de moi quelques reflets de cette auréole de prospérité au milieu de laquelle se trouvait la Reine.

M. de Metternich, jeune, aimable, spirituel et brillant, n'était pas le moins remarquable de ces visiteurs ; il animait nos réunions, et nous aimions qu'il y vînt, il mettait à la mode ces mille riens qui devenaient ensuite un sujet de distraction ou de plaisir. C'est à lui que nous avons dû le *Langage des fleurs* qui était, dans plusieurs cercles, un moyen symbolique de s'entendre à tous les moments ; on citait entre autres une belle et aimable dame, chez laquelle M. de Metternich se rendait tous les jours, et dont toutes les impressions se traduisaient par les fleurs dont elle s'entourait. Un jour de vapeurs, c'était de soucis qu'elle se couronnait, sa robe, ses appartements se couvraient de guirlandes de cette fleur, ses vases et ses corbeilles s'en remplissaient. Un autre jour, les roses s'unissaient aux pensées, les scabieuses à l'églantier, et dès l'entrée, dans le vestibule, on devinait les sentiments de tendresse, de jalousie, de haine ou d'indulgence qui préoccupaient la maîtresse du logis.

C'était aussi M. de Metternich qui nous avait appris à nous servir de pierreries comme alphabet : chaque pierre représentait sa lettre initiale, et l'on en formait des noms ou des devises qui devenaient bagues, chaînes ou bracelets. J'en avais fait exécuter un pour la Reine, qui portait son nom ainsi traduit.

La mode des alphabets avait amené entre le bon, l'aimable prince de Mecklembourg-Schwerin et moi, une singulière gageure, dont j'ai trouvé les pièces authentiques dans mes papiers ; j'avais conservé ce souvenir de notre gaîté avec plusieurs lettres fort aimables que j'avais reçues de lui. Il avait parié avec moi que pendant vingt-cinq jours il m'écrirait une lettre dont le sujet serait un mot qui commencerait par une lettre de l'alphabet du jour, en prenant le premier jour par A, et en finissant le vingt-cinquième par Z. Il gagna son pari, et j'ai conservé ses lettres à ce sujet.

Le 17 juin, nous fûmes réveillés en sursaut, à la pointe du jour, par le bruit du canon, et en peu d'instants la certitude d'une victoire remportée par l'Empereur eut bientôt dissipé tous nos sombres pressentiments : on s'était battu, nous avions vaincu ; la confiance et l'espoir renaissaient en France, et l'ancienne fortune de nos armées si souvent triomphantes reparaissait. Le lendemain 18, même succès, victoire plus complète que la veille, et nouvelles plus détaillées ; nous étions au comble de la joie ! Mais comme tous les biens de ce monde doivent être mêlés d'amertume, les malheurs particuliers ne manquaient pas. Le général Letort, commandant des dragons de la Garde, avait été grièvement blessé à la première

action ; il mourut le lendemain. La douleur de cette perte assombrissait pour nous le bonheur des succès; c'était un brave et digne officier, aimé, estimé de tous; sa femme, jeune et charmante personne, fort appréciée, éprouva un violent désespoir qui nous émut profondément.

La Reine, rassurée, avait reçu toutes les félicitations que lui valurent les bonnes nouvelles de l'armée. Elle fixa au jour suivant, 20 juin, une lecture que M. Benjamin Constant proposait de lui faire, depuis longtemps, d'un petit roman qu'il venait de finir; on disait même que le héros, qui se nommait *Adolphe*, avait quelques traits de ressemblance avec lui. L'émotion avec laquelle il nous fit cette lecture pourrait bien confirmer en partie ces conjectures.

Nous étions réunis dans le salon de la Reine, l'intérêt avec lequel nous écoutions était porté à son comble; M. Benjamin Constant avait des larmes dans les yeux et dans la voix. Nous étions au dénouement et nous éclations en sanglots, lorsqu'on annonça le duc de Rovigo. La Reine passa dans son cabinet pour le recevoir. Jamais interruption ne fut plus intempestive ; chacun en murmurait en essuyant ses yeux, et moi je me disais tout bas : « Voilà bien toujours le même homme scrutateur ! Il aura appris que quelques personnes étaient réunies chez la Reine, on lui aura dit que sa porte était fermée, et il aura tenu d'autant plus à forcer la consigne et à voir qui était ici et ce qu'on faisait. Quel prétexte aura-t-il pris pour cela ? »

Il m'était impossible de le deviner, lorsque la Reine reparut; elle reprit sa place, la lecture s'acheva, et l'auteur dut être satisfait de l'impression qu'elle avait

produite sur nous. La Reine le remercia du plaisir qu'elle lui avait procuré. et congédia tout le monde. Restée seule avec elle :

« Je parie, Madame, lui dis-je, que je devine ce qui a amené le duc de Rovigo ? Il venait savoir ce qui se passait.

— Mon Dieu, me répondit-elle, tes préventions contre lui te trompent, il venait me demander si je n'avais pas eu de nouvelles de l'armée. Il n'en a pas lui-même d'autres que celles si consolantes de ces deux jours, et partout il circule des bruits sinistres dont il ne devine pas la source, et qui l'inquiètent pourtant. Il croit, et j'aime à croire comme lui, que c'est l'effet de la malveillance. »

Le soir, la Reine reçut comme de coutume les personnes de sa société habituelle ; au moment où la conversation s'animait d'une discussion assez gaie et piquante, dont la Reine avait fourni le sujet, on vint lui dire qu'on demandait à lui parler en particulier. On lui nomma bas les personnes qui l'attendaient, et elle passa dans son grand salon pour les recevoir; son absence fut assez longue. Lorsqu'elle revint, je ne remarquai pas d'autre changement sur sa physionomie, sinon qu'elle me parut un peu plus pâle ; elle reprit la conversation, ne témoigna rien à personne, mais congédia tout le monde plus tôt qu'à l'ordinaire. A peine fûmes-nous seules :

« Hé bien! me dit-elle, voilà le malheur arrivé ; tout ce que je craignais se réalise : l'Empereur est battu, la France est en danger, les alliés marchent sur Paris ! Un grand effort pourrait seul nous sauver : l'union, l'énergie peuvent produire des miracles ; mais les Chambres le comprendront-elles ? »

La gravité avec laquelle la Reine prononça ces mots ne me laissa plus de doutes :

« Tout est donc perdu ! m'écriais-je épouvantée. Au nom du ciel, Madame, qu'avez-vous donc appris ? »

La Reine me conta alors que les personnes qui l'avaient fait demander étaient la duchesse de Rovigo et le général Sébastiani, qui venaient, de la part du duc, lui confirmer les tristes nouvelles dont il n'avait le matin que l'inquiétude ; tous les détails enfin de la bataille de Waterloo, dont le long et douloureux retentissement n'a laissé ignorer les désastres à personne. Le général Sébastiani sortait de chez le roi Joseph ; c'était là qu'il avait su toutes les nouvelles, et il ne restait plus aucun doute sur la réalité de notre malheur : la déroute était complète, et l'Empereur était attendu à Paris. J'étais anéantie !

L'Empereur arriva pendant la nuit, et la séance des Chambres du jour suivant justifia tout ce que la Reine avait prévu.

De bonne heure, la Reine se rendit à l'Élysée pour voir l'Empereur, qui y était descendu peu d'heures auparavant. Il était accablé de fatigue et travaillait, ayant ses frères et ses ministres avec lui. Ne pouvant le voir, elle se rendit à l'appartement de M^me^ Bertrand, pour savoir d'elle quelques détails que son mari avait pu lui donner : il était avec elle ainsi que la mère de sa femme, M^me^ de Dillon. Le général avait l'air excessivement fatigué, mais son visage était calme, et son âme, qui ne s'est jamais laissée abattre par le malheur, avait conservé toute son énergie. M^me^ Bertrand, s'exaltant avec sa vivacité ordinaire sur les événements si funestes qui nous préoccupaient, parlait de ce que l'Empereur ferait et de l'appui qu'il

DAVID

MADAME MÈRE (1750-1830)

allait trouver dans ce peuple, si fanatique d'enthousiasme pour lui, dont il lui avait donné la preuve, il y avait quelques jours.

« Tout est fini pour l'Empereur, dit la Reine avec calme ; c'est à la France qu'il faut songer ! On l'accueillait avec acclamations et on avait besoin de son puissant génie ; c'était des triomphes, du bonheur qu'on en attendait... Il a été malheureux, tout le monde l'abandonnera ! Il n'y a plus d'illusion à se faire sur le sort qui l'attend : trop heureux si nous pouvons le décider à se soustraire à tout ce qui va le menacer !

— Comment, Madame, dit le général, pouvez-vous penser ainsi ! La France abandonnerait l'Empereur ? C'est impossible ! Elle a trop bien prouvé qu'elle le veut, qu'il lui est nécessaire ! Nous avons été battus, il est vrai, mais l'armée est pleine de dévouement et de courage, le peuple montre que les mêmes sentiments l'animent ; qui donc oserait songer à séparer ses intérêts de ceux de l'Empereur ?

— Ceux qui croient que c'est à l'Empereur seulement qu'on en veut, et qui s'imaginent qu'en se séparant de lui on obtiendra de meilleures conditions. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils en veulent plus encore à la puissance de la France qu'à la gloire de son chef. Au lieu de se serrer en faisceau autour de lui, au lieu d'imiter les peuples anciens, dont le courage se montrait plus grand le lendemain d'une défaite, on discutera sur des idées, sur des principes et tout sera perdu.

— Ah ! Madame, reprit le général, ne le croyez pas ! J'ai plus de confiance dans les sentiments et l'énergie de mes compatriotes ; mais si je me trompais, si la

France se perdait en abandonnant l'Empereur, je m'en éloignerais avec lui. Je partagerai son sort, quel qu'il soit !

— J'aime à vous voir de si nobles sentiments, Général, lui dit la Reine ; mais je crains bien que très peu de gens ne les partagent. »

Nous combattîmes de tous nos efforts les pénibles pensées de la Reine, en lui rappelant tant de protestations si récentes de dévouement, qu'elles ne pouvaient être oubliées. Le temps était si beau, et la Reine se sentait si oppressée, elle avait un tel besoin de respirer, qu'au lieu de monter en voiture, je l'engageai à revenir à pied par les jardins et les Champs-Élysées. Elle se chargea de ramener dans sa maison M^me^ de Dillon qui nous accompagna.

Nous nous acheminions vers la place de la Concorde : au moment où nous tournions l'allée de Marigny, je remarquai avec étonnement une dame fort élégamment mise, qui s'était arrêtée près de la sentinelle placée à la grille du jardin, et qui lui parlait avec beaucoup de véhémence, en faisant des gestes très animés. Comme elle tournait le dos, elle ne nous aperçut point ; la chose me parut si singulière que je ne résistai pas à la curiosité de m'assurer de ce que c'était. Je la fis remarquer à la Reine, et au moment où nous approchions d'elle, j'entendis la dame qui disait au soldat :

« On vous trompe, il est battu ; il n'y a plus d'espoir pour lui, les alliés s'avancent, il n'y a de salut qu'avec les Bourbons.

— Laissez-moi tranquille avec vos Bourbons ! dit le soldat en se retournant brusquement.

— Ah ! mon Dieu, dit la Reine, est-il possible que

l'on aille jusqu'à vouloir suborner les gardes qui veillent sur l'Empereur ? Ah ! je le sens, il est encore bien plus affreux d'être en butte à la haine de quelques Français que d'avoir à redouter celle de toute l'Europe réunie ! »

Et ce disant, elle s'éloigna précipitamment. Nous la suivîmes silencieusement jusqu'à la place de la Concorde, où nous retrouvâmes la voiture. Nous reconduisîmes M^me^ de Dillon chez elle, puis nous rentrâmes à l'hôtel, où quelques personnes attendaient le retour de la Reine, entre autres M. de La Bédoyère. Il nous apprit que la Chambre des Députés s'était formée en comité secret, que le mot d'*abdication* circulait dans la foule, et que l'inquiétude régnait partout :

« J'espère que l'Empereur n'écoutera pas ces perfides insinuations, dit La Bédoyère ; elles perdraient la France, qui ne peut être sauvée qu'avec lui !

— C'est possible, reprit la Reine, mais l'Empereur ne voudra jamais aggraver la position de la France, en augmentant ses divisions.

— Si l'Empereur s'armait de la dictature, qu'au fond du cœur chaque bon Français lui décerne d'avance, s'il foudroyait tous les traîtres qui conspirent avec les Bourbons, s'il anéantissait cette opposition de la médiocrité qui ne comprend pas que, lorsque l'ennemi approche, c'est *combattre* qu'il faut, et non *pérorer*, alors, Madame, toute la nation prendrait les armes.

— Vous oubliez que depuis un an, on ne s'occupe que de discussions ! Que tout le génie, que tout le bon vouloir de l'Empereur ne peuvent aller contre l'aveuglement du moment !

— Hé bien ! Madame, si on abandonne l'Empereur,

la France est perdue ; l'armée, privée de son chef, sera démoralisée ! Les alliés s'avanceront sans résistance, nous imposeront les Bourbons une seconde fois, et nous connaîtrons tous les maux qu'une conquête et une restauration peuvent engendrer ! »

Il parla encore longtemps, en nous faisant le tableau le plus sombre de toutes les misères qui nous attendaient. J'en étais épouvantée.

Si la première pensée de la Reine avait été pour la défense et le salut de la France, la seconde fut pour le sort de l'Empereur. Le soir, elle retourna à l'Élysée pour le voir enfin !

L'Empereur dîna seul ; la Reine assista à son repas et resta longtemps avec lui. Elle rentra fatiguée de tant d'émotions successivement accumulées, mais elle resta courageuse et résignée à tout.

Le lendemain 22 juin, il envoya aux Chambres son abdication ; chacun sait ce qui s'y passa, et les scènes qu'elle provoqua pour le malheur de la France. Il faudrait pouvoir oublier de pareils événements et en laisser le blâme sur la conscience de ceux qui se trompèrent alors ; mais ce qui sera toujours digne d'être rappelé à la mémoire, ce sont les dernières paroles de l'Empereur à la Nation française.

Déclaration au Peuple Français

« Français ! Au commencement de la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés, et le concours de toutes les autorités. J'étais fondé à en espérer le succès, et j'avais bravé toutes les déclarations des puissances contre moi. Les circonstances

LE DUC DE WELLINGTON (1760-1852)

paraissent changées : je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France; puissent-ils être sincères dans leurs déclarations et n'en avoir jamais voulu qu'à ma personne !

« Ma vie politique est terminée, et je proclame mon fils, sous le nom de Napoléon II, empereur des Français. Les ministres actuels formeront provisoirement le conseil du gouvernement. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les Chambres à organiser sans délai une régence par une loi. Unissez-vous tous pour le salut de la patrie et pour rester une nation indépendante !

« Donné au palais de l'Élysée, le 22 juin 1815.

« Signé, NAPOLÉON. »

Le 23 juin, les députations des deux Chambres se rendirent chez l'Empereur, qui leur répondit en ces mots :

« Monsieur le Président,

« Je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez; je recommande à la Chambre de renforcer les armées, et de les mettre dans le meilleur état de défense : qui veut la paix doit se préparer à la guerre. Ne mettez pas cette grande nation à la merci des étrangers, de peur d'être déçus dans vos espérances. Dans quelque position que je me trouve, je serai heureux si la France est libre et indépendante. Si j'ai remis le droit qu'elle m'a donné à mon fils, de mon vivant, ce grand sacrifice, je ne l'ai fait que pour

le bien de la nation, et l'intérêt de mon fils, que j'ai en conséquence, proclamé Empereur. »

Dans la séance des Chambres de ce même jour, on proclama Napoléon II, à la suite d'un très beau discours de Manuel, et aux cris mille fois répétés de : Vive l'Empereur !

Dans l'après-midi, la Reine se rendit à l'Élysée ; j'eus l'honneur de l'y accompagner. Je restai dans le salon de service pendant que la Reine était chez l'Empereur ; je la vis bientôt se promener dans les jardins avec Madame Mère, tandis que l'Empereur, à quelques pas plus loin, causait avec son frère Lucien. Tout à coup des cris de Vive l'Empereur ! nous firent tous accourir aux fenêtres. La foule du peuple, exaspérée par l'abdication, entourait le palais et les jardins, en demandant l'Empereur à grands cris. Et dès qu'ils l'avaient aperçu se promenant, plusieurs hommes avaient escaladé les murs pour s'élancer vers lui ; ils s'étaient précipités à ses pieds, et avec cet accent pénétrant qui part de l'âme, ils l'avaient supplié de ne pas les abandonner, de renoncer à ce projet d'abdication qui les désespérait et de se mettre à leur tête pour aller repousser l'ennemi.

« Eh bien ! nous dit le comte Réal, qui se trouvait avec nous, je ne suis occupé qu'à faire réprimer de pareils élans et à prévenir des scènes semblables. »

Comme préfet de police, et malgré tous les soins et l'argent qu'il avait fait distribuer à cet effet, il n'avait pu prévenir la scène qui se passait sous ses yeux ; il le répéta à la Reine, lorsqu'elle traversa le salon pour s'en aller.

Elle n'assista pas au dîner de l'Empereur, comme elle en avait eu l'intention, et rentra chez elle plus

tôt qu'elle ne l'avait pensé. Aussitôt que nous fûmes en voiture, elle me dit : « L'Empereur m'a demandé si la Malmaison m'appartenait ; je lui ai répondu qu'elle était à mon frère, mais que c'était la même chose. Alors il m'a dit qu'il désirerait s'y rendre et qu'il me priait de l'y recevoir.

— Et vous avez consenti, Madame ?

— Certainement ; je suis trop heureuse de pouvoir lui témoigner ma reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour moi !

— Mais, Madame, réfléchissez au danger des circonstances où nous sommes ; il y en a sûrement beaucoup pour vous à vous identifier ainsi au sort de l'Empereur.

— C'est une raison de plus pour que je n'hésite pas à m'y associer ! Je m'en fais un devoir, et plus l'Empereur court de périls, et plus je suis heureuse de lui témoigner tout mon dévouement. »

Depuis le retour de l'Empereur, la Reine ne s'occupant que de lui, avait cependant pensé plusieurs fois à faire cacher ses enfants dans un lieu sûr, afin que, soulagée de toute inquiétude pour eux, elle pût être tout entière au devoir qu'elle s'imposait en recevant l'Empereur à la Malmaison.

La Reine, en rentrant chez elle, trouva son salon rempli de personnes qui attendaient son retour avec une vive impatience. L'inquiétude, l'agitation étaient peintes sur tous les visages ; chacun désirait savoir ce que l'Empereur allait faire. La Reine dit qu'il voulait se retirer à la Malmaison, et qu'elle comptait aller l'y recevoir. Ce ne fut qu'un cri pour l'en dissuader ; elle s'exposait véritablement en suivant ainsi l'impulsion de son bon cœur et de sa générosité, plutôt que

d'écouter la prudence, qui lui aurait prescrit de ne pas ranimer l'animosité de certaines gens contre elle, en partageant encore celle qui se déversait sur l'Empereur.

Je la laissai combattant de toute la noblesse de ses sentiments les raisons qu'on lui donnait, et je rentrai chez moi quelques instants ; j'y trouvai M^me^ Riouff, chez laquelle les princes avaient été cachés lors du retour de leur oncle. Elle eût été prête encore à les recevoir si la Reine l'eût voulu, et s'alarma autant que moi du projet de la Reine de se rendre à la Malmaison :

« C'est justifier, disait-elle, toutes les calomnies qui ont été faites sur elle, lors du débarquement de l'île d'Elbe et dans d'autres temps. »

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de La Bédoyère ; il aurait fait encore bien d'autres exclamations s'il avait su quel en était le sujet. Il revenait de la Chambre des pairs, dont il était membre : Napoléon II venait d'y être proclamé. Aussi il se mêlait à l'expression du plaisir qu'il en éprouvait un sourire sardonique que je ne m'expliquais pas ; je lui en demandai la raison :

« Je viens de leur dire de cruelles vérités, me répondit-il ; ils ne voulaient pas m'entendre ; ils criaient : A l'ordre ! A l'ordre !

« J'élevai la voix encore plus qu'eux, et je ne me suis tu que lorsque la sonnette du président et le tumulte m'ont forcé au silence. Mais cela m'est égal ; ils ont entendu ce que j'avais à cœur de leur dire, et il a bien fallu qu'ils s'y résignent.

— Mais que leur avez-vous donc dit, bon Dieu !

— Voici ce qui s'est passé : la séance s'est ouverte

par un beau discours de Drouot, qui, après avoir exposé quelles étaient les ressources de la France, avait ajouté que notre dernier échec ne devait pas décourager une nation grande et noble comme la nôtre ; que si nous déployions dans cette circonstance l'énergie nécessaire, ce dernier malheur ne ferait que relever notre gloire, et que nul sacrifice ne devait coûter aux vrais amis de la patrie, lorsque le souverain que nous avions proclamé naguère avec acclamation venait de faire le plus grand, le plus noble des abandons.

« Il s'est exprimé avec calme, avec dignité : Drouot a été sublime ! On a passé ensuite à la question de Napoléon II et de la régence ; et, sur quelques objections, on allait adopter l'ordre du jour, lorsque j'ai pris la parole. J'ai déclaré que, suivant moi, l'Empereur devait regarder son abdication comme annulée, si on ne reconnaissait pas Napoléon II pour son successeur. L'Empereur doit de nouveau tirer l'épée, et s'entourer de son armée. J'ai ajouté qu'il était peut-être des généraux qui projetaient de l'abandonner, des membres des Chambres qui désireraient voir arriver l'ennemi. Je leur ai rappelé leurs serments à l'Empereur, et je me suis emporté jusqu'à dire : N'entendrons-nous donc jamais dans cette enceinte que des paroles parjures ?

« A ces mots, des cris furieux sont partis de tous les côtés. M. de Valence trépignait sur sa chaise, en criant : Je n'écoute pas ; désavouez ce que vous avez dit.

« Le prince d'Essling, d'un ton plein de dignité et d'une voix forte, m'adressa la parole en ces termes : Jeune homme, vous vous oubliez ! — A ces mots de la part du vétéran de notre gloire, je m'arrêtai, mais ce

fut un grand effort que je fis sur moi, car j'avais encore bien des choses à dire. »

Nous remontâmes ensemble chez la Reine, où M. de La Bédoyère lui raconta la scène de la Chambre des pairs ; elle ne laissa pas échapper cette occasion de lui faire une petite morale, en lui disant que lorsqu'on avait de l'éloquence et qu'on parlait devant une grande assemblée, on ne devait jamais se laisser entraîner à se servir d'expressions choquantes ; elle ajouta que le général Drouot lui avait fourni un bel exemple à suivre. Il en convint de bonne grâce. Seul il ne fut pas contre la Reine sur la résolution d'aller installer l'Empereur à la Malmaison ; il avait trop de générosité dans le caractère pour ne pas comprendre ses motifs, et chez lui la prudence ne passait pas avant tout.

M. de La Bédoyère se trouvant encore avec nous à six heures, la Reine le retint à dîner. Au moment où nous nous mettions à table, quelqu'un fit la remarque que nous étions treize. Quoique je ne sois pas superstitieuse, je n'aime pas à me trouver dans le nombre des personnes réunies sous ce numéro. J'en fis part à mon voisin : La Bédoyère l'entendit.

« N'ayez pas peur, mademoiselle Cochelet, me dit-il, à la tournure que prennent les événements, il est bien probable que ce sera moi le treizième manquant à l'appel d'ici à un an !

— Qui sait d'ici là où nous serons tous ? lui répondis-je. J'espère du moins que si nous sommes dispersés, aucun de nous ne sera mort. »

Personne ne songea à interrompre le silence qui se fit en ce moment, et chacun resta longtemps dans des réflexions sérieuses, que le peu de mots prononcés par M. de La Bédoyère avaient fait naître.

La Reine congédia de bonne heure sa société pour s'occuper des dispositions qu'elle avait à prendre avant de partir. Elle fit appeler la nourrice du jeune prince et le valet de chambre de son fils aîné, et leur dit de tout préparer pour emmener le plus secrètement possible les princes dans un lieu sûr. Je lui demandai à qui, dans cette circonstance, elle avait donné la préférence.

« Je n'ai pas voulu, me dit-elle, accepter les offres faites par plusieurs personnes de ma connaissance ; je ne veux pas que des gens qui sont en évidence par leur position, puissent se compromettre pour moi. Le peuple n'a rien à craindre, et j'accepte avec plus de plaisir un service de ces bonnes gens. C'est chez notre marchande de bas du boulevard Monmartre, M^me^ Tessier, que j'envoie mes enfants ; elle est venue m'en prier et se mettre à ma discrétion. Je suis sûr qu'ils se trouveront à merveille chez elle, et qu'ils y seront parfaitement soignés, car c'est une excellente personne. »

La Reine présida elle-même aux apprêts de leur départ, et lorsqu'elle les eut embrassés et recommandés à la nourrice et au valet de chambre, elle ne songea plus qu'à se mettre en route, afin d'arriver dans la nuit à la Malmaison pour y recevoir l'Empereur le lendemain matin.

Je n'ai rien dit encore de cette bonne M^me^ Bure, la nourrice du jeune prince Louis. C'était une personne douce et bienveillante, qui était fort aimée de toute la maison. Elle était petite, brune et fort jolie : un jour qu'elle avait été conduire son cher prince aux Tuileries, l'Empereur dit, en levant les yeux sur elle :

« Ce gaillard-là a une jolie nourrice ! »

Ces mots ont probablement valu à Mme Bure le seul petit mouvement de vanité qu'elle ait eu dans sa vie ; son attachement pour son prince était la tendresse d'une mère passionnée, et a été le sentiment dominant de sa vie. Elle l'a suivi partout ; et dans ce moment elle vit encore auprès de lui à Arenenberg où les bontés de la Reine et du prince lui marquent, au milieu de tout ce qui les entoure, une place d'affection.

Le gouvernement provisoire, dont M. le duc d'Otrante était président, fit paraître sa proclamation du 24 juin. Le même jour, MM. d'Argenson, Sébastiani, Lafayette, Laforêt et Pontécoulant partirent à sept heures du soir, pour se rendre au quartier général des alliés, à Manheim. Ils se dirigèrent d'abord près de lord Wellington qui, en sa qualité de commandant de l'armée anglaise, devait leur faire délivrer des passeports. Ils étaient pleinement convaincus que les alliés n'en voulaient qu'à l'Empereur, que sa retraite allait les arrêter comme une baguette magique, et qu'ils n'avaient qu'à partir pour les faire renoncer à leurs projets d'invasion, et pour conserver par là l'indépendance de la France. Au reste, les deux Chambres, malheureusement influencées par le duc d'Otrante, qui lui-même était dupe des alliés, croyaient aussi que, l'empereur Napoléon éloigné, la France resterait libre de se choisir un souverain, et qu'il n'y aurait plus de guerre.

Ce fut aussi le 24 juin que l'Empereur quitta Paris pour n'y plus revenir ; il se rendit à la Malmaison, où la Reine, qui était partie la nuit, avait tout disposé pour le recevoir de son mieux.

Mme d'Arjuzon ayant accompagné la Reine, je restai à Paris en proie à bien des inquiétudes, qui s'augmentaient encore de tout ce que chacun venait me

LA REINE HORTENSE ET SON FILS NAPOLÉON-LOUIS-CHARLES (1802-1807)

conter. M. de Marmol, écuyer de la Reine, s'étant retiré dans ses foyers en Belgique, en 1814, la maison d'honneur de la Reine, avait été dissoute. Sitôt qu'il apprit le retour de l'Empereur, en 1815, il vint reprendre son service près de la Reine qui le revit avec grand plaisir. C'était un excellent homme, qui lui était fort attaché. Il l'accompagna à la Malmaison, ainsi que M. d'Arjuzon. Les personnes de la maison de Reine, restées avec moi à Paris étaient de M^me^ de Boubers, le baron Devaux et l'abbé Bertrand. L'appartement de M. Devaux, comme je l'ai déjà dit, donnait sur la rue, en face de celui de la duchesse de Mouchy. A chaque instant il me racontait quelques nouveaux détails des démonstrations de joie dont il était témoin et qu'il apercevait de ses fenêtres ; un moment pourtant cette joie se calma et fit place à la peur.

Le peuple de Paris avait appris avec douleur le départ de l'Empereur et avait peine à se résigner à son éloignement ; une morne tristesse empreinte sur tous les visages annonçait le mécontentement du plus grand nombre. Dans les faubourgs, cette démonstration était remplacée par de sourds murmures, que quelques poltrons prirent pour des menaces, et l'on fit courir le bruit que le peuple, dans sa fureur, voulait se venger en massacrant les royalistes. La peur prit naturellement à l'hôtel de M^me^ de Mouchy, placé en face du palais de la Reine. Le silence succéda aux éclats de rire ; portes et fenêtres se fermèrent et ne laissèrent aucun doute sur la prudence et les précautions des triomphants voisins de la veille.

Nulle expression ne saurait peindre l'agitation que j'éprouvais. Je ne pouvais tenir en place, je courais chez ma mère, chez mes amis, à l'affût des nouvelles,

et j'en recueillais aussi des personnes que je recevais. Ces nouvelles étaient quelquefois très contradictoires, suivant l'opinion des gens qui les colportaient ; elles augmentaient mes perplexités. Plusieurs femmes de généraux vinrent me voir, entre autres M^me^ Corbineau, dont le mari était aide de camp de l'Empereur ; elle ne comprenait pas pourquoi l'Empereur, sûr comme il l'était de toute l'armée, ne se remettait pas à sa tête pour ressaisir le pouvoir. Il lui semblait étrange que l'ennemi s'approchât de Paris, sans qu'il prît aucune disposition pour l'arrêter.

Les commissaires envoyés par les Chambres au quartier général des souverains alliés n'avaient pas même été admis auprès d'eux, tant on était loin de prendre en considération rien de ce qui avait été fait depuis dix jours.

On vint me dire que deux cents bourbonnistes armés s'étaient dirigés sur la Malmaison pour la cerner et assassiner l'Empereur, comme ce parti avait vainement essayé de le faire en Provence, lors de son voyage de l'île d'Elbe. Je voyais la Reine massacrée, et je ne n'avais plus une goutte de sang dans les veines... J'envoyai en toute hâte Vincent à la Malmaison, espérant que cet avis arriverait avant le danger, et que l'Empereur et la Reine pourraient s'y soustraire.

Vincent était à peine parti, que j'appris que la duchesse de Rovigo avait été à la Malmaison, et je sus qu'elle avait positivement rencontré beaucoup d'hommes armés et à cheval sur la route qu'elle venait de parcourir. Elle ajoutait en même temps qu'elle avait reconnu dans ce rassemblement un royaliste de sa famille. Quelles que fussent leurs intentions, l'Empe-

reur était encore assez entouré pour être à l'abri d'un coup de main.

Vincent revint, le soir, m'apportant quelques mots que la Reine m'écrivait pour me rassurer, mais qui ne parvinrent pas entièrement à ce résultat. Comment aurais-je pu avoir quelque repos d'esprit, lorsque je voyais les yeux des ennemis de l'Empereur fixés sur la Malmaison, et la malveillance colporter partout, pour animer contre lui, que les alliés ne voulaient pas entendre parler d'un armistice qu'ils ne fussent certains qu'il était parti.

Le 27 au matin, La Bédoyère vint me voir :

« Comment, vous ici ! m'écriai-je en l'apercevant ; et l'Empereur, et la Reine sont donc seuls livrés à leurs ennemis ?

— Rassurez-vous, me dit-il ; nous nous sommes arrangés pour qu'ils ne courent aucun danger. Sans être nombreux, nous sommes tous bien armés et très déterminés. Notre service est organisé près de l'Empereur, et je puis sans inconvénients venir à Paris tous les matins, y voir ma femme et vaquer à mes affaires. Mais, la nuit, nous veillons tous, même le jeune page Sainte-Catherine, qui est prêt comme nous à vendre chèrement sa vie.

« Hier, nous avons eu une alerte assez vive ; nous étions encore réunis chez la Reine, lorsque nous avons entendu un coup de pistolet, qui semblait avoir été tiré dans les alentours de l'appartement de l'Empereur. A l'instant, tout le monde s'apprêta à faire une vigoureuse résistance ; la Reine a montré dans ce moment où le danger paraissait imminent, un calme et un courage dont je n'aurais pas cru une femme capable. Les premières précautions prises, à l'aide d'une

reconnaissance que plusieurs d'entre nous firent dans la direction d'où était parti le coup, elle a demandé à ceux qui étaient près d'elle ce que l'on comptait faire :

— Nous défendre comme à Bender, Madame, jusqu'au dernier ! lui ai-je répondu.

— Ah ! mon Dieu ! m'a-t-elle dit d'une voix émue, s'il y a du sang répandu, si l'on se tue autour de moi, je ne réponds plus de mon courage !

« Heureusement nous n'en sommes pas venus à cette extrémité ; aucun ennemi apparent ne s'est présenté. Notre reconnaissance a vainement exploré les alentours de la Malmaison, sans avoir pu découvrir l'auteur du coup de pistolet. »

Lorsque La Bédoyère eut fini son récit, je lui fis mille questions ; il me conta que la Reine avait tout arrangé pour que l'Empereur fût entièrement libre : il dînait seul dans son appartement. La Reine dînait avec les dames et les officiers dans la petite galerie. Beaucoup de personnes allaient à la Malmaison pour faire leurs adieux à l'Empereur ; M^me^ Bertrand y venait tous les jours et se disposait à suivre son mari.

La Bédoyère venait de me quitter, lorsque je vis arriver M. de Marmol ; j'en fus toute saisie, tant je m'y attendais peu, et ce fut avec une véritable anxiété que je lui demandai :

« Que fait la Reine ? Comment la quittez-vous ?

— Elle m'envoie chercher ses enfants, pour qu'ils viennent faire leurs adieux à leur oncle !

— Est-il possible ! m'écriai-je. Non contente de s'exposer, en restant près de l'Empereur dans de pareils moments, elle veut faire venir ses enfants à la Malmaison ? Elle, ordinairement si craintive pour eux, à quoi pense-t-elle donc ?

EUGÈNE-ROSE DE BEAUHARNAIS (1781-1824),

Vice-roi d'Italie (1805), *prince de Venise* (1807), *grand-duc héréditaire de Francfort* (1810), *duc de Leuchtenberg, prince d'Eichstadt* (1817).

— Vous savez bien, me dit M. de Marmol, que les affections et les sentiments du devoir passent avant tout chez la Reine. »

Cette détermination de la Reine était vraiment le coup de grâce aux inquiétudes que me causait sa résolution, mais il n'y avait pas moyen de la faire changer, et je me résignai. M. de Marmol se rendit près des princes ; il les fit monter en voiture à quelques pas de leur nouvelle demeure, et, arrivant à la Malmaison par les chemins les plus détournés, il les remit entre les mains de la plus affectueuse et de la plus tendre des mères !

CHAPITRE XIII

L'Empereur et la Reine en danger d'être pris.
Le collier de diamants.
Adieux de l'Empereur à Madame Mère.
Talma en garde national.
« Il faut pendre Fouché ! »

Mon imagination était toujours portée sur la Reine et sur ses enfants ; je comptais le temps donné à ces derniers pour leurs adieux à l'Empereur, et je calculais les heures jusqu'à leur retour, lorsque je vis arriver M^lle^ Ribou, aussi agitée que je l'étais moi-même, car dans ces moments de crise chacun avait, dans ses intérêts ou dans ses affections, de quoi trembler.

Elle s'informa si la Reine n'était point encore revenue de la Malmaison, et ce qu'elle pouvait y faire si longtemps. On était venu avertir Fouché qu'une partie des troupes refusait d'obéir, et se préparait à se rendre auprès de l'Empereur, pour le forcer à se mettre à leur tête, renverser le Gouvernement provisoire, et faire rentrer Paris dans l'ordre. On assurait aussi que la Reine avait les mêmes idées et les mêmes espérances ; qu'elle ne restait à la Malmaison que pour décider l'Empereur à faire ce qu'on attendait de lui, et qu'elle montait la tête à tous les officiers qui l'en-

touraient, pour les pousser à ce coup désespéré :

« Vous sentez, ajouta Mlle Ribou, combien seraient insensés les gens qui auraient de pareilles idées ; ce serait perdre la France, et nuire en même temps aux intérêts de l'Empereur et à ceux de la Reine ; tandis qu'en se retirant sagement et prudemment, i's rendront tout plus facile à terminer et leur sort meilleur. Vous connaissez les sentiments que le duc d'Otrante leur porte ; il s'inquiète, surtout pour eux, de tous ces bruits qui se répandent. Il n'est occupé qu'à éviter la guerre civile et à obtenir un armistice des puissances alliées, afin de pouvoir traiter ensuite avec elles des intérêts de Napoléon II, dont il mettra tous ses soins et toutes les ressources de son talent à consolider et à conserver les droits reconnus par la Nation. »

Je rassurai l'envoyée de Fouché sur les desseins que l'on prêtait à l'Empereur, dont La Bédoyère m'avait appris les projets de départ, et j'ajoutai :

« J'ignore quel est l'esprit de l'armée ; mais, quant à la Reine, soyez bien convaincue que, pour quelque intérêt que ce soit, on ne la verra jamais fomenter des troubles qui occasionneraient la guerre civile. Elle n'est absolument occupée, en ce moment, qu'à veiller sur la vie de l'Empereur, dont elle se croit responsable tout le temps de son séjour à la Malmaison. »

Mlle Ribou me quitta plus tranquille ; et moi, tandis que l'heure avancée redoublait mes angoisses pour ces chers enfants, j'allais faire l'imprudence de courir m'informer d'eux chez la marchande de bas du boulevard Montmartre, et par là, peut-être, faire découvrir leur retraite, lorsque j'appris enfin leur retour de la

Malmaison, où, après avoir reçu la bénédiction de leur oncle, après l'avoir embrassé pour la dernière fois, ils avaient gagné péniblement leur cachette.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit, et je restais toujours fort inquiète, lorsqu'une visite inattendue vint augmenter mes angoisses : le 28, au matin, on vint me dire qu'un officier des lanciers de la garde impériale demandait à voir la Reine. Comme elle était absente, je le reçus chez moi ; c'était un jeune homme fort agréable, officier dans la garde, rempli de talents, et qui venait quelquefois chez la Reine, les jours de réception. Il la croyait de retour à Paris et s'alarma beaucoup, lorsque je lui appris qu'elle était encore à la Malmaison, ainsi que l'Empereur. Il me dit que l'ennemi s'avançait sur Paris, que le pont de Neuilly était barricadé et qu'il était à craindre que si la Reine ne revenait pas immédiatement, elle ne pût plus rentrer chez elle ; qu'il était arrivé au galop pour la prévenir que l'Empereur se trouvait très exposé à la Malmaison, qu'un corps de troupes étrangères s'avançait de ce côté, en tournant Paris par la vallée de Montmorency, Saint-Germain et Chatou ; qu'il fallait en faire parvenir au plus vite l'avis à la Malmaison ; que, pour lui, il allait rejoindre son régiment qui était à Saint-Denis, et qu'il n'avait quitté un moment que pour avertir du danger que courait l'Empereur.

Il repartit en toute hâte, pour se rendre où son devoir l'appelait : et j'écrivis bien vite à la Reine l'avis important que M. de Brack venait de me communiquer. J'étais si bouleversée, que la main me tremblait ; je ne sais si je m'expliquai très clairement sur les détails qui venaient de m'être donnés, mais ce dont je suis sûre, c'est d'avoir répété plus de dix fois :

« Au nom du ciel, Madame, revenez, ne perdez pas un instant, revenez, ou c'est fait de vous. »

Pendant que j'écrivais, Vincent, que j'avais fait avertir, et qui était le serviteur le plus dévoué et le plus utile à employer dans les moments difficiles, montait à cheval. Il partit aussitôt. Je lui dis ce que contenait ma missive, bien sûre en cela de l'activité qu'il mettrait à la porter. Après son départ, je ne me sentis pas le courage de rester seule en face des terreurs qui m'agitaient ; je courus à l'affût des nouvelles, qui malheureusement toutes confirmèrent mes craintes, et qui les auraient augmentées, si la chose eût été possible.

Le pont de Neuilly étant barricadé, cette route était fermée à la Reine pour son retour ; quantité de paysans, que l'approche de l'ennemi avait fait fuir, escortaient leur modeste mobilier, chargé dans des charrettes, et faisaient marcher vivement devant eux leurs bestiaux.

Ce récit circulait de bouche en bouche et, de temps en temps, le canon, qui se faisait entendre, venait en attester la triste vérité à la capitale dont les habitants étaient diversement occupés : beaucoup de Parisiens faisaient des apprêts de départ, chargeaient des voitures de voyage, et se dirigeaient sur les départements de l'intérieur qu'ils supposaient moins exposés à devenir le théâtre de la guerre et de l'invasion. Le trouble, l'agitation, la tristesse étaient partout. Je rentrai chez moi à la chute du jour, épuisée de fatigue et d'émotion. Les heures s'écoulaient, et Vincent ne revenait pas ! Que lui était-il arrivé ? N'avait-il pu gagner la Malmaison ? Les troupes ennemies y étaient-elles avant lui ?

Chaque bruit de voitures ou de chevaux me faisait tressaillir, et je courais à ma fenêtre pour voir si c'était la Reine. Quatre heures, cinq heures sonnèrent : j'étais toujours dans l'attente... A six heures et demie, je vis entrer Vincent :

« Et la Reine ? m'écriai-je, en m'élançant au devant de lui.

— Elle n'a pas voulu quitter l'Empereur avant d'être assurée que toutes les précautions ont été prises pour la sûreté de son départ, » me répondit-il d'un air visiblement ému.

Je tombai dans un fauteuil, anéantie, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que je fus assez remise pour le questionner de nouveau. Son arrivée, seul, était pour moi la confirmation de toutes mes inquiétudes. Vincent avait remis ma lettre à la Reine, et il y avait ajouté tout ce que je lui avais dit de vive voix ; deux fois elle l'avait lue avec attention, écoutant à peine ce qu'il lui disait sur les dangers qui entouraient la Malmaison. Puis elle était entrée dans le cabinet de l'Empereur, pour lui faire part de l'avertissement que je lui avais donné, et elle était restée longtemps avec lui. On était venu dire à Vincent de se reposer et d'attendre. Il était présent lorsqu'on avait donné l'ordre à un officier d'aller en reconnaissance du côté où l'on disait que l'ennemi arrivait. Cet officier n'était revenu que longtemps après, en rendant compte qu'il avait effectivement aperçu les avant-postes des troupes alliées à une très petite distance.

Au moment où Vincent partait pour revenir, il avait vu brûler le pont de Chatou pour arrêter l'ennemi, dont l'Empereur n'était plus séparé que par la

Seine. La Reine me faisait remercier verbalement de l'avis que je lui avais fait parvenir, en me faisant dire de me rassurer; mais qu'elle était décidée à ne pas revenir que l'Empereur ne fût parti.

Je passe sur cette nuit d'insomnie, et sur la matinée du 29, plus pénible encore; je voulais quitter Paris, aller rejoindre la Reine et partager son sort, quel qu'il fût, lorsque quatre heures de l'après-midi sonnèrent. A ce moment, je vis arriver la Reine, accompagnée de M^me^ Bertrand qu'elle ramenait avec elle.

La Reine me gronda (autant qu'elle pouvait gronder) de me désoler ainsi. Elle me raconta comment, étant revenue de la Malmaison, son voyage n'avait été ni retardé ni inquiété en aucune manière; elle avait, il est vrai, pris le chemin de traverse pour gagner Saint-Cloud, et de là rentrer à Paris par la barrière qui porte le nom de cette première ville.

Elle me fit part des vives inquiétudes qu'elle avait éprouvées pour l'Empereur, craignant à chaque instant qu'on ne vînt l'enlever, et les peines qu'elle s'était données pour le déterminer à partir. Il n'était occupé, dans ces pénibles moments, que du salut de la France, et gémissait et se désespérait de ne voir prendre aucune mesure énergique pour arrêter l'invasion. Il avait cru, jusqu'à la dernière heure de son départ, qu'un élan national viendrait soustraire la patrie aux malheurs qu'il prévoyait et qu'il redoutait pour elle; il l'avait espéré en vain!

Pendant que l'Empereur était dans de pareilles inquiétudes, il en donnait beaucoup d'un autre genre au gouvernement provisoire et aux Chambres, qui trouvaient que son départ pour Rochefort ne s'effectuait pas assez vite à leur gré. Le maréchal Davout,

ministre de la guerre et commandant l'armée alors, un des généraux que l'Empereur avait le plus comblé de ses bienfaits, — le revenu de ses dotations s'était élevé annuellement jusqu'au chiffre prodigieux de 1.800.000 francs ! — mit le comble à l'ingratitude et à l'indignité, en disant au général de Flahaut, aide de camp de l'Empereur, qui l'avait expédié auprès de lui pour obtenir du gouvernement provisoire un répit de vingt-quatre heures :

« Dites à votre Bonaparte que s'il ne se met en route de suite, j'irai moi-même l'y forcer ! »

Qui connaît la noblesse du caractère du général de Flahaut peut se persuader facilement à quel point un pareil procédé le révolta ; aussi brisa-t-il son épée à l'instant même, en déclarant au ministre de la guerre Davout qu'il donnait sa démission ; puis, ayant ajouté qu'il se croirait déshonoré de servir sous ses ordres, il lui tourna le dos.

Madame Mère fut la dernière personne de la famille impériale qui vint prendre congé de l'Empereur. Talma, qui, en habit de garde national, s'était rendu à la Malmaison pour saluer le grand homme avant son départ, vint me voir le lendemain et me raconta combien il avait été touché de ce que l'Empereur l'avait reçu, quoique déjà l'ordre eût été donné de ne plus laisser entrer personne ; que l'Empereur avait paru sensible à sa visite et lui avait témoigné beaucoup d'intérêt :

« De quelle belle scène tragique ai-je été témoin, mademoiselle Cochelet ! » me disait Talma avec cette âme de feu qu'on lui connaissait.

« Quel spectacle que cette séparation de Madame Mère et de son fils !

« Elle n'arracha aucune marque de sensibilité à l'Empereur ; mais qu'elle a fait naître d'expression dans sa belle physionomie, dans sa pose, et que de choses probablement dans sa pensée!!! L'émotion de Madame Mère se fit jour par deux grosses larmes qui sillonnaient ce beau visage à l'antique, et sa bouche ne prononça que ces trois mots, en lui tendant la main au moment du départ :

« Adieu, mon fils ! »

« La réponse de l'Empereur fut aussi laconique :

« Ma mère, adieu ! »

« Puis ils s'embrassèrent. »

C'est ainsi que se fit cette séparation, qui devait être éternelle !

Mais revenons à l'Empereur, qui se dirigeait rapidement sur Rochefort, ayant avec lui dans sa voiture le général Becker, commissaire délégué par le gouvernement provisoire pour l'accompagner jusqu'à son embarquement. A son arrivée à Rochefort, l'Empereur y rencontra son frère Joseph, qui était prêt à s'embarquer pour se rendre aux États-Unis sur un bâtiment de cette nation ; le trajet se fit heureusement, après avoir évité la croisière anglaise. Un capitaine danois, dont le navire était réputé fort bon marcheur, et qui se trouvait en rade à La Rochelle, offrit à l'Empereur de le transporter à New-York, il répondait sur sa tête du succès de l'entreprise, mais il y mettait une condition spéciale : c'était que l'Empereur s'embarquât seul et se cachât dans une armoire secrète... L'Empereur refusa.

Il y avait un moyen de soustraire l'Empereur aux Anglais : l'attachement que son frère Joseph lui vouait, était le garant que ce moyen infaillible n'aurait pas

été inutilement proposé. Il aurait fallu que Joseph endossât la redingote grise, qu'il se coiffât du chapeau historique, et, qu'entouré des fidèles de l'Empereur, il se fît prendre pour lui par les Anglais. Certes, la ressemblance du visage était frappante, et ce n'était pas un pouce de plus en taille que le Roi avait sur son frère, qui eût fait découvrir l'ingénieux stratagème. Les Anglais, se trouvant en possession de Joseph, se seraient empressés de le conduire aux bords de la Tamise : alors l'Empereur aurait passé d'autant plus facilement en Amérique que la flotte qui était en croisière se serait éloignée.

J'ai souvent raisonné sur ce sujet avec la Reine, et nous sommes tombées d'accord sur la réussite :

« Si l'Empereur ou son frère y avait pensé, disait-elle, il y aurait eu là une belle page pour l'histoire de Joseph ; et, tel que je le connais, il n'aurait pas laissé échapper l'occasion d'un pareil dévouement. »

La Reine, avant le départ de l'Empereur pour aller s'embarquer, ne sachant pas quel sort lui serait réservé, l'avait prié avec insistance d'accepter son beau collier de diamants, pensant avec raison qu'un objet de prix, en un moment critique, lui sauverait peut-être la vie. L'Empereur n'y avait pas consenti d'abord ; puis il avait fini par céder, à la condition que la Reine recevrait en échange un papier contenant les délégations des bois qu'il avait réservés sur la liste civile, et qui furent saisis par les Bourbons à leur retour. Malgré sa légalité, cette dette n'a jamais été payée. Le collier fut donc cousu dans un ruban de soie noire, que l'Empereur a toujours porté autour de lui.

La Reine, après cette dernière marque de dévoue-

ment à l'Empereur, avait pris congé de lui. A peine fut-elle de retour chez elle, qu'une idée subite lui rappela tous les objets qui lui appartenaient encore, et qui allaient être exposés à devenir la proie de l'ennemi à la Malmaison :

« J'ai là des tableaux magnifiques, que j'aurais pu faire transporter à Paris ; mais pouvais-je y penser, lorsqu'il s'agissait des dangers de l'Empereur ? »

Le salon de la Reine, à Paris, ne désemplissait pas ; beaucoup de dames de sa société, la duchesse de Vicence, M^me^ Corbineau, se désolaient du départ de Napoléon ; l'armée et le peuple demandaient à cor et à cris, des armes pour combattre et sauver la France.

« Il est trop tard, disait la Reine d'un ton calme et résigné; on a repoussé, on a méconnu l'Empereur, lui qui, jusqu'au dernier moment, avait pensé qu'on finirait par comprendre la nécessité de le rappeler au commandement de l'armée qui lui était si dévouée, et qui certes se serait plutôt fait hacher avec lui sous les murs de Paris, que d'y laisser pénétrer les alliés une seconde fois. Ceux qui l'ont éloigné auront de grands reproches à se faire ; maintenant tout est fini ! »

Chacun se demandait : Quel roi aurons-nous ? A coup sûr, ce ne sera pas un des Bourbons ; après avoir été chassés ainsi, comment serait-il possible qu'ils revinssent encore. Si l'on pouvait nous donner le prince Eugène, lui seul après l'Empereur réunirait tout ce qui convient à la France, si la régence était repoussée. L'incertitude était dans tous les esprits ; mais une idée fixe dominait : plus de Bourbons !

Le 30 juin, j'étais seule chez moi, lorsqu'on m'annonça la visite de l'ex-conventionnel Courtois, qui vou-

lait absolument voir la Reine, pour lui faire une communication importante. La Reine le reçut, et me raconta plus tard quel avait été le sujet de sa visite.

M. Courtois, franc républicain, qui s'était constamment tenu à l'écart sous l'Empire, avait vivement blâmé cette opposition qui venait de s'élever contre l'Empereur depuis son retour de l'île d'Elbe. Il disait que ceux qui l'ourdissaient avaient beau se parer du nom de libéraux, qu'ils n'en sacrifiaient pas moins les intérêts de la patrie ; que les vieux républicains savaient comprendre autrement la nécessité des crises politiques ; que Napoléon était le résultat et le représentant de la Révolution, et que les vrais patriotes devraient le soutenir envers et contre tout ; que le seul but auquel on devait tendre était qu'une fois la paix faite, l'Empereur donnât toutes les libertés que la France serait alors en droit d'exiger.

M. Courtois venait de la Villette et du village des Vertus, où tous les colonels présents à l'armée et quelques généraux avaient décidé que l'Empereur, en se plaçant de nouveau à la tête de ses soldats, pouvait seul sauver la France. Les membres de cette réunion voulaient d'abord se défaire, avant tout, du gouvernement provisoire dont ils se défiaient ; le général de cavalerie Dejean y émit son avis en s'exprimant de la sorte :

« La première chose à faire, c'est de pendre Fouché, qui est un traître, et je m'en charge ! »

M. Courtois était député par la réunion de la Villette près de la Reine, pour savoir où était l'Empereur et s'il y avait la possibilité de l'atteindre en cas qu'il fût parti. Lorsque la Reine lui dit que l'Empe-

reur était sur la route de Rochefort ; il ne s'en consola pas et s'exprima ainsi :

« Voilà donc où nous a conduit cette jeunesse imprudente, qui paraît si peut s'inquiéter de l'indépendance du pays ; nous lui avions cependant donné un bel exemple. Il y a vingt ans, lorsque la France fut envahie de toutes parts, une levée en masse fut l'affaire d'un moment et la patrie fut sauvée. Ce sont ces prétendus libéraux qui ont abandonné l'Empereur ; ils n'ont pas compris que son génie pouvait nous soustraire à la force encore si grande de ces aristocrates de l'Europe, auxquels les Bourbons sont trop chers pour qu'ils ne nous les imposent pas.

— Que voulez-vous faire ? lui dit la Reine ; il faut bien se résigner. L'Empereur a fait ce qu'il a pu pour ouvrir les yeux des Chambres et des gens influents ; ils n'ont pas voulu le comprendre. Ils l'ont repoussé, et il s'est retiré pour éviter à la France la honte de l'avoir dépossédé. Puisqu'on paraît se fier aux étrangers plutôt qu'à l'Empereur, il faudra bien subir les conséquences de cette fatale disposition. »

La Reine congédia M. Courtois, en lui disant que tant que le duc de Vicence et Carnot seraient au gouvernement provisoire, on ne devait pas craindre de trahison, et qu'ils feraient sûrement tout leur possible pour sauver l'honneur du pays. Ce furent peut-être ces paroles, reportées aux réunions de la Villette et des Vertus, qui changèrent le projet bien arrêté de se défaire du gouvernement provisoire, et Dieu sait quels désordres s'en seraient suivis !

J'ignore si Fouché eut vent de cette visite ; mais, le même jour, j'eus celle de M^lle^ Ribou, qui se présenta chez moi dans un état de trouble et d'agitation inex-

primable ; elle me dit ce que je savais déjà sur les bruits qui circulaient dans Paris, sur l'exaspération des troupes, qui criaient à la trahison, et tout ce qu'on avait à craindre des excès auxquels elles pourraient se porter, si elles passaient par la capitale. Elle fit encore l'éloge du duc d'Otrante, s'efforça de faire ressortir les difficultés de sa position, son dévouement à la Reine et à sa famille, ses bonnes et franches intentions de tout arranger pour le mieux. M^lle^ Ribou paraissait convaincue ; elle me demanda à voir la Reine, à qui elle avait, disait-elle, à montrer, de la part de Fouché, un papier important.

Je la menai chez la Reine, qui la reçut et s'efforça de la rassurer en lui disant que, quels que fussent le mécontentement de l'armée et les difficultés de la situation présente, jamais des soldats français n'en viendraient à ravager les foyers de leurs compatriotes, et que c'était déjà trop d'avoir à redouter de pareils excès de la part des étrangers.

Le papier que lui montra M^lle^ Ribou était la copie d'une lettre adressée par Fouché aux souverains étrangers, dans laquelle il leur déclarait qu'ils se trompaient, s'ils croyaient qu'aucun Bourbon pût encore régner en France ; que ramener ces princes, ce serait ouvrir une source éternelle de dissensions intestines, et y semer pour l'avenir les germes de nouvelles secousses ; que la révolution de 89 ne pouvait être effacée ; qu'il n'y avait de stabilité à espérer qu'avec la dynastie nouvelle ; que la régence était ce qui convenait le mieux à la France, parce qu'elle consacrait les principes révolutionnaires approuvés par la sanction nationale et laissait le temps de perfectionner nos institutions sur les larges bases que le pays réclamait,

Cet écrit, s'il était véridique, était un démenti formel au bruit, qui circulait alors, que Fouché travaillait pour le duc d'Orléans.

D'un autre côté, la Reine avait vu quelqu'un de connaissance, que des affaires avaient conduit chez Fouché. La conversation s'étant engagée sur la crise du moment, le duc d'Otrante avait montré à cette personne un billet fort court, qu'il venait de recevoir de M. de Talleyrand. Ce peu de lignes était un chef-d'œuvre de diplomatie, tant il y avait impossibilité de deviner quelles étaient et la pensée et les intentions du fameux négociateur ; en terminant, il protestait de ses sentiments tout français :

« Il faut, disait-il, s'entendre et se réunir pour établir ce qui est dans l'intérêt général. »

Comme il était alors avec les Bourbons, on peut deviner où il plaçait cet intérêt général.

Pour mon compte, je suis encore convaincue que le duc d'Otrante était de bonne foi dans les protestations de son dévouement à Napoléon II et à la régence ; j'aime à penser qu'il a été entraîné par les événements, tandis qu'il avait cru pouvoir les dominer.

Il se persuadait probablement qu'il pourrait s'entendre avec M. de Talleyrand pour éviter les réactions ; qu'étant tous deux des hommes marquants de la Révolution, et tous deux des plus habiles, ils seraient assez forts, en se concertant, pour faire marcher les Bourbons dans une autre voie que celles qu'ils suivirent.

Le gouvernement provisoire avait donné l'ordre que les mouvements qu'avaient à exécuter les troupes se fissent en tournant Paris, afin d'éviter leur entrée,

qu'on redoutait beaucoup. Cet ordre ne fut point exécuté : les différents corps traversèrent la capitale, dans la meilleure tenue et dans le plus parfait silence. La contenance calme, assurée, de ces soldats, la morne tristesse exprimée par leurs mâles visages, en disaient assez, et l'on comprenait ce qu'on aurait pu attendre de leur valeur, si on ne les eût pas privés du chef qui les électrisait au plus haut degré.

Le 1er juillet, beaucoup d'officiers de la connaissance de la Reine passèrent la soirée chez elle. Ils venaient de quitter pour un instant leur bivouac, et, je crois bien, sans en avoir obtenu la permission. M. le général Excelmans et les colonels de Lascours, de Briqueville et de Lawœstine ne cachaient pas leur désespoir du départ de l'Empereur. Ils se montraient furieux de ce qui se passait, s'indignaient de ce qu'on allait encore une fois livrer la capitale à l'ennemi, sans avoir rien fait pour la défendre. Ils faisaient sentir à la Reine quel allait être le danger de sa situation, si elle restait à Paris, après que toutes les troupes s'en seraient éloignées, quand la capitale, ainsi dégarnie, serait au pouvoir des étrangers et de leurs amis les bourbonnistes !

Le 2 juillet, il y eut un brillant engagement dans lequel l'ennemi fut battu par le général Excelmans, qui le manœuvra d'une manière fort remarquable et fort habile, disaient les militaires les plus expérimentés. Plusieurs des jeunes colonels, qui étaient venus chez la Reine, faisaient partie de ce corps, entièrement composé de régiments de cavalerie. Ils avaient fait des prodiges de valeur, et fait payer bien cher aux Prussiens leur rencontre. Beaucoup d'officiers français furent blessés dans ce combat; il était cruel

AUGUSTE-AMÉLIE LOUISE, PRINCESSE DE BAVIÈRE (1788-1851)
Fille de Maximilien, roi de Bavière ;
mariée, le 14 janvier 1806, au prince Eugène.

de penser que c'était inutilement qu'un sang si précieux se répandait. Le colonel de Briqueville fut gravement atteint à la tête par un coup de sabre ; nous l'apprîmes, le lendemain, avec un serrement de cœur. Si peu d'heures s'étaient écoulées depuis la soirée où il nous avait quittés, plein de vie, de santé, si fort de son courage et de ses nobles résolutions ! Il allait mourir peut-être dans de cruelles souffrances.

Toutes les personnes qui vinrent chez la Reine, le soir, la conjurèrent de songer à sa sûreté et de bien réfléchir à l'imprudence qu'elle commettait en restant à Paris. Les troupes avaient quitté les abords de la capitale, et se retiraient en vertu d'une capitulation signée par le gouvernement provisoire :

« C'est honteux, disaient les militaires, car nous sommes encore réunis plus de cent mille hommes, et bien déterminés à prendre la revanche de Waterloo ! »

Cet espoir de défendre Paris, que l'on avait si longtemps conservé, venait de s'évanouir.

On s'était plu à croire que le maréchal Davout, qui s'était illustré si souvent, et en dernier lieu par la défense de Hambourg, donnerait une seconde représentation de son savoir-faire à Paris. Mais il avait vieilli et demandait du repos ; c'était même ce qui lui avait valu de ne pas commander un corps d'armée dans la courte campagne que la France venait d'entreprendre.

L'Empereur avait utilisé ses talents en le plaçant au ministère de la Guerre. Dans sa vie intérieure, le maréchal Davout éprouvait des inquiétudes : sa femme était fort souffrante et près d'accoucher. Ces circonstances paraissaient avoir influé sur lui ; toutefois, il faut le dire, il commandait bien en chef d'ar-

mée sous les murs de Paris, mais il était subordonné aux ordres du gouvernement provisoire. Puis, les Bourbons s'avançaient avec les alliés, et bien des gens qui ne les désiraient pas, qui les redoutaient peut-être, pensaient à faire leur paix avec eux. Le maréchal Davout se trouvait-il du nombre ?

Louis XVIII était à Saint-Denis ; toutes les belles dames du faubourg Saint-Germain se hâtaient d'y aller porter leurs hommages. Les anciens gardes du corps, les chevau-légers, les mousquetaires, etc., etc., se précipitèrent sur leurs pas. Le général de Lagrange, ancien militaire de l'Empire, qui avait eu le bras emporté à Wagram, commandait une compagnie de chevau-légers de la Maison du Roi avant le départ pour Gand. Il paraît que les adieux qu'il fit en licenciant sa compagnie n'avaient pas été de nature à lui attirer l'affection des chevau-légers : quelques-uns, dans leur visite au Roi, à Saint-Denis, ayant rencontré leur général, qui s'y était rendu aussi par le même motif qu'eux, l'assaillirent de la manière la plus brusque et se dégradèrent au point de le frapper et de vouloir lui interdire l'entrée chez le Roi. Louis XVIII en fut indigné, fit faire des excuses au général, punit sévèrement les auteurs d'un pareil scandale, et plus tard, la compagnie des chevau-légers fut licenciée.

Les gardes du corps se portèrent, dans plusieurs cafés du Palais-Royal, à des excès qui annonçaient une réaction des plus violentes ; mais ils avaient été partout réprimés par la garde nationale : au café Lamblin, notamment, où ils avaient engagé une rixe, ils n'avaient pas été les plus forts.

Voulant prendre leur revanche de cet échec, ils se

dirigèrent vers l'hôtel de la Reine ; mais la garde nationale vint de nouveau s'interposer, au moment où ils allaient atteindre la rue Cerutti, et ils furent forcés de rentrer chez eux.

Le duc d'Otrante, prévenu du danger qu'avait couru la Reine, envoya M^lle^ Ribou m'avertir de lui dire qu'elle ferait sagement de ne pas rester à son hôtel, parce que, dans ce moment, Paris étant entièrement dégarni de troupes, il pouvait arriver que le zèle de la garde nationale pour le bon ordre ne pût parer à tout, et qu'il se passât des choses que l'autorité même ne savait ni prévenir ni empêcher.

Les esprits, dans ce parti qui n'avait de cœur et d'entrailles que pour l'arrivée des alliés, étaient excessivement montés contre la Reine, qui, disait-on, avant le départ de l'armée, s'était promenée dans une calèche découverte sur les boulevards, se montrant ainsi au peuple et aux militaires, parlant, les excitant à se défendre et à repousser les étrangers et les Bourbons.

Ces derniers avis décidèrent la Reine à se rendre dans son nouveau domicile à la chute du jour.

La convention qui livrait aux troupes alliées la capitale pieds et poings liés, sans l'avoir défendue, et qui stipulait que toute l'armée française se retirerait au delà de la Loire, fut signée le 4 et publiée dans les journaux le 5 juillet.

Pendant ces dernières heures, où l'indépendance de la patrie expirait, la garde nationale de Paris se montra fidèle à sa mission de bon ordre, et tenta un dernier effort pour sauver un simulacre de l'honneur français, en essayant de conserver les couleurs nationales. Un général de ce corps, M. Tourton, fut député

avec plusieurs officiers à Monsieur, comte d'Artois, — qui était celui des princes Bourbons le plus près de Paris, — pour le prier de faire prendre en considération au Roi le désir qu'avaient la garde nationale, l'armée et le peuple, de conserver la cocarde tricolore.

Il lui fit observer que les Bourbons, en adoptant et portant ces couleurs, chères au pays par le souvenir de tant de victoires, s'identifieraient par là avec la nation, et que cette condescendance mettrait fin à tous les partis, en les ralliant sous un même drapeau, celui de l'ordre et de la paix, qui faisait la gloire de la France.

Le comte d'Artois reçut fort mal les envoyés de la garde nationale. Il s'indigna de la demande qu'ils lui faisaient, et refusa d'en parler au Roi, en se servant de termes que je ne répéterai pas par respect pour ses derniers malheurs et pour son nouvel exil!

Pendant que la députation de la garde nationale échouait dans sa démarche honorable près des Bourbons, les alliés entraient à Paris sans coup férir. Les membres du gouvernement provisoire publièrent une déclaration par laquelle ils annonçaient que les puissances alliées n'ayant pas tenu la promesse qu'elles avaient faite de laisser le peuple français libre de choisir son souverain, ils se démettaient de leurs fonctions, leur pouvoir étant anéanti par la présence de l'ennemi dans la capitale.

Voilà donc où avaient abouti les belles promesses faites par le duc d'Otrante sur la régence, les menées scandaleuses du maréchal Davout pour hâter le départ de l'Empereur, enfin l'acte par lequel les députés avaient reconnu Napoléon II.

LA COMTESSE REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY.

Le petit mot que l'empereur Alexandre avait fait parvenir à la Reine pour lui dire que, hors l'Empereur, la Nation choisirait qui elle voudrait pour souverain, n'était donc qu'un insigne mensonge !

Les députés, jusqu'aux derniers moments, se rendirent à leurs séances, pour formuler les bases d'une constitution qui n'intéressait plus personne dans de pareilles circonstances ! Le même jour de l'entrée des alliés à Paris, ils trouvèrent un piquet de troupes anglaises, qui leur interdit l'entrée de la Chambre, dont il gardait toutes les issues.

Libre de mon temps et ne sachant que faire de ma personne, dans l'agitation d'esprit où me jetaient les événements, j'allais, je venais, je recueillais les nouvelles, en visitant mes connaissances et quelques amis bien informés. Ordinairement je regardais passer les curieux, qui probablement en faisaient autant de moi.

Étant la seule personne de la maison qui sût où la Reine se trouvait, et par conséquent la seule qui pût aller la rejoindre dans sa nouvelle réclusion, je m'y rendis le 6 au soir, jour de l'entrée des alliés dans Paris : j'étais si fatiguée de mouvements et d'émotions, que je me sentais peu propre, dans les dispositions tristes où je me trouvais, à faire un peu diversion aux soucis de la pauvre prisonnière.

Après avoir fait plusieurs détours, pour m'assurer que je n'étais pas suivie, je me décidai à entrer chez la Reine : je la trouvai dans le petit jardin intérieur de la maison qu'elle habitait. Ce jardin, qui avait l'étendue de vingt pieds carrés, était la seule ressource de distraction des princes ; ils y jouaient à côté de leur mère, qui suivait machinalement des yeux tous leurs mouvements.

Je m'assis près d'elle et je lui contai toutes les nouvelles que j'avais recueillies. Lorsque je lui parlai de la demande faite aux Bourbons de conserver la cocarde tricolore, elle me répondit :

« Je ne conçois pas qu'ils ne l'aient pas accueillie avec empressement ; ils auraient dû être les premiers à en avoir l'idée.

« Ils entendent bien mal leurs intérêts, de laisser ainsi de côté un drapeau qui est cher à la nation, et qui le sera toujours, quoi qu'on fasse. En proscrivant ces nobles couleurs, ils lèguent au peuple un signe de ralliement, et un prétexte à ceux qui voudront s'en servir contre le drapeau blanc ! »

Quinze ans après, ces paroles prophétiques de la Reine se trouvaient justifiées !

Je lui appris que sous l'égide des Anglais et des Prussiens, quelques cocardes blanches tendaient à reparaître. Des officiers de la garde nationale, en petit nombre, avaient quitté la cocarde aux trois couleurs, mais ils n'osaient prendre la cocarde royaliste. Il leur avait même suffi de se montrer ainsi en uniforme pour indigner toute la garde nationale ; et un ordre du jour du prince d'Essling qui la commandait, et qui avait été sollicité vivement par les officiers les plus recommandables du corps, avait fait justice de cette félonie !

Je fis part à la Reine de la dissolution du gouvernement provisoire, et des motifs qui l'avaient amenée ; je lui fis aussi connaître ce qui s'était passé à la Chambre des députés, ainsi que la manière dont les alliés en avaient fait la clôture :

« Mon Dieu ! me dit-elle, est-il possible qu'une réunion de gens d'esprit, dont les intentions sont bonnes,

se soient trompés aussi étrangement sur la position de la France ! Faire des discours, envoyer des ambassadeurs à l'ennemi qui ne les reçoit pas ; s'imaginer que des forces innombrables n'ont marché sur la France que pour voir adopter ce qu'ils auront décidé ? C'est incroyable !

« L'Empereur avait bien raison lorsqu'il disait, il y a quelques jours, à la Malmaison, avec une expression indéfinissable de douleur :

« Nous voilà retombés au Bas-Empire ; on s'amuse à discuter froidement, quand l'ennemi est aux portes ! »

L'agitation que causaient à la Reine tous ces sujets si tristes, si déplorables pour la France et pour elle, la chaleur de la saison et la vie renfermée qu'elle menait depuis quelques jours, lui occasionnaient de tels malaises qu'elle en suffoquait.

Je craignais qu'elle ne tombât malade :

« Que je plains les gens privés longtemps d'exercice, me disait-elle ; je l'éprouve par moi-même, je ne pourrais vivre dans cet état.

— Mais, Madame, il y aurait un moyen de mettre fin à ce supplice ; ce serait de venir faire un tour de promenade avec moi. Le jour baisse : qui pourrait vous reconnaître ?

« Personne ne s'imaginera vous voir à pied dans les rues de Paris, surtout dans des moments pareils !

— Je n'oserai jamais ! C'est pour le coup que je donnerais prise aux calomnies que l'on répand sur moi ! Si quelqu'un me reconnaissait, cela suffirait pour faire croire aux courses et aux menées que bien méchamment l'on m'attribue.

— Si vous alliez sur les boulevards, Madame, vous pourriez y rencontrer des gens de votre connaissance ;

mais, à l'heure qu'il est, cette rue-ci n'est point un lieu de promenade. »

Je la décidai ; elle s'enfonça dans un chapeau, prit un voile, et nous nous acheminâmes côte à côte tout le long de la rue Taitbout, suivies d'assez loin par le valet de chambre des princes, auquel nous avions recommandé de ne pas nous perdre de vue, mais de faire en sorte qu'on ne se doutât pas qu'il était avec nous.

CHAPITRE XIV

La douce entêtée.
La grande dame embrasse son cocher.
Les lunettes vertes de La Bédoyère.
Les œillets rouges des mécontents.
Le départ de Paris.

Nous arrivâmes ainsi presque jusqu'à la barrière, où nous vîmes les uniformes anglais, ce qui arracha un soupir à la Reine.

Tout à coup j'aperçus, venant droit à nous, M. et M^me^ Desbassin. M^me^ Desbassin était une personne charmante, que la Reine aimait et estimait beaucoup, et qui lui était, je crois, fort attachée. Nous la voyions souvent, et malgré le dévouement qu'elle professait pour la Reine, il y avait dans les opinions de son mari une teinte prononcée de bourbonnisme, qui lui aurait sans doute rendu suspecte notre promenade fort innocente.

Au nom de M. Desbassin, la Reine n'eut qu'une pensée : celle de l'éviter, et elle se précipita vers la première porte venue. Elle sonna ou frappa, on ouvrit ; nous entrâmes sans savoir chez qui nous étions. Le portier se présenta pour nous demander où nous allions.

Pendant que je cherchais une réponse, la Reine, qui s'était avancée dans la cour, aperçut Mme de Saint-Martin, fit volte-face et se précipita dans la rue avec le même empressement qu'elle avait mis à s'introduire dans cette maison.

Heureusement M. Desbassin était passé ; j'ignore s'il nous a reconnues. Je laissai le portier tout ébahi : cet homme nous prit probablement pour deux folles.

Je courus sur les pas de la Reine à qui je demandai le sujet de cette brusque disparition.

Le valet de chambre qui nous suivait eut beaucoup de peine à nous retrouver, ayant perdu notre trace et ne sachant pas ce que nous étions devenues.

Mme de Saint-Martin était une Piémontaise, qui avait été autrefois placée près de la princesse Caroline, lorsque celle-ci était devenue grande-duchesse de Berg ; Caroline, devenue reine de Naples, s'était séparée de Mme de Saint-Martin, qui était venue se fixer à Paris.

Nous rentrâmes tout essoufflées dans la retraite de la Reine, qui se promit bien de ne plus renouveler une pareille imprudence, en me grondant d'avoir insisté pour qu'elle se promenât :

« Je le vois bien, me dit-elle, il est nécessaire que je quitte Paris ; je n'y suis nulle part en sûreté.

— Et où irez-vous, Madame?

— En Suisse, près de Genève, dans ma petite maison de Prégny, où j'espère enfin être tranquille et vivre oubliée, comme je le désire. Mais il me faudrait avoir des passeports, et je ne sais en vérité, à qui m'adresser pour en obtenir.

— Vous ne serez pas embarrassée pour cela, Madame ; on annonce les souverains étrangers, et nul

doute que vous ne retrouviez l'empereur Alexandre aussi disposé à vous être utile qu'il y a un an.

— Si ses bonnes dispositions à mon égard ne sont pas changées, les miennes, comme les circonstances, ne sont plus les mêmes, et je ne le verrai certainement pas cette fois-ci.

— Comment, Madame, vous ne verrez pas l'empereur Alexandre, lui si bon, si parfait, si dévoué pour vous et pour votre frère ?

— Je ne verrai ni lui, ni qui que ce soit des vainqueurs.

« Maintenant, on ne me trompera plus par des paroles bienveillantes !

« Je pouvais, autrefois, accepter des services de ceux qui ne frappaient que sur moi ou sur ma famille. Aujourd'hui, c'est la France qu'on outrage, qu'on immole, à laquelle on impose la loi ! Je fais cause commune avec elle ; je veux m'identifier avec ses malheurs, et, par conséquent, ne pas m'abaisser devant ses ennemis. Je te préviens que je ne veux pas en voir un seul, et encore moins avoir recours à eux ; aussi ne m'en parle plus. »

Je me tus et ne me le fis pas dire deux fois ; je savais qu'autant la Reine était bonne et facile à vivre dans l'habitude de son intérieur, autant elle était ferme quand elle avait pris une résolution.

N'avais-je pas entendu ce bon, cet excellent prince Eugène lui dire :

« Hortense, tu es bien aimable, bien bonne, remplie de talents ; tu possèdes toutes les vertus de ton sexe et beaucoup des qualités du nôtre ne te sont pas étrangères. Je chercherais en vain ce qui te

manque, si je ne m'étais aperçu que, parfois, tu es une *douce entêtée.* »

Mais ici se déployait chez la Reine toute la noblesse de son caractère.

Les bourbonnistes arrivaient à Paris, soit de Gand, soit de leurs châteaux, et se montraient aussi triomphants qu'ils avaient été humbles dans l'adversité.

M. de Talleyrand, après avoir manœuvré au Congrès de Vienne et conseillé à Gand, arrivait président du Conseil des ministres, avec le portefeuille des Affaires étrangères. Quelqu'un de ma connaissance eut occasion de le voir dans ces premiers moments ; la conversation roula naturellement sur les événements, sur les chances qu'avait eues l'Empereur, et sur les résultats de cette guerre si courte et si malheureuse pour la France.

Avec M. de Talleyrand, la conversation se résume en quelques mots qu'il lance comme des oracles ; il y met tout son esprit et son talent ; on les recueille ; ils circulent, et même au besoin on lui en prête.

Voici celui qu'on répéta alors :

« Cette affaire est une question de légitimité en Europe. »

Ainsi, dans la pensée de celui qui avait été l'âme de toutes les menées diplomatiques contre la France, chacun des souverains étrangers avait dû y mettre l'intérêt d'une affaire personnelle; cela explique bien leur animosité contre tout ce qui tenait à l'Empereur.

Le 8 juillet, Louis XVIII fit son entrée triomphale sans aucun doute, à Paris. Elle fut d'autant plus brillante que c'était de ducs, de marquis et de comtes, que se composait la foule : la qualité remplaçait la quantité.

LA MARÉCHALE LANNES, DUCHESSE DE MONTEBELLO

Dame d'honneur de l'Impératrice Marie-Louise.

L'exaltation était du délire, les cris et les gestes devenaient convulsifs, tant la joie suffoquait le parti dominant.

Les beaux équipages des femmes élégantes encombraient le passage du souverain surnommé *le Désiré ;* elles allaient, venaient, repassaient sans cesse, en agitant leurs mouchoirs blancs. On se tendait la main d'une voiture à l'autre ; on s'embrassait en se rencontrant ; enfin, au milieu de ces transports, où la voix manquait aux cris prolongés, on vit une grande dame, dont l'équipage était arrêté sur le boulevard de Gand, prendre son cocher par le cou et l'embrasser convulsivement.

J'avais hésité si je sortirais de chez moi ; mais la curiosité l'emporta : je me rendis, en conséquence, chez ma mère, qui logeait toujours sur les boulevards, dans une maison faisant le coin du faubourg Montmartre, et je m'établis à l'une de ses croisées pour regarder cette scène émouvante, si bien faite pour donner lieu à des méditations.

Que d'habits retournés, que de renégats de leurs opinions et de leurs serments, renouvelés il y avait si peu de temps, passèrent devant moi, mêlés au petit nombre des fidèles !

J'avoue que, lorsque je vis les maréchaux Victor, Marmont, Macdonald, Oudinot, Gouvion-Saint-Cyr, Moncey et Lefèvre (c'était ainsi que les désignaient les journaux du moment, prouvant par là qu'ils ne voulaient pas souiller leurs colonnes en imprimant leurs titres), lorsque je les vis grossir le cortège du souverain ramené par les étrangers, je détournai la tête, et ma curiosité cessa.

Les souverains étaient attendus pour le surlende-

main ; on préparait leurs logements dans les palais et les grands hôtels. M. Devaux se mit en campagne pour connaître qui on imposerait à la Reine, et revint fort satisfait d'apprendre que c'était le prince de Schwarzenberg, qui avait été désigné pour habiter chez elle. La Reine parut contente ; elle pensa que la présence du général en chef de l'armée étrangère serait une sauvegarde pour elle et pour sa maison. Elle donna l'ordre de préparer pour le prince les appartements du rez-de-chaussée de son hôtel, et de couvrir un beau portrait de l'Empereur qui se trouvait dans la chambre que le prince de Schwarzenberg devait occuper.

Lors de la naissance du roi de Rome, l'Empereur avait fait de très beaux cadeaux à sa famille et à toute la Cour. Il donna à la Reine deux tapisseries des Gobelins d'un magnifique travail. L'une, de la plus grande dimension, représentait un sacrifice à Diane ; la bordure portait le chiffre et la couronne impériale. Ce tableau avait été estimé 80.000 francs.

La seconde représentait, d'après un portrait de Gros, le Premier Consul à cheval et distribuant des croix d'honneur au camp de Boulogne. C'est ce dernier tableau qui se trouvait dans l'appartement qu'allait occuper le prince de Schwarzenberg, et que la Reine recommandait de cacher à tous les yeux. On fit poser dessus un grand rideau pareil au reste de l'appartement, et personne ne soupçonna ce qui était dessous.

A propos de tableaux, il me revient à l'esprit une histoire des plus plaisantes que nous a racontée, dans sa jeunesse et dans la nôtre, Jérôme Bonaparte, lorsqu'il venait voir sa sœur Caroline, alors ainsi que la

Reine et moi, en pension à Saint-Germain, chez Mme Campan.

Il avait un jour, disait-il, absolument besoin de vingt-cinq louis, sa bourse étant dégarnie, bien que le général Murat, gouverneur de Paris, et qui était passionné pour lui, l'aidât souvent de la sienne. Mais cette fois cette ressource lui avait manqué et le quartier de la pension que lui faisait le Premier Consul était dépensé d'avance.

Que faire donc ? A qui s'adresser ? A ses autres frères ? Ils étaient absents.

Joseph et Louis commandaient les régiments dont ils étaient colonels ; Lucien se trouvait en ambassade à Lisbonne ou à Madrid.

Quant à sa mère, elle n'entendait pas raison en fait d'argent à donner à un jeune étourdi qu'elle aimait tendrement, mais à qui elle faisait plutôt de la morale que de la prodigalité.

Qu'imaginer ? Il lui vint à l'idée de rendre visite à un saint homme, son oncle, qui fut depuis le cardinal Fesch.

Il se présente à lui, et il est parfaitement reçu par ce digne parent chez lequel était réunie nombreuse société. Il y avait ce jour-là grand dîner. On l'invite : il accepte.

Le repas fini, il passe au salon pour prendre le café ; dans ce moment, Jérôme voit son oncle entrer dans une salle voisine ; il l'y suit, et attirant dans l'embrasure d'une croisée ce cher oncle, qu'il avait déjà bien cajolé, il lui adresse sa requête ; mais celui-ci est insensible et refuse net.

Le cardinal Fesch, on le sait, a toujours été grand amateur de tableaux ; or, la salle, dans laquelle il se

trouvait en ce moment, était celle où se formait le commencement de sa belle galerie, qui depuis est devenue si remarquable par la réunion des chefs-d'œuvre de toutes les écoles. En entendant un refus aussi positif, Jérôme se tourna brusquement :

« Voilà, dit-il, un gaillard qui a l'air de rire de l'affront que je viens d'essuyer ; il faut que je me venge ! »

Jérôme servait alors comme soldat dans les guides du Premier Consul, sous les ordres du colonel Eugène de Beauharnais ; il tire son sabre et le pointe contre la figure d'un beau vieillard, peint par Van Dyck.

Il fait mine de lui crever les yeux.

On peut juger dans quelles transes était le bon oncle, en le voyant prêt à transpercer un chef-d'œuvre ; il s'efforce de lui retenir le bras ; mais le jeune homme n'entend pas raison, que les vingt-cinq louis ne lui aient été remis.

L'oncle capitula, la paix fut faite et ils s'embrassèrent.

Le tour fut trouvé charmant ; et le Premier Consul, à qui on le raconta quelques jours après, s'en amusa beaucoup.

Mais revenons à l'entrée des alliés, qui se fit le 10 juillet. Elle ressemblait à ces cérémonies funéraires vers lesquelles la foule se précipite. C'est qu'en effet elle apportait le deuil dans le cœur de tous ceux qui étaient restés bons Français.

La curiosité m'entraîna à aller voir le cortège, et je me rendis encore chez ma mère. Je reconnus de suite la belle et élégante tournure de l'empereur Alexandre ; mais je ne saurais dépeindre ce que j'éprouvai en apercevant par derrière, bousculé dans la foule des che-

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

vaux d'un brillant état-major, le comte d'Artois, qui faisait fort triste figure, et auquel personne n'avait l'air de faire attention.

A cet aspect je me sentis humiliée et l'idée de l'abaissement de mon pays se présenta dans toute son étendue. En repassant dans ma mémoire tous les événements qui s'étaient succédés pour en arriver là, les larmes me vinrent aux yeux.

La Reine ne sut pas sitôt que le prince de Schwarzenberg était dans son hôtel, qu'elle voulut y revenir; je l'accompagnai, et nous rentrâmes ensemble, par la petite porte du jardin.

Tandis que la maîtresse de la maison se glissait inaperçue dans ses appartements, tout était bruit et mouvement dans l'hôtel : une garde nombreuse, composée de grenadiers hongrois, emplissait les cours; et le soir, à l'heure où elle se renouvelait, une musique brillante donnait au prince une espèce de sérénade qui semblait l'annonce d'une fête. Tout le monde connaît à présent l'excellence des musiques militaires autrichiennes. Cette musique, toute formée d'instruments à vent, dont les sons doux arrivaient jusqu'à nous, contrastait avec la tristesse de nos dispositions, et le silence de nos appartements.

Malgré le sentiment pénible que la Reine devait en éprouver, elle se félicitait d'être revenue chez elle:

« Si l'on me calomnie encore, si l'on me fait de nouveau courir les rues en héroïne guerrière pour animer le peuple à la révolte, disait-elle, tous les gens qui remplissent ma maison pourront témoigner qu'il n'en est rien. »

J'étais seule chez moi le soir, lorsque je vis arriver quelqu'un avec des lunettes vertes; au premier coup

d'œil je ne reconnus pas la personne ; mais il aurait fallu plus qu'un habit bourgeois et des besicles pour dissimuler la taille, la tournure et le visage si remarquable de La Bédoyère. Je jetai un cri de surprise et d'effroi en le reconnaissant, et je montai avec lui vers la Reine.

Au moment du départ de l'Empereur, La Bédoyère avait été compris sur la liste des personnes qui devaient l'accompagner, et un passeport avait été délivré pour lui. Mais comme il se trouvait à Paris le jour où l'Empereur s'était décidé à s'éloigner, il ne partit point avec lui. La Reine, revenant chez elle, le rencontra qui retournait à la Malmaison ; elle fit arrêter sa voiture, lui parla, lui apprit le départ de l'Empereur et lui donna son passeport, qu'elle s'était chargée de lui remettre.

Comme elle ne l'avait pas revu depuis, elle pensait avec raison qu'il s'en était servi pour rejoindre l'Empereur ou pour se retirer avec l'armée derrière la Loire, ou enfin pour s'exiler. Mais elle espérait qu'il n'était pas resté à Paris au milieu des troupes étrangères :

« Comment, vous ici ! s'écria-t-elle ; mais à quoi pensez-vous de vous exposer ainsi ?

— Je ne pouvais pas laisser ma femme seule dans de pareilles circonstances, répondit le noble jeune homme ; il fallait bien que je reçusse les Prussiens dans ma maison ; j'ai même failli me battre avec eux. Ces messieurs tapageaient, criaient, faisaient du bruit au-dessus de nous ; je suis monté, les rappeler à l'ordre en les priant de faire moins de train.

— Mais vous voulez donc vous faire arrêter !

— Oh ! pour cela non ! Ils seraient trop contents, les

chers bourbonnistes ! On me ferait mon procès, on me condamnerait à mort, et puis l'on ferait de la générosité, par considération pour la famille et les prières de ma femme, et je ne veux pas de grâce d'eux.

« Ils vont faire bien du mal à la France ; mais le jour de la justice viendra. Il n'y a que les souverains et les gouvernements choisis par le peuple qui puissent durer ; les bons Français doivent se conserver pour le jour de la délivrance, et je veux me réserver pour me retrouver avec eux, libre de mes opinions comme je l'ai toujours été, et sans avoir reçu de grâce de personne.

— Ah ! lui dit la Reine, ne pensez en ce moment qu'à sauver votre vie, pensez à votre femme, à votre enfant et à vos amis ! »

Pour moi, je lui dis que les alliés et les Bourbons devaient être également empressés de s'emparer de sa personne.

« Aussi je ne compte pas rester, me répondit-il, je vais partir ; mais avant de m'éloigner, je voulais savoir ce qu'était devenue la Reine, et si je pouvais lui être utile à quelque chose. »

La Reine le remercia, le conjura de ne pas séjourner à Paris plus longtemps, et lui dit qu'elle comptait bientôt elle-même se mettre en route pour la Suisse, qu'elle n'attendait plus que des passeports et qu'elle allait s'occuper de s'en procurer.

Il nous quitta : nous l'avions vu pour la dernière fois !...

La Reine fit demander à Fouché des passeports pour la Suisse. Il envoya M^lle^ Ribou lui dire que Louis XVIII lui avait parlé de la Reine, et qu'il

paraissait disposé à lui rendre la justice qu'elle méritait : il avait ajouté dans sa conversation avec Fouché :

« On m'a conté de la duchesse de Saint-Leu beaucoup de choses auxquelles je ne crois pas. Les esprits sont fort animés en ce moment : elle fait bien de s'éloigner pendant quelque temps. Dans cinq ou six mois elle pourra revenir. »

Le duc d'Otrante faisait ajouter à cela beaucoup de paroles très rassurantes, qui ne changèrent rien au projet bien arrêté de la Reine. En s'occupant des préparatifs de départ, les difficultés d'argent n'étaient pas les moindres pour elle ; ses revenus ne lui avaient pas été payés depuis longtemps.

Elle fut obligée de se défaire de plusieurs objets d'art pour fournir aux frais de son voyage. Parmi le grand nombre de tableaux qui furent vendus, elle en possédait un fort beau dont je ne me rappelle plus le sujet ; M. de Talleyrand, depuis longtemps, désirait l'avoir : je ne sais s'il fit demander à l'acheter ou si on le lui offrit, mais il en fit l'acquisition et le paya 16.000 francs.

C'est peut-être à cet argent que la Reine dut de pouvoir se mettre en route d'une minute à l'autre.

Mon appartement donnait sur la cour intérieure de l'hôtel. Un jour, dans la matinée, je vis arriver l'empereur Alexandre à cheval, suivi de plusieurs officiers ; il mit pied à terre et entra chez le prince de Schwarzenberg.

Ne doutant pas qu'il ne vînt ensuite chez la Reine, je montai à la hâte pour la prévenir qu'elle aurait probablement cette visite. Elle sortait de son lit ; aussitôt elle passa un peignoir :

« Fais dire que je ne recevrai pas ; je ne veux pas le voir: »

Puis elle réfléchit, et ajouta :

« Je ne pense pas qu'il se présente ; il doit comprendre que, aujourd'hui, vis-à-vis de lui et de tous les souverains alliés, ma position est bien différente de ce qu'elle était lorsqu'ils sont venus l'année dernière. C'était pour la paix, disaient-ils, qu'ils s'étaient armés ; cette fois-ci, l'empereur Napoléon la leur a offerte jusqu'au dernier moment, cette paix dont ils n'ont plus voulu !

« Cette guerre, cette animosité qu'ils apportent, c'est donc contre nous personnellement. L'empereur Alexandre croyait, il y a un an, que l'empereur Napoléon était tombé parce qu'on ne voulait plus de lui, parce qu'il avait fatigué la France par de trop longues guerres.

« Son miraculeux retour doit lui avoir prouvé combien est unanime l'affection de la nation pour le chef qu'elle s'était donné. En me rappelant tout ce que l'empereur Alexandre m'avait dit sur le respect qu'il portait au vœu des peuples, je ne pouvais imaginer qu'il ferait une guerre tellement opposée à ce principe ; il s'est déclaré par là l'ennemi du peuple français... Je ne veux pas le voir !... »

J'allais probablement répondre par de nouvelles instances pour qu'elle le reçût, lorsque le bruit des pas de chevaux attira mon attention. J'entraînai la Reine avec moi près d'une croisée qui donnait sur la cour, pour voir ce qui s'y passait : l'empereur Alexandre sortit de l'appartement du bas, suivi par le prince de Schwarzenberg qui le reconduisait. Il remonta à cheval et s'éloigna sans avoir même levé les yeux

vers les croisées de l'étage supérieur, qu'il connaissait assez bien pour ne pas l'avoir oublié.

J'en restai stupéfaite :

« Comment, m'écriai-je, il ne demande pas à vous voir ! Il ne donne pas un souvenir à des gens, à des lieux qu'il voyait, il y a une année, avec tant de plaisir ? C'est indigne ! Je n'aurais pas cru qu'il pût agir ainsi, lui qui paraissait si bon, si sensible à vos malheurs ! Et venir dans votre maison peut-être exprès pour vous narguer, pour que cette démarche vous dise : Ne comptez plus sur moi, je ne m'intéresse plus à vous. — Ah ! c'est affreux !

— Il aurait grand tort d'avoir cette idée, me dit la Reine, car cela m'est absolument indifférent, puisque, même avant son arrivée, j'étais décidée à ne pas le voir ; pourquoi me choquerais-je et m'étonnerais-je qu'il ait la même pensée que moi ! »

La Reine, à qui l'on venait conter les propos qui circulaient sur elle, les menaces qui les accompagnaient, finit par s'en alarmer pour ses enfants qu'elle avait laissés dans la maison de la rue Taitbout. Elle s'occupa donc de les faire partir secrètement pour la Suisse ; elle conçut le dessein de les envoyer par la diligence, avec le valet de chambre et la nourrice, comme mari et femme emmenant leurs enfants avec eux.

Il fallait se procurer un passeport qui les désignât ainsi, et l'affaire était fort délicate. M. Gabriel Delessert que la Reine voyait souvent et qui lui avait toujours montré beaucoup de dévouement, mit infiniment de bonne grâce à lui rendre ce service ; il lui apporta le passeport tant désiré, et qui n'était autre que celui de son propre valet de chambre, natif de la Suisse.

Mais des circonstances survinrent, qui empêchèrent d'en faire usage ; plus tard il servit à sauver la vie à un Français, à un homme bien malheureux !

Un reflet de cette haine du parti dominant se reportait sur le duc de Vicence ; il avait été pour la seconde fois fidèle à l'Empereur, et cela jusqu'au dernier moment ; il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour diminuer autant que possible le malheur des derniers événements, et ainsi qu'il arrive souvent, il en était récompensé par une persécution sourde, qui, pour ne pas se montrer ouvertement, n'en était pas moins tourmentante. Comme le duc était un des plus nobles caractères de notre époque, il fallait bien qu'il portât sa part du malheur qui frappait ce qu'il y avait de plus grand, de plus glorieux, de plus illustre dans le monde !

Sa propriété de Péronne avait été pillée, dévastée par les Prussiens ; il attendait que le mal fût réparé pour l'habiter et quitter Paris.

Inquiet de tout ce qu'il entendait dire sur la Reine, et la sachant sans appui contre ces bruits malveillants, il vint la trouver, un soir, pour apprendre d'elle en quoi son zèle et son dévouement pouvaient lui être bons, et tâcher de la guider dans ce qu'elle avait à faire.

Le duc s'étonna de la disposition d'esprit dans laquelle il trouva la Reine ; moi-même je la reconnaissais à peine ! Je l'avais toujours vue calme, résignée, indifférente aux riens qui composaient sa vie habituelle et ne montrant de volonté, de décision et de résolution que dans de très rares circonstances.

Son caractère avait grandi avec les événements ; c'était à présent une femme forte, énergique dans sa

volonté ; mesurant les circonstances où elle se trouvait de la hauteur de la position qu'elle quittait et de celle où l'étendue de ses malheurs la plaçait, elle prenait en pitié ou en dédain la méchanceté des hommes que les haines de parti amoncelaient contre elle. Ses nerfs étaient crispés, tendus... Il eût été plus facile de la faire rire de colère que de l'attendrir et de la faire pleurer. Une marque de dévouement, d'affection l'eût émue ; mais les calomnies déversées sur elle l'avaient pour ainsi dire bronzée contre toute espèce d'impression.

Le parti triomphant, aveuglé par l'enivrement de ses succès, était peut-être de bonne foi dans les illusions qu'il se faisait sur la conduite des alliés et sur le bonheur que leurs princes préparaient à la France ; et le grand nombre de leurs partisans aimaient mieux les croire que de prévoir des malheurs qu'il n'était plus temps d'éviter.

Il y avait parfois des rassemblements dans les faubourgs ; on y proférait des cris séditieux, et comme, par amour propre, on ne voulait pas convenir que le peuple n'était pas content, on préférait dire que c'était la Reine qui payait ces manifestations, si peu en harmonie avec la joie populaire que les belles dames s'efforçaient de montrer dans les rues et aux Tuileries.

Les œillets rouges remplaçaient les violettes du printemps ; et comme bon nombre de gens mécontents en portaient, on prétendit encore que c'était la Reine qui avait imaginé ce nouveau signe de ralliement.

Quelques jours après la rentrée de Louis XVIII à Paris, la terreur que causait à la cour des Tuileries la présence de la Reine dans la capitale, fit décider qu'on

lui donnerait l'ordre de partir. Par un reste de pudeur, on hésitait sur la voie par laquelle on le lui ferait intimer. M. Decazes pensa y mettre plus d'égard en chargeant M. d'Arjuzon dont il connaissait le dévouement pour la Reine, de lui apprendre ce qu'on exigeait d'elle. M. d'Arjuzon sentit tout ce que cette mission avait de pénible, et refusa de s'en charger. En cela il eut grand tort, car c'eût été un service à rendre à la Reine, et lui éviter les ennuis d'un départ trop précipité.

La Reine ne sut rien de la démarche de M. Decazes. Elle s'occupait de ses projets de départ, sans penser que le jour pût en être fixé par un autre que par elle. Elle ne se doutait pas alors qu'on allait l'accuser de l'agitation qui régnait dans tous les esprits. Un bruit absurde circula : on dit qu'un complot avait été ourdi par les plus mécontents, et qu'il ne s'agissait, ni plus ni moins, que de faire assassiner tous les souverains étrangers !

Que quelques cerveaux faibles y aient cru, c'est possible ; mais qu'on ait poussé la monstruosité jusqu'à désigner la Reine comme instigatrice de cet infâme projet, et qu'il y ait eu des gens assez stupides pour y croire, c'est ce qui passe toute idée !

On a cependant pensé que ces ignobles propos motivèrent l'ordre, donné si brusquement à la Reine, de sortir de France.

Le 19 juillet au matin, M. de Müffling, officier général prussien, fit prier M. Devaux, l'intendant de la Reine, de passer chez lui, et lui signifia que sa maîtresse eût à quitter Paris dans *deux heures*.

M. Devaux objectant que rien n'était prêt, M. de Müffling consentit à accorder quelques heures de plus,

mais en insistant pour que la Reine partît le jour même. Il ne voulait pas qu'elle couchât à Paris : il en avait, disait-il, pris l'engagement.

M. Devaux revint en toute hâte communiquer ces ordres : la Reine l'écouta avec le calme glacial qui ne l'abandonnait plus, et donna ses ordres pour s'éloigner aussi vite que possible.

Le général de Müffling lui fit offrir une escorte de troupes alliées ; elle la refusa, mais accepta un officier autrichien pour l'accompagner et répondre d'elle et de ses enfants pendant toute la durée du voyage. Ce fut M. le comte de Voyna, aide de camp du prince de Schwarzenberg, chambellan de l'empereur d'Autriche, qui fut choisi pour remplir cette mission.

Les petits embarras viennent pour l'ordinaire s'ajouter aux grands. Le piqueur de la Reine, qui ignorait l'heure du départ, avait été chercher aux environs de Paris un postillon dont il faisait grand cas ; on envoya un homme à cheval courir après lui.

Tout cela prit du temps ; les heures s'écoulaient et rien n'avançait. Pour surcroît, cet homme avait les clefs de tous les coffres, et l'on ne pouvait rien emballer qu'il ne fût revenu. Tout était confusion, désordre dans l'hôtel ; enfin il arriva et les domestiques purent commencer leurs préparatifs.

M^me^ de Nicolaï se trouvait chez moi, lorsque M. Devaux vint m'apprendre la nouvelle. Elle pensa que, pourvu que la Reine ne couchât pas à Paris, c'était tout ce qu'on demandait ; elle monta chez la Reine pour lui offrir son château de Bercy, ce qui lui permettait de quitter la capitale aussi tard qu'elle le jugerait à propos.

La Reine accepta volontiers cette offre à laquelle

elle fut très sensible ; elle s'occupait avec autant de tranquillité de son départ, que si elle devait aller coucher à Saint-Leu. Mais les sentiments pénibles qui lui donnaient cette apparence d'indifférence, étaient trop bien compris par moi pour qu'ils pussent m'échapper.

Pendant que je l'aidais à ranger ses bijoux et ses papiers, plusieurs avis très alarmants nous parvinrent. On fit dire à la Reine de ne rien emporter de précieux avec elle, ni or, ni argent. Le bruit courait qu'elle possédait des millions, et qu'un attentat, pareil à celui tenté par Maubreuil contre la reine de Westphalie, était monté contre la reine Hortense, que plusieurs bourbonnistes étaient partis pour aller l'attendre sur la route qu'elle devait parcourir.

Ces avis officieux arrivèrent au moment où les enfants, sortis de leur cachette, venaient de rentrer à l'hôtel : il était trop tard pour qu'on pût rien changer à ce qui avait été décidé pour eux.

J'étais tremblante en écoutant ces détails ; mais la Reine passa outre et décida qu'elle partirait le soir à neuf heures.

Dans la soirée, toute sa Maison se réunit au salon, pour lui dire adieu.

Le duc de Vicence était accouru pour la voir et lui souhaiter bon voyage ; elle le recevait dans son salon particulier, lorsque j'y conduisis M. de Boudiakine, qui désirait la voir, et que je croyais chargé d'une mission de l'empereur Alexandre. Mais il n'apportait que des paroles de bienveillance et d'intérêt qui, dans la circonstance, étaient vraiment dérisoires.

Sur la remarque du duc de Vicence que les souverains usaient de bien peu d'égards vis-à-vis d'une

femme, d'une Reine, il répondit que ce n'était pas à l'Empereur son maître que l'on devait s'en prendre du brusque départ de la Reine.

« Je suis persuadé, dit-il, qu'il en ignore les motifs. Moi-même, je le trouve bien changé depuis un an!

« Ce n'est plus le même homme pour bien des choses ; lui si gai, si brillant, ne va plus dans le monde ; il refuse toutes les invitations, il fuit les lieux de réunions publiques, reste le soir seul à l'Élysée, et ne reçoit personne. »

Après la sortie de ces messieurs, la Reine revint dans le salon et fit ses adieux à tout le monde. Elle était si montée qu'elle ne trouva pas un mot qui exprimât ses regrets d'un adieu peut-être éternel !... Ce départ était une véritable désolation pour ceux qui ne devaient pas la suivre ; mais pour moi, qui étais sûre de la rejoindre bientôt, j'en prenais mieux mon parti.

A neuf heures du soir, le 17 juillet 1815, la Reine quitta Paris pour s'éloigner de la France, sans éprouver ce sentiment déchirant d'une longue séparation, ni cette douleur que lui cause encore l'absence de la patrie !

Elle venait d'y éprouver tant de mécomptes, tant d'injustices, que, dans ce premier moment, elle ne demandait qu'à fuir le monde !

CHAPITRE XV

Les prédictions de madame de Krudner.
Le Tzar et la dame prient chaque soir ensemble.
La parure de diamants.
Notre-Dame des exilés.
Les royalistes et les prétendus millions de la Reine.

La Reine monta dans sa voiture, seule avec ses enfants; M. de Marmol, son écuyer, et M. le comte de Voyna suivaient dans une berline. Le départ de la Reine avait été si précipité que M. de Voyna n'avait reçu que verbalement les ordres pour la mission qu'il avait à remplir. Ce défaut de formalité fut cause, sur la route, de bien des embarras.

La troisième voiture, contenant la nourrice et la femme de chambre; Vincent précédait en courrier.

La Reine coucha au château de Bercy. M. et M^me^ de Nicolaï l'y reçurent avec le dévouement et l'affection que la Reine sait si bien apprécier; elle se reposa près de cet heureux ménage des pensées amères et irritantes qui l'avaient préoccupée pendant toute la journée.

Laissons la poursuivre son voyage, dont je ne connus les détails que plus tard...

Mes affaires, comme celles de la Reine, avaient nécessité le retard apporté à mon départ; une seule

chose m'en consolait : Mme de Krudner était arrivée à Paris depuis quelques jours et je ne l'avais pas encore vue.

Dès le lendemain du départ de la Reine, je courus bien vite chez Mme de Krudner; je la retrouvai toujours bonne et affectueuse pour moi, mais plus exaltée que jamais dans les mystères et dans la religion. Elle se jeta dans mes bras avec une effusion d'amitié dont je fus touchée, et nous passâmes plusieurs heures ensemble, tant nous avions de choses à nous dire !

Je lui contai nos angoisses et nos tourments; elle me fit le récit de ses voyages et de tout ce qui lui était arrivé depuis notre séparation aux eaux de Baden-Baden.

Mme de Krudner était à Altorf, lorsque la guerre se déclara, et que les armées ennemies traversèrent cette ville; elle s'y trouvait encore lorsque les troupes russes y passèrent et se livrèrent aux plus révoltants excès. Une famille malheureuse, à laquelle elle s'intéressait, fut indignement battue et maltraitée.

Désolée, Mme de Krudner se rendit au quartier général de l'empereur Alexandre, pour lui demander la répression des méfaits de la soldatesque.

Sans recommandation, sans lettre d'introduction, elle se présenta chez l'empereur Alexandre, à Heilbronn, et fut fort surprise, après s'être nommée, d'être reçue aussitôt. Elle trouva l'Empereur seul; il lui témoigna les plus grands égards :

« C'est le doigt de Dieu qui vous amène ici, Madame, en ce moment où je désirais ardemment votre présence, et où je demandais au Ciel de m'éclairer dans ses desseins sur moi. L'Impératrice, qui vous a vue à Baden-Baden, m'a longuement parlé de vous;

j'ai été frappé de tout ce que vous lui avez dit. Je pense sans cesse à toutes vos prédictions, qui se sont réalisées. »

L'arrivée de M^me^ de Krudner, ajouta-t-il, survenant à l'instant où il suppliait Dieu de la lui envoyer, lui parut un miracle du Ciel. Les conseils qu'elle lui donna sur les devoirs de sa position, sur sa mission de conciliation, de protection et de paix le touchèrent tellement, que depuis ce moment il ne lui permit plus de s'éloigner de lui et ne laissa pas passer un jour sans la voir. Elle suivit la marche de l'état major général et arriva à Paris le 14 juillet au soir ; elle descendit à l'hôtel de Mayence, rue Cordière, faubourg Saint-Germain. Mais, Alexandre ayant trouvé son hôtel trop éloigné de l'Élysée-Bourbon qu'il habitait, elle se transporta, le 17, à l'hôtel Montchenu, faubourg Saint-Honoré 35, où l'Empereur vint aussitôt la voir.

Tous les soirs, il longeait les jardins des hôtels du faubourg Saint-Honoré, suivi d'un seul Cosaque, et venait ainsi, par une petite porte de derrière, trouver M^me^ de Krudner, prier avec elle, et ranimer sa confiance et sa foi aux exhortations de cette pieuse femme.

Elle ajouta à ces détails que, la veille, elle était dans une vive alarme, en attendant l'Empereur, qui tardait plus que de coutume, quand tout à coup, le guettant à une fenêtre, elle avait entendu le bruit d'une arme à feu tirée à peu de distance d'elle. En femme courageuse, elle n'avait pas hésité à s'élancer dans le jardin pour voir d'où pouvait venir ce bruit, lorsqu'elle vit paraître l'Empereur qui la rassura. Mais elle le supplia en grâce de ne plus s'exposer, comme il le

faisait, dans ces lieux retirés, et de se faire mieux accompagner dorénavant, lui disant qu'elle se mourait d'inquiétude de le savoir ainsi livré au premier assassin qui voudrait l'assaillir.

Alexandre tenait tellement au secret de ces visites, que j'ignore s'il suivit ce prudent conseil. Néanmoins on sut quelque chose à Paris, et de ces visites mystérieuses, et des prédictions de Mme de Krudner. On fit grand bruit de ces dernières. Chacun voulait la voir, lui parler, et surtout l'entendre ; c'était en ce moment la personne à la mode.

Mme de Krudner m'avait parlé de la Reine avec tout l'intérêt et l'affection qu'elle lui portait ; elle avait approuvé son départ et m'avait encore répété, comme à Baden-Baden, que seul l'empereur de Russie pouvait la protéger et la sauver de la persécution de ses ennemis :

« Je sais, dit-elle, qu'il n'est pas aussi bien disposé pour la Reine qu'il l'était autrefois. Il croit qu'elle s'est mêlée de politique, et il lui en veut pour cela. Mais ce nuage passera ; elle ne peut rester brouillée avec lui, il est si bon, si noble, si généreux! C'est une âme digne du ciel ! Je veux absolument que vous le voyiez ; et il vous sera facile de vous expliquer avec lui et de vous entendre. Venez me trouver à l'heure où il se rend chez moi ; je me charge de vous faire bien accueillir, je l'y préparerai. »

Je remerciai cette chère amie, sans accepter son offre, craignant que la Reine ne trouvât mauvais que je visse l'Empereur, dont elle pensait avoir à se plaindre. Le duc de Vicence étant venu me voir, je lui racontai mon entretien avec Mme de Krudner ; il me dit aussitôt que c'était une planche de salut qui

LOUISE-ELISABETH, PRINCESSE DE BADE (1779-1826)

Mariée au Czaréwitch Alexandre, en 1793 ; Impératrice de Russie en 1801.

se présentait pour la Reine, et que je devais profiter de cette circonstance pour la raccommoder avec l'Empereur :

« Je m'en garderai bien, répondis-je ; je suis convaincue que cette démarche déplairait à ma maîtresse ; et j'ai décliné l'invitation de M^me^ de Krudner.

— Vous avez eu grand tort, me dit le duc ; il y a des situations qui sortent de la ligne ordinaire du devoir, et où l'on doit servir ses amis malgré eux. La position de la Reine est affreuse : sans appui, sans soutien, il n'est pas un coin de l'Europe où elle puisse trouver la tranquillité, si une des quatre grandes puissances ne la soutient pas.

« Il faut que, sans plus hésiter, elle se donne à la Russie, parce que son souverain est encore le meilleur de tous. Il y a toujours de la ressource avec un aussi noble cœur que celui d'Alexandre.

« Je sais bien que le climat de ses États est trop rigoureux pour que la Reine, avec sa santé délicate, puisse habiter la Russie ; mais il lui suffirait d'un passeport de l'ambassade russe et de l'appui du souverain pour être bienvenue partout.

— C'est possible, mais pour que cette protection fût acquise à la Reine, il faudrait qu'elle la demandât, et elle ne fera pas cette démarche, pas plus que moi, d'ailleurs, je ne la tenterai.

— Elle vous en saurait gré plus tard.

— J'en doute, vous ne connaissez pas, comme moi, son caractère. Elle est d'une fermeté de volonté remarquable sur les choses raisonnables et réfléchies. Quand son opinion est arrêtée, fixée sur une décision qu'elle croit de son devoir et de sa dignité, nulle puissance humaine ne la ferait revenir d'une détermination

qu'elle aurait prise ; et aller contre serait s'exposer à la mécontenter et à encourir ses reproches.

— Mais au moins, comme de vous-même, voyez l'empereur de Russie. Vous en avez le moyen : profitez-en pour dissiper les mauvaises impressions qu'on peut lui avoir données méchamment contre votre Reine. Il est bien nécessaire que si l'Empereur n'a pas à se plaindre d'elle, il ne se mette pas du nombre de ses ennemis et de ses persécuteurs. »

Je cédai aux instances du duc de Vicence, et me rendis le soir même chez M^me^ de Krudner, avant l'heure où l'Empereur venait ordinairement :

« Je suis bien aise que vous vous soyez décidée à le voir, me dit-elle, car, je le répète, il n'y a que sous sa protection que l'on puisse être à l'abri de tant de malheurs qui menacent encore ! De grands crimes ont été commis : il faudra qu'il y ait des expiations, des victimes, et notre mission est, si nous ne pouvons en diminuer le nombre, d'obtenir du Ciel le salut de tant d'âmes pécheresses ! »

J'avoue qu'en ce moment, je n'étais pas aussi loin de la terre que cette bonne M^me^ de Krudner ; je repassais dans mon esprit tant d'entretiens si agréables que j'avais eus, un an plus tôt, avec l'empereur Alexandre, et il m'en coûtait, en le revoyant, d'avoir à peser mes paroles, à m'armer de la dignité et de la réserve que la Reine elle-même m'eût imposées. Cette obligation de calculer m'était pénible, et ce fut avec émotion que j'entendis les pas de l'empereur de Russie.

Il fut poli et froid : je restai dans l'attitude cérémonieuse convenable. M^me^ de Krudner lui dit que, connaissant les bontés dont il m'avait honorée autrefois, elle avait pensé qu'il ne serait pas fâché de revoir une

ancienne connaissance, contre laquelle on lui avait peut-être inspiré d'injustes préventions :

« Si ces préventions n'eussent porté que sur moi, dis-je alors, je ne me serais pas crue assez digne de l'attention de Votre Majesté pour chercher à les dissiper ; mais comme elles portaient sur la Reine, j'ai cru de mon devoir, Sire, envers vous et envers elle, de faire mon possible pour que vous lui rendiez toute la justice qu'elle mérite.

— J'ai toujours pour la reine Hortense la même amitié que j'avais conçue pour elle, me répondit-il ; mais j'avoue franchement que je n'aime pas que des femmes veuillent se mêler de politique, et, sous ce rapport, la Reine a été tout à fait différente de ce que je la croyais.

— Mais, Sire, qu'a-t-elle donc fait qui n'ait pas été d'accord avec les qualités et le caractère que Votre Majesté s'est plue à lui reconnaître ; car il est des positions où, quoi qu'on fasse, on se trouve lié aux événements politiques ?

— Sûrement, mais après avoir reçu des bontés du roi de France la permission de rester à Paris, la Reine ne devait pas se mêler aussi activement qu'elle l'a fait à tout ce qui s'est passé.

— Dites : de vos bontés, Sire, car vous ne pouvez avoir oublié que la Reine ne voulait rien recevoir des Bourbons, que ce n'est qu'à vos instances qu'elle a cédé, en acceptant ce que vous leur avez imposé pour elle.

— N'importe de qui elle l'avait accepté, elle ne devait pas rester à Paris, l'empereur Napoléon y revenant.

— Je ne sais ce que, politiquement, elle aurait dû faire ; mais, fille et sœur de l'Empereur, ses devoirs

auraient toujours, pour elle, marché avant tous ses intérêts. Si la Reine les a remplis activement, ce n'est pas au moment du triomphe, mais lorsque le malheur est venu, en allant à la Malmaison partager les dangers de celui à qui elle devait tout, en veillant à sa sûreté, et en adoucissant les chagrins de ces derniers jours de crise...

— Ce rôle était bien digne de la reine Hortense ! dit l'Empereur, quittant le ton sec qu'il avait pris d'abord ; et si je pouvais lui être agréable en quelque chose, je le ferais volontiers. »

Il me sembla, à ces mots, le retrouver tel que je l'avais vu autrefois, et l'idée que le sort de la Reine dépendait peut-être de cette minute et de ce que j'allais dire, produisit sur moi une vive émotion. Je me rappelai les conseils du duc de Vicence. Mes pensées furent rapides comme l'éclair... Mais je me souvins aussi des sentiments amers de la Reine à son départ, et je répondis :

« Il sera sûrement fort agréable à la Reine, Sire, de connaître l'intérêt que Votre Majesté lui porte encore ; mais quant à recevoir un service de quelqu'un ou à recourir à la protection de qui que ce soit, elle a bien prouvé, en partant comme elle l'a fait, que ce n'était pas son intention. Elle a eu à peine le temps de se pourvoir des effets qui lui étaient nécessaires, n'ayant pas même pu emporter avec elle ses bijoux, qui sont à présent sa seule fortune, et qu'elle ne voulait pas exposer aux hasards du voyage.

— Je suis fâché que dans cette circonstance, elle n'ait pas eu l'idée de s'adresser à moi ; et si vous vouliez lui envoyer ses bijoux, je me ferais un plaisir de les lui faire parvenir d'une manière sûre.

LE PRINCE DE TALLEYRAND, *à Prague, en 1812*. (1754-1838).

— Je remercie Votre Majesté de son obligeance. Je viens de déposer les objets précieux appartenant à la Reine chez M. Chodron, mon notaire, et comme on ignore ce dépôt, j'ai lieu d'espérer qu'il y sera en sûreté. Pour le moment, elle n'en a pas besoin ; une seule parure de rubis, entourée de diamants, qui est la première chose dont elle veuille se défaire, voyagera avec moi, car c'est sur le produit qu'on en tirera qu'elle compte vivre un certain laps de temps.

— Il serait peut-être plus sûr encore de me la confier pour la faire parvenir à la Reine. »

Je répondis que, voyageant avec un de mes frères, je croyais qu'il n'arriverait pas d'accidents ; je le remerciai respectueusement et je me retirai.

Rentrée chez moi, je préparai tout pour mon départ, et je rangeai soigneusement la parure, qui, plus tard, fut démontée et vendue au quart de sa valeur, comme tout ce dont la Reine s'est défaite. La somme produite par la vente du collier fut placée chez un banquier, qui fit banqueroute. C'est ainsi que les débris de son ancienne fortune manquaient encore à la Reine et ajoutaient à ses nouveaux malheurs des ennuis d'affaires qu'elle n'aurait jamais dû connaître.

Si le départ de ma bonne maîtresse eût été retardé de vingt-quatre heures, elle eût appris, par les journaux, la nouvelle positive de l'arrestation de l'empereur Napoléon sur le *Bellérophon*, bâtiment de guerre anglais, auquel il s'était donné volontairement. Cette violation du droit des gens a laissé sur une grande nation une tache éternellement indélébile. La Reine ne le sut que beaucoup plus tard. Moi j'en fus accablée : qu'allait devenir l'Empereur? Quel serait son sort, à présent que des ennemis sans honte levaient

le masque et foulaient aux pieds toutes les convenances et le respect que l'on doit à un ennemi vaincu?

Ce nouveau malheur fut bientôt suivi d'un autre, qui vint aussi me frapper au cœur: Lavallette, le bon, l'aimable, le digne Lavallette, fut arrêté le 20 juillet, et l'inquiétude que j'éprouvai pour lui fut, hélas! le triste pressentiment du sort qui le menaçait, et auquel il n'échappa plus tard que miraculeusement, et par le sang-froid et le dévouement de sa femme.

J'avais hâte de quitter Paris; je pressai le plus possible les arrangements que j'avais à terminer, et je parvins, au bout de quelques jours, à m'éloigner de la capitale, où j'avais passé de si heureuses années.

M^me^ Depréville avait été première femme de la Reine; elle soignait ses atours et en avait toujours été traitée avec des égards particuliers. En 1815, lorsque la Reine partit, elle nous donna à chacun le mobilier de l'appartement que nous occupions; le mien était fort joli, fort complet, et ce fut là le commencement de mon ménage, comme les cent louis de revenu sur les rentes de l'État furent le commencement de ma petite fortune.

Je confiai le tout à M^me^ Depréville, ainsi que les effets de la Reine, que je ne croyais pas en sûreté dans l'hôtel de Sa Majesté. Elle cacha mes objets de prix, mes livres, mes papiers, ma correspondance, qui était ce à quoi je tenais davantage, chez M. Léveillé, médecin de ma mère. La bonne duchesse de Raguse voulut bien m'être utile dans un autre moment, en recueillant chez elle beaucoup de choses qui m'appartenaient. Elle fut parfaite pour moi et pour d'autres personnes de ma connaissance, qui étaient atteintes par le malheur.

C'est dans ces temps de réaction que le surnom de *Notre-Dame des exilés* lui fut donné par la reconnaissance.

Ma mère devait venir me rejoindre aussitôt que nous serions casés quelque part ; je la quittai donc avec moins de regrets. Mon frère aîné, Carli, qui avait été payeur à l'armée d'Espagne, se trouvait sans emploi à Paris ; pensant que la Reine ne me désapprouverait pas, je pris sur moi de l'emmener.

Le digne abbé Bertrand et un aide de camp du prince de Schwarzenberg devaient nous accompagner. Ce dernier, nommé M. Appel, était âgé d'une trentaine d'années.

Son visage, un peu kalmouk, n'avait rien de beau ni de régulier ; mais une expression de bonté et de franchise était l'indice de son caractère. C'était le meilleur et le plus brave des hommes : on le citait peut-être comme un bel homme de guerre, mais à mes yeux il n'était pas du tout un homme agréable.

En voyage, on fait vite connaissance, et nous fûmes bientôt tous les quatre de la meilleure intelligence. M. Appel, par sa grande bravoure et ses talents militaires, était parvenu au grade de chef d'escadron sans être noble, chose assez rare en Autriche : sa fortune devait s'élever bien autrement haut par la suite!

Au moment où nous allions monter en voiture pour quitter Paris, M. l'abbé Bertrand, qui était en retard, hâtait le pas pour gagner le rendez-vous. Il rencontra M. de Canouville, qui lui demanda :

« Quand partez-vous ?

— A l'instant même, Monsieur, lui répondit l'abbé, et je vous demande pardon de vous quitter aussi vite.

— Vous allez rejoindre la reine Hortense ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien! dites-lui de ma part qu'elle ne s'inquiète pas de son éloignement. Tout ceci ne peut durer ; les Bourbons seront chassés avant un an peut-être. Ils seront remplacés par le duc d'Orléans, car on travaille activement pour lui ; et, lorsqu'il sera sur le trône, la Reine pourra revenir, si elle le désire : rien ne s'y opposera. Ainsi donc mettez mes hommages à ses pieds, et dites-lui que je compte bien la revoir ici l'année prochaine. »

L'abbé, enchanté de cette perspective, monta en voiture un peu consolé. Ces messieurs m'attendirent à la barrière, car je n'avais pas voulu partir sans embrasser Mme de Krudner une dernière fois. Je passai avec elle une heure, qui dut paraître bien longue à mes compagnons de voyage. Leur impatience était au comble, quand j'arrivai enfin, ayant pressé de toute mon éloquence le cocher de fiacre qui me conduisait près d'eux.

Une fois hors de Paris, je n'eus plus qu'une pensée : rejoindre la Reine au plus vite ; malgré la présence de M. de Voyna, je m'inquiétais de son voyage ; à chaque relai, je demandais des nouvelles de toutes les voitures de poste qui étaient passées.

Mes propres impressions me peignaient celles qu'avait dû éprouver la Reine : partout des uniformes étrangers, des chaumières désertes, les paysans attristés, mendiant sur le seuil de leurs maisons ravagées par la guerre de 1814. La Reine s'était arrêtée près d'eux, leur avait parlé avec cette bonté qui lui gagnait tous les cœurs : c'était en comptant les infortunes qu'elle avait soulagées, que je trouvais sur la route les traces de son passage.

A deux journées de Paris, on nous dit que des voyageurs avaient été arrêtés : le cœur me battit violemment, et je ne fus rassurée que lorsque j'appris que c'étaient des Anglais.

En approchant de Dijon, mes inquiétudes devinrent une véritable terreur ; j'appris qu'une espèce d'émeute avait eu lieu dans cette ville, et y avait été occasionnée par la présence de la reine Hortense ; qu'elle avait failli être assassinée, ainsi que ses enfants par des gardes royaux, parmi lesquels on nommait M. de Nan... comme fauteur de tout ce désordre.

La Reine n'avait dû d'échapper à ce danger qu'à l'intervention des Autrichiens appelés à son secours par M. de Voyna, et qui avaient employé la force pour parvenir à lui faire continuer sa route, malgré ceux qui voulaient s'y opposer.

J'étais toute tremblante en écoutant ces détails ; je me les fis raconter de nouveau à Dijon, où je m'arrêtai dans le même hôtel où la Reine était descendue. On y ajoutait que ceux qui avaient fait cette scène n'étaient autres que ces forcenés de gardes royaux et de belles dames, dont les cheveux étaient ornés de fleurs de lis ; mais que les braves gens en avaient le cœur tout navré, et qu'on en voyait qui pleuraient sur la porte de leur boutique, en s'inquiétant comment finirait ce tumulte.

Lorsque je rejoignis la Reine, voici ce qu'elle me conta sur ce qui lui était arrivé à Dijon :

Il faisait encore jour lorsqu'elle s'était arrêtée dans cette ville. Quelques personnes entourèrent sa voiture au moment où elle en descendit ; elle ne s'en étonna pas, car c'était toujours ainsi lorsqu'elle s'arrêtait, et partout elle recueillait des témoignages d'intérêt et d'affection.

Cette fois il lui sembla voir sur les physionomies des gens qui se plaçaient sur son passage quelque chose de sinistre et de malveillant, qui lui parut étrange et de toute nouveauté pour elle. En montant l'escalier pour se rendre dans son appartement, elle vit une porte s'ouvrir ; une dame élégante parut et dit à haute voix :

« Ah ! la voici ! C'est elle ! »

La porte, se refermant brusquement, ne permit pas à la Reine de voir quelles étaient les personnes auxquelles ces paroles s'adressaient.

En même temps que la Reine descendait de voiture, une avant-garde des troupes autrichiennes arrivait à Dijon ; l'officier qui la commandait se trouvait de la connaissance de M. de Voyna, qui s'empressa de le présenter à la Reine, aussitôt qu'elle fut installée dans son appartement.

De sa chambre, au premier étage, elle vit la foule se grossir sous les fenêtres de l'auberge, et, au milieu de cette foule, un rassemblement, qui lui parut de bonne compagnie, de femmes mises avec recherche, ainsi que le petit nombre d'hommes qui les accompagnaient. Tout ce monde était arrêté et criait : Vive le Roi.

Elle ne voyait, jusque-là, dans ces vociférations, qu'une insulte de mauvais goût, lorsqu'un bruit étrange attira son attention vers la porte de la chambre où elle se trouvait alors avec ses deux enfants et le commandant autrichien, qui leur parlait allemand. M. de Voyna venait de sortir pour se promener en ville et acheter une paire de lunettes dont il avait besoin.

La Reine reconnut la voix de ses domestiques ; ils

refusaient l'entrée de son appartement, qui fut forcée, et au même instant elle vit paraître, non sans étonnement, quatre officiers qui s'approchaient, le visage en feu, les yeux étincelants ! L'un lui dit d'une voix menaçante :

« Madame, vous êtes notre prisonnière !

— Et de quel droit, Monsieur ?

— Du droit que nous donnent les ordres que nous avons reçus de vous faire arrêter.

— Soit ! Messieurs ; comme je n'ai rien à opposer à la force, je suis votre prisonnière. »

En prononçant ces mots, la Reine s'assit tranquillement en rapprochant ses enfants d'elle :

« Qu'est-ce que cela signifie, Messieurs ? demanda » le commandant autrichien, qui était présent. Qui » commande, ici ?... Est-ce vous ou moi ?... Madame » partira quand il lui conviendra, et sans que per- » sonne ait le droit de l'en empêcher ! »

Les gardes royaux pâlirent de colère, en entendant cette déclaration énergique, et quoiqu'elle fût pour la Reine une chance de sécurité, elle éprouva une véritable mortification que ces paroles fussent adressées, devant elle, à des officiers français par un commandant étranger.

Au même instant, M. de Voyna rentra ; une altercation assez vive s'engagea entre lui et ces messieurs, qu'il entraîna hors de l'appartement. On ne sait comment eût fini cette querelle, sans la présence de l'avant-garde autrichienne, car il n'y avait pas moyen de faire entendre raison à ces gardes royaux.

Ils s'étaient emparés de la voiture de la Reine ; ils y avaient placé deux des leurs à côté des portières, pour l'empêcher de partir, et s'approprier *les mil-*

lions qu'ils prétendaient qu'elle emportait. Le commandant autrichien fit placer un poste dans l'auberge, reprit la voiture aux gardes royaux, et fit évacuer les abords de la maison, qu'une foule d'élégants encombrait encore en criant : Vive le Roi !

Les gardes royaux ne se laissèrent pas décourager ; ils tinrent bon dans l'auberge, et s'y établirent dans une grande salle où ils passèrent la nuit à boire. On les entendait aller et venir, en criant, brandissant leurs sabres, et laissant traîner les fourreaux sur leurs pas, afin d'augmenter le bruit et de faire plus d'effet. Au sentiment pénible qu'éprouvait la Reine, de penser qu'elle était menacée par des Français et protégée par des étrangers, se mêlait une espèce de honte, de voir le ridicule dont se couvraient ces jeunes gens, en tête desquels se trouvaient un M. de Nu... et un de Nan...

La Reine avait vu souvent les plus braves, les plus renommés de nos officiers revenir des armées après avoir fait de grandes choses ; elle comparait leur simplicité aux rodomontades de ces écervelés, s'armant pour s'emparer d'une femme et deux enfants.

C'était vraiment à faire pitié ! On aurait ri, si cela n'eût fait plutôt hausser les épaules.

Comme ils étaient en nombre, on voyait arriver le moment où il faudrait en venir aux mains. MM. de Marmol et de Voyna s'armèrent ainsi que le domestique de la Reine, et passèrent la nuit en faction à sa porte, non sans inquiétude.

A une heure assez avancée de la nuit, l'avant-garde autrichienne partit pour faire place au corps d'armée qu'elle précédait.

Aussitôt cette avant-garde partie, les gardes royaux

STÉPHANIE DE BEAUHARNAIS, GRANDE-DUCHESSE DE BADE (1780-1860).

Fille adoptive de Napoléon Ier; tante de Napoléon III.

reprirent toute leur audace, et plusieurs d'entre eux coururent au devant des Autrichiens qui arrivaient, leur dire, qu'en vertu d'ordres supérieurs, ils étaient chargés d'arrêter la Reine et ses enfants.

Le commandant des nouvelles troupes se rendit à l'auberge, persuadé de tout ce qui venait de lui être dit et prêt à donner aux gardes royaux l'assistance qu'ils réclamaient ; heureusement, c'était encore une des connaissances de M. de Voyna, qui n'eut pas de peine à rétablir les faits et à s'entendre avec lui sur ce qu'il y aurait à faire.

Après s'être concertés, ils se rendirent chez le nouveau lieutenant-général nommé par le Roi qui venait d'arriver dans la nuit même. Ils lui expliquèrent ce qui se passait ; M. Liger-Belair (c'était le nom de ce général), ne trouva rien de mieux, pour éviter une collision entre Autrichiens et gardes royaux, que d'envoyer à ces derniers un ordre de se rendre immédiatement à une revue de tous les militaires qui se trouvaient en ce moment à Dijon. Il passa cette revue sur la place d'armes.

Pendant ce temps, M. de Voyna fit hâter le départ de la Reine, qui emporta de cette ville un souvenir très pénible.

M. de Nan..., comme garde du corps arrivant de Paris, resta à l'auberge à surveiller ce qui s'y passait ; sa rage ne connut plus de bornes, lorsqu'il vit que sa proie allait lui échapper, et les gestes les plus menaçants accompagnèrent les paroles furieuses qu'il adressait à M. de Voyna et à la Reine, qui s'éloignaient, suivis et protégés par une nombreuse escorte autrichienne.

A quelques lieues de là, elle trouva le quartier

général de l'armée d'occupation. Plus loin, il n'y avait plus de troupes autrichiennes, et ce fut au tour de la Reine de protéger M. de Voyna : les habitants des campagnes quittaient leurs travaux pour se précipiter au devant de la voiture. On lui jetait des bouquets d'œillets rouges par la portière, et les cris de : Vive l'Empereur ! l'accueillaient partout.

A un relais elle entendit ces paroles :

« Les bons s'en vont, les mauvais restent ! »

A Dôle, une émeute d'un genre diamétralement opposé à celle de Dijon attendait la Reine ; le peuple, par affection, ne voulait pas laisser partir M. de Voyna, et il courut un véritable danger. En voyant un officier autrichien avec la Reine, on crut que c'était lui qui la conduisait prisonnière, et ni plus ni moins on voulait le tuer pour la délivrer. Elle eut mille peines à faire comprendre à ces braves gens que c'était volontairement qu'elle s'éloignait, que M. de Voyna l'accompagnait, et qu'elle lui avait de grandes obligations ; il fallut qu'elle parlât elle-même à la foule qui se pressait autour de sa voiture. Un vieillard, d'un aspect on ne peut plus respectable, qui portait la parole pour les autres, et qui faisait répéter à la Reine ce qu'elle avait tant de peine à leur persuader, lui répondit :

« Bien vrai, ce que vous dites là ? Car, voyez-vous, vous n'avez qu'un mot à dire ! »

La Reine remercia ses officieux protecteurs et arriva enfin à Genève, où je la rejoignis trois jours après. Elle descendit à l'hôtel du Sécheron et, pour faire moins de dépense à l'auberge, elle envoya tout de suite ses chevaux à sa campagne de Prégny, qui était située à très peu de distance, dans une des plus belles

positions des bords du lac. Elle comptait aller s'y installer dans quelques jours, lorsque je serais arrivée, ainsi que les effets et les meubles qu'elle attendait de Paris.

La Reine commençait à respirer, car elle se supposait au terme de son voyage, et se croyait dans un lieu de repos ; ses passeports, signés par les ambassadeurs de toutes les grandes puissances de l'Europe, la dirigeaient vers la Suisse, pays libre qui était resté étranger à la guerre, et où son imagination lui avait toujours représenté le vrai bonheur dans un chalet. Les illusions de la Reine ne furent pas de longue durée. Dès le lendemain de son arrivée, le gouvernement de Genève lui fit signifier qu'elle eût à s'éloigner, vu qu'il ne lui était pas permis de séjourner sur le territoire de la République.

M. de Voyna parlementa ; il s'appuya sur les passeports, sur l'ordre positif de son souverain, qui lui enjoignait de ne quitter la Reine que lorsqu'elle serait en sûreté dans la Suisse, qu'elle avait désignée pour sa résidence. Les potentats placés à la tête de ce nouvel État de douze lieues carrées, ne voulaient rien entendre. M. de Voyna était furieux. Que devait-il faire ? Il ne pouvait ramener la Reine en France, ni la conduire ailleurs qu'en Suisse, puisqu'elle n'avait pas de passeport pour un autre pays. Il demanda le temps d'écrire à Paris pour recevoir de nouveaux ordres ; on lui accorda quelques jours, qu'il mit à profit à cet effet.

Madame Mère et le cardinal Fesch, auxquels on avait donné des passeports pour l'Italie, et qui étaient aussi sous la sauvegarde d'un officier autrichien, arrivèrent à Genève le 25 juillet ; ils s'y arrêtèrent un jour pour

dîner avec la Reine. Madame Mère, qui était très fatiguée, aurait bien désiré se reposer quelques jours, mais on ne le lui permit pas, et, le 27, elle continua sa route avec son frère le cardinal.

On ne pouvait être si près de Coppet, où se trouvait Mme de Staël, sans avoir le désir de voir cette célébrité littéraire. M. de Voyna alla lui faire une visite; il en fut très bien accueilli et revint charmé de son esprit, et encore plus des agréments de sa fille, dont la présence devenait un attrait de plus pour les nombreux visiteurs. M. de Voyna ne manqua pas d'y retourner plusieurs fois. Mme de Staël le chargea de présenter ses compliments à la Reine et de lui témoigner ses regrets de ne pouvoir lui rendre ses devoirs; qu'elle la faisait juge de sa position : en ce moment elle poursuivait avec instance une réclamation de deux millions prêtés par M. Necker aux Bourbons; que cela devait la rendre très circonspecte, pour ne pas nuire à ses intérêts.

La Reine lui sut gré de sa franchise et lui fit dire qu'elle serait désolée qu'une démarche pour la voir lui fît tort, parole d'autant plus méritoire de la part de la Reine, qu'elle n'avait jamais eu plus de désir de causer avec elle. Mme de Staël aurait dit de l'Empereur, après les derniers événements : « Vraiment, je ne le comprends plus! Je l'avais toujours regardé comme un grand homme! » Ce doute venait de ce qu'il avait échoué, disait la Reine, et elle eût voulu prouver à Mme de Staël que toutes les paroles, toutes les actions, toutes les démarches de l'Empereur étaient conséquentes avec le caractère de grandeur empreint dans tout ce qui venait de lui.

La Reine conservait un peu d'espoir de se retirer

dans sa terre de Prégny, et elle faisait d'avance ses arrangements pour le moment où elle y établirait sa résidence. Elle dut bientôt renoncer à cette idée qui lui souriait tant, car, en rentrant à l'hôtel, elle apprit par M. de Voyna, exaspéré, qu'il fallait partir :

« Pour aller où ?

— Je n'en sais absolument rien, Madame ; mais voilà un baron de Talleyrand, ministre de France en Suisse, qui, ayant appris l'arrivée de Votre Majesté, fait signifier au gouvernement de Genève qu'il ait à vous renvoyer, que la France ne permet pas que vous restiez aussi près des frontières, et, comme Messieurs de Genève ne demandent pas mieux que de vous tourmenter, il faut partir.

— Eh bien ! partons ; mais où irons-nous ?

— Je n'en sais rien, répéta M. de Voyna d'un ton chagrin. On n'a jamais rien vu de semblable, murmurait-il entre ses dents, en se promenant avec agitation dans le salon ; ne pas même vouloir attendre que j'aie reçu la réponse de Paris ! On n'a pas idée de cela ! Que dois-je faire de la Reine ? dit-il, en s'arrêtant devant M. de Marmol, aussi indécis que lui.

— Jetez-moi dans le lac, dit la Reine en souriant, car enfin il faut bien que je sois quelque part ! »

En entendant ces mots, M. de Voyna sortit très précipitamment du salon, en disant à M. de Marmol qui le suivait :

« Vraiment je ne comprends pas la Reine ! Je ne sais plus que faire ; il y va de son repos, de sa vie peut-être. Elle trouve le moyen de traiter les choses en plaisantant ! On reconnaît bien là toute la légèreté des Françaises ! »

Les choses en étaient là, lorsque j'arrivai ; le cœur

gros des tristes nouvelles que j'apportais à la Reine, de l'arrestation de l'Empereur et de celle de Lavallette, mais rayonnante de joie de me trouver auprès d'elle et de la voir saine et sauve, après toutes les inquiétudes que j'avais eues.

M. de Voyna voulait ramener la Reine en France, la laisser à Bourg-en-Bresse, premier chef-lieu de département sur la frontière, et de là se rendre à Paris pour y prendre de nouveaux ordres. La Reine n'approuva pas ce projet ; elle préféra se rendre à Aix-en-Savoie, où sa mère et elle avaient fait de longs séjours. Le pays était rempli du souvenir de leurs bienfaits ; la Reine y avait fondé un hôpital, et elle était sûre de retrouver dans le peuple une sympathie qui lui servirait de sauvegarde et de consolation.

Je voyageais dans la voiture de la Reine, avec elle et ses enfants ; les messieurs et les gens suivaient dans d'autres voitures. C'étaient MM. de Voyna, Appel et mon frère ; l'abbé Bertrand et M. de Marmol ayant été envoyés à Prégny, avec quelques domestiques, pour s'y installer en attendant.

Aussitôt que nous fûmes entrés à Aix, M. de Voyna, sans se reposer, partit immédiatement pour Paris. Il n'avait que vingt ans ; sa tenue, son aplomb et son caractère étaient extraordinaires pour cet âge ; il était fort, grand et bien proportionné ; sa taille était pleine de noblesse et de grâce, quoiqu'il eût l'habitude de tenir la tête un peu dans les épaules. Il avait de jolis cheveux blonds et bouclés, le nez droit et fin comme celui d'un beau profil grec ; ses manières étaient agréables, son esprit vif et retors sentait déjà un peu la diplomatie, et l'on pouvait prévoir qu'avec M. de Metternich il ferait son chemin. Il nous peignait

l'Autriche comme le pays le plus agréable à habiter, et à chaque difficulté qui se présentait :

« Allez en Autriche, Madame ! » disait-il aussitôt à la Reine.

Au fond de ma pensée, je suis convaincue qu'il entrait un peu dans sa mission de persuader à la Reine de s'arrêter à cette détermination. Ç'eût été ajouter un second otage à celui que la cour de Vienne possédait déjà dans la personne de Napoléon II !

A peine étions-nous à Aix, qu'un souvenir bienveillant y accueillit la Reine : M. Finot, qui était encore à Chambéry en qualité de préfet, s'empressa de mettre à ses pieds l'expression de son dévouement et de lui faire toutes les offres de services imaginables. La Reine, qui savait combien la position de M. Finot était précaire, puisque la Savoie allait être enlevée à la France, lui fit dire par M. de Voyna qu'elle le remerciait de ses offres obligeantes et de ses bonnes intentions ; que le meilleur moyen de la servir était de ne pas venir la voir, mais de lui donner avis s'il s'ourdissait quelque chose contre elle, et d'avoir l'air en même temps de l'oublier entièrement.

Cet oubli, que la Reine réclamait de l'autorité civile qui était encore debout, ne fut point imité par l'autorité sarde qui, s'emparant militairement du pays, dirigeait partout des troupes au nom des souverains alliés. Dès le lendemain de son arrivée à Aix, la Reine reçut la visite du maire de la ville ; il était accompagné d'un homme de fort mauvaise mine, à la voix rauque, au visage sinistre, qui nous dit être envoyé par le gouverneur général de toute la province, et se nommer M. le comte de Monti, d'une ancienne famille du pays.

La Reine salua ces messieurs et les fit asseoir ; M. de Monti, dont les manières étaient aussi communes que les traits ignobles et la physionomie repoussante, se hâta de prendre la parole dans un mauvais français que nous avions peine à comprendre, mais avec un ton d'impolitesse et d'outrecuidance qui se traduisait de lui-même en toutes les langues. Il annonça à la Reine que le gouverneur général l'avait chargé d'ordres exprès qui la concernaient (la Reine fit un signe de tête équivalent à une adhésion), qu'il devait la voir tous les jours (la Reine répéta le même mouvement d'un air résigné) ; et M. de Monti continua, en ajoutant qu'il devait la voir seule.

A cette singulière notification, nos regards se portèrent avec épouvante sur cette tournure de bandit, qui résumait assez bien le type des brigands italiens dont les romans d'Anne Radcliffe nous ont peint les allures et le caractère. Je me crus sous l'influence de quelque vision du château d'Udolphe ; et l'idée que la Reine devait recevoir souvent une pareille visite me causait une terreur telle, que j'attendais avec anxiété ce qu'elle allait répondre. M. de Monti, élevant la voix, finit par dire à la Reine qu'elle était « sous sa surveillance immédiate ».

Ces dernières paroles attirèrent l'attention de M. Appel ; habitué qu'il était à ne comprendre que peu de choses aux conversations qui avaient lieu en français, il n'avait presque point prêté l'oreille à ce qui se disait ; toutefois il en avait entendu assez de la part de M. de Monti. Il ne fit qu'un saut, quitta sa chaise, s'élança sur lui, et l'interpella assez violemment pour qu'il eût à répéter les expressions dont il venait de se servir. Celui-ci, fort de l'autorité du gouverneur

général, répéta plus brièvement les mêmes choses que, dans sa vivacité, M. Appel lui permit à peine d'achever :

« Surveiller la Reine ! s'écria-t-il dans son mauvais français ; personne ici n'a le droit de se mêler de ce qui la regarde, que moi ! »

M. de Monti, dans son baragouin, parla de la dignité de sa race, de l'importance de ses fonctions, et des pouvoirs sans limites du gouverneur général dont il était le représentant. M. Appel se nomma, en déclarant qu'il était l'aide de camp du prince de Schwarzenberg, qui commandait en ce moment toutes les armées des alliés ; il ajouta que par le seul fait de l'existence du généralissime, M. le gouverneur général de la Savoie était sous les ordres du prince ; que lui, étant l'aide de camp de ce dernier, ne devait tenir aucun compte des instructions données à M. de Monti par des supérieurs auxquels il ne devait pas obéissance ; qu'il s'en référait à celles qu'il avait reçues et par lesquelles il lui était prescrit de faire respecter la Reine partout où il lui plairait d'aller.

M. Appel était très animé ; M. de Monti répondait sur le même ton ; tous les deux, criant à tue-tête, finirent par ne plus s'entendre. Mon frère, qui était présent et qui les voyait au moment de se couper la gorge, leur dit que, parlant tous les deux une langue qui leur était étrangère, ils ne se comprenaient pas. A ces mots, toute leur colère se tourna contre lui, et, sans le laisser achever sa phrase, ils lui répliquèrent qu'il n'était pas nécessaire de parler français pour avoir du cœur et se faire respecter. Ma frayeur, qui s'était dissipée en voyant cette scène tourner au grotesque, me revint avec la crainte que mon frère devînt

peut-être leur victime, pour avoir essayé de les apaiser. La Reine eut mille peines à mettre fin à cette querelle que les champions allèrent, dès le lendemain, vider devant le gouverneur général, qui était à Chambéry.

Il résulta de cette explication que le gouverneur, ayant appris l'arrivée de la Reine à Aix, s'était cru obligé de la faire espionner, afin de savoir ce qu'elle y venait faire ; et que, pour que la chose se passât le plus délicatement possible, il avait choisi un homme titré et d'une des plus anciennes familles du Piémont ; son intention avait été qu'il cherchât à se faire admettre dans la société de la Reine, et à la voir tous les jours, sans qu'elle pût jamais soupçonner de quelles fonctions il était chargé en venant chez elle.

M. le gouverneur général n'avait pas eu de peine à trouver un homme prêt à se ravaler à une mission de mouchard, parmi les nombreux partisans de l'absolutisme qui se montrèrent dans tous les coins de l'Europe, après le triomphe de la Sainte-Alliance. Malheureusement le tact et l'intelligence de M. de Monti n'étaient pas à la hauteur de l'ancienneté de son origine ni de la noblesse de sa race. Il n'avait compris de sa mission, que l'importance politique qu'on y attachait, et avait agi avec toute la finesse que l'on vient de voir, en se faisant assister du maire de la ville, comme un exempt se ferait assister d'un recors.

M. le gouverneur général parut honteux de la maladresse de son envoyé ; il fit des excuses à M. Appel, qui revint triomphant, et les choses en restèrent là.

CHAPITRE XVI

Le futur Napoléon III joue aux soldats.
« Où tu voudras, imbécile. »
Mort de La Bédoyère.
On danse aux Tuileries.
Vol des lettres du comte de Provence (Louis XVIII)
à Robespierre.

En arrivant à Aix, la Reine loua la première maison vacante ; elle était mal située, triste et laide ; le seul avantage qu'elle offrît était une cour assez grande où les enfants pouvaient jouer à leur aise. Deux ou trois petits garçons, à peu près de leur âge, qui appartenaient aux gens qui demeuraient dans le voisinage, venaient se réunir à eux. Ils jouaient aux soldats : le plus petit, fier d'être en tête, et de porter le tambour qui faisait partie des joujoux du prince Louis, marchait le premier en frappant à tort et à travers sur la peau d'âne et faisant le plus de bruit possible, mais qui pourtant ne se serait pas entendu de bien loin.

Le prince Napoléon, comme le plus grand et le plus intelligent, commandait toute la troupe en tirant hors du fourreau un petit sabre de fer-blanc, qui pendait à sa taille déjà gracieuse et élégante. Il alignait sa troupe et grossissait sa voix pour la commander ; il la

faisait marcher au pas tant bien que mal. Le prince Louis, armé d'un bâton comme tous les autres, était en serre-file et suivait des yeux tous les mouvements de son frère, qui était son modèle et son idole. Placées ensemble à ma fenêtre, la Reine et moi nous regardions ces innocentes récréations sans nous douter qu'elles devaient plus tard donner lieu à des rapports de police : qui aurait pu jamais deviner de pareilles aberrations de l'esprit humain ?

Il y avait une semaine que nous étions installés dans notre modeste demeure, lorsque nous vîmes arriver M. de Marmol, l'abbé Bertrand avec les domestiques, et les chevaux que la Reine, par économie, avait laissés à Prégny. Les nobles autorités de Genève n'avaient pas voulu laisser respirer auprès d'elles des êtres si dangereux ; et au bout de quelques jours employés à délibérer en une aussi grave occurrence, M. de Marmol et l'abbé avaient reçu, le 9 août, l'ordre de partir à l'instant, avec injonction de quitter le plus tôt possible le territoire de la République de Genève. Les chevaux eux-mêmes n'avaient pas été exceptés dans cet ordre sévère.

La Reine fut très contrariée de cette arrivée, qui allait doubler sa dépense à Aix ; il fallut louer une seconde maison pour tout ce monde, et des écuries pour les chevaux. On sait que, pendant la saison des bains, les locations sont hors de prix. La position pécuniaire de la Reine n'était pas moins précaire que sa position politique ; elle s'effraya de ces détails. Qu'allait-elle devenir ? Dans quel coin lui serait-il permis de se retirer ? De quoi vivrait-elle ? Exilée, errante, persécutée dans chaque membre de sa famille, dans chacun de ses amis frappés par les réac-

GÉRARD (1807)

LA REINE HORTENSE ET SON FILS AINÉ NAPOLÉON-LOUIS-CHARLES

tions politiques, elle ne pouvait plus éprouver un sentiment qui ne fût une affliction ; elle n'avait plus une pensée qui ne la désolât, qui ne la désespérât pour l'avenir.

Les nouvelles fâcheuses se répandent bien plus promptement que les autres, aussi ne fûmes-nous pas longtemps à connaître l'ordonnance du 24 juillet, qui appelait l'élite de nos généraux devant les conseils de guerre, et qui mettait sous la surveillance de la haute police tous ceux qui avaient exercé des emplois pendant les Cent-Jours. Carnot, collègue du duc d'Otrante, soit comme ministre sous l'Empire, soit comme membre du gouvernement provisoire, était compris dans cette dernière mesure ; il se trouva, en conséquence, dans l'obligation d'écrire au duc d'Otrante, devenu ministre de Louis XVIII, pour lui demander quelle résidence on lui assignait ; il le fit en ces termes :

« *Où faut-il que je me rende, traître?* »

La réponse du ministre de la police à son ex-collègue ne se fit point attendre : elle était aussi courte, aussi significative que la demande :

« *Où tu voudras, imbécile!* »

Telle n'était point l'opinion de la France sur Carnot.

Quant au duc d'Otrante, il y avait longtemps que sa perfidie était devenue proverbiale ; et ce dicton populaire, qui circulait à l'entrée des armées ennemies à Paris, en 1814 : « *Pends-toi, Fouché, Talleyrand a traité sans toi,* » le caractérisait assez bien ; on y faisait allusion à l'absence de Fouché qui, à cette époque, se trouvait relégué en Illyrie.

Chaque jour, les papiers publics nous annonçaient de nouvelles arrestations ; une des premières qu'ils

nous apprirent fut celle de La Bédoyère, incarcéré le 2 août, par suite de la dénonciation de son valet de chambre.

Il venait de prendre le parti de quitter l'armée de la Loire, et s'était décidé à passer en pays étranger. Malheureusement, ayant voulu faire ses adieux à sa femme et à son fils, il revint à Paris, où il descendit chez Mme Fonteries, amie de sa famille ; il fut fort étonné, deux heures après, d'y être arrêté. Un agent de police déguisé était venu avec lui dans la même diligence, de Riom à Chartres; à partir de cette dernière ville, La Bédoyère s'était servi d'une voiture particulière, et le même agent l'avait suivi, à une poste en arrière. Une fois qu'on se fut saisi de sa personne, on le conduisit à la préfecture de police, où M. Decazes lui fit subir un premier interrogatoire; puis on l'écroua à la prison de l'Abbaye, où il fut mis à la disposition d'un conseil de guerre, formé pour le juger. Ce mode de procédure, étant le plus expéditif de tous, nous laissait peu d'espérances. La Reine et moi, nous avions l'âme navrée de nos fatales prévisions.

Cependant, assez d'autres inquiétudes venaient nous assaillir pour qu'elles fissent diversion à celle-ci, si cela était possible. Vers cette époque de nos tourments, un officier autrichien, porteur d'une lettre pour la Reine, vint trouver M. Appel de la part du général qui commandait à Lyon toutes les forces alliées réunies dans cette ville et aux environs. Le général Rochmann était un ancien militaire, un brave et digne homme. Sachant que la Reine était à Aix, et cette ville se trouvant sous son autorité, il lui écrivit pour lui offrir ses services, et chargea l'aide de camp à qui il avait confié cette mission de lui dire de vive

voix qu'il priait Sa Majesté de disposer de lui en toute occasion. L'assassinat du maréchal Brune, le 1er août, et la rapidité avec laquelle les réactions s'opéraient dans le Midi pouvaient exposer la Reine à des tentatives contre lesquelles il était de son devoir de la prévenir, puisqu'elle se trouvait placée sous la sauvegarde de l'Autriche. L'aide de camp avait l'ordre de s'entendre avec M. Appel sur ce qu'il était nécessaire de faire pour mettre la Reine et ses enfants à l'abri de tout danger.

L'air soucieux de M. Appel, lorsqu'il eut reçu ce message, me fit penser qu'on venait en outre de lui donner quelque mauvaise nouvelle qu'il ne disait pas à la Reine ; je ne me trompais pas. Il me confia que l'aide de camp du général Rochmann l'avait averti verbalement d'avoir à exercer la plus grande surveillance pour préserver les enfants de la Reine, car on était informé que des émissaires avaient été envoyés par ces forcenés royalistes du Midi, qui mettaient tout à feu et à sang, et l'on craignait que les neveux de l'Empereur n'eussent été désignés au poignard de ces misérables. Le général savait que des ordres secrets avaient été expédiés de Paris par je ne sais quel pouvoir occulte, pour inspirer ou même autoriser cet épouvantable attentat. Comme dans le même temps les journaux annonçaient, — à tort il est vrai, — l'arrestation en Suisse des frères de l'Empereur, Jérôme et Joseph, et celle de Lucien à Turin, il était évident qu'on traquait la famille impériale.

J'engageai M. Appel, tout en gardant son secret, à s'unir à nous pour veiller sur les princes, afin qu'un malheur semblable à celui sur lequel on nous donnait l'éveil, ne nous arrivât pas.

Nous apprîmes que, le 9 août, le capitaine rapporteur du deuxième conseil de guerre avait fait subir un interrogatoire à ce brave et infortuné La Bédoyère, et que le jugement ne tarderait pas à avoir lieu, sous la présidence du colonel Berthier de Sauvigny.

Le maréchal Ney fut arrêté le 11 août au château de Bessonies, propriété d'une parente de sa femme. Voici quelques particularités de son arrestation : le maréchal était depuis quelques jours dans cette retraite, lorsqu'un bourbonniste des environs, dans une visite qu'il avait faite au château, remarqua dans un coin du salon un sabre, qui, d'après sa richesse et les emblèmes militaires qui le décoraient, lui parut ne devoir appartenir qu'à quelque illustration militaire. Dans son opinion, le propriétaire de cette arme ne pouvait être que Murat ou Ney. D'après cet indice, on pensa que l'un ou l'autre de ces deux illustres fugitifs était caché à Bessonies ; un avis officieux parvint à M. Locard, préfet du Cantal, et au sous-préfet d'Aurillac, qui fit entourer le château par la gendarmerie et captura le maréchal, que l'on conduisit immédiatement à Paris.

Ce fut le 14 août que le jugement qui condamnait le colonel de La Bédoyère fut prononcé. Infortuné jeune homme ! Jamais une plus belle vie n'eut une fin plus malheureuse, et n'emporta des regrets plus véritables !... Qu'avait-il fait ? Il s'était empressé d'abandonner un souverain qui avait été imposé à la France par des baïonnettes étrangères, pour aller au-devant de son Empereur, proclamé par le vote de la grande Nation. Et d'ailleurs, la capitulation de Paris, par son article 12, n'interdisait-elle pas toute recherche, toute poursuite envers les personnes qui pourraient être

inculpées au sujet du retour de l'Empereur? En éludant cette convention, on a inscrit les mots : Assassinat juridique, en tête des jugements rendus contre La Bédoyère, Ney, Bertrand, les frères Fauché, Mouton-Duvernet, Lavallette, etc.

Je le pleurai amèrement ce bon La Bédoyère, et la douleur de la Reine ne fut ni moins grande, ni moins vive, ni moins sincère que la mienne.

Le 17 août, le vaisseau qui emportait l'Empereur, mettait à la voile pour Sainte-Hélène, et le grand homme disparaissait de l'Europe pour n'y plus revenir.

Le 19, La Bédoyère périssait victime de son dévouement à la cause impériale... Il tombait criblé de balles dans la plaine de Grenelle! Pendant ce temps, sa mère et sa femme faisaient d'infructueux efforts pour le sauver. Au moment où le Roi sortait de ses appartements, M^me^ de La Bédoyère s'élança et tomba à ses pieds en criant :

— Grâce! Grâce!

Mais, en entendant un refus qu'elle était loin de prévoir, elle s'évanouit. On la transporta chez elle sans connaissance, pendant que la mère de La Bédoyère tentait encore un effort désespéré. Elle parvint, bon gré mal gré, à se placer sur le passage du Roi, comme il rentrait chez lui; mais Sa Majesté, voyant une femme vêtue de noir, et reconnaissant M^me^ de La Bédoyère, donna l'ordre qu'on l'éloignât de lui, disant que toutes ces émotions lui faisaient mal! Dans ce temps de triste mémoire, le droit de grâce, le plus bel apanage de la royauté, paraissait exilé de la terre.

Le jour même où La Bédoyère expirait, le maréchal

Ney arrivait chargé de fers à Paris, et, le soir, on dansait des rondes dans les allées du jardin des Tuileries. Était-ce en réjouissance de l'invasion étrangère, des discussions intérieures, et des réactions politiques qui amenaient le deuil dans les familles ? De quoi aurait pu se réjouir la France ? Le peuple était triste, morne et silencieux ; mais, en revanche, une société du monde élégant le remplaçait dans les promenades publiques. Les dames du faubourg Saint-Germain quittaient pour quelques heures les lambris dorés de leurs salons aristocratiques, pour venir improviser une foule joyeuse sous les fenêtres de leur monarque *désiré*.

Le 6 septembre, le maréchal Ney fut transféré à la Conciergerie ; on préluda de nouveau à un drame sanglant. Le duc de Bassano avait été arrêté en Suisse par ordre du gouvernement français. Toutes les nouvelles qui nous arrivaient ajoutaient à nos inquiétudes. Malgré tout ce qu'on disait du duc d'Otrante, tant qu'il avait été aux affaires, la Reine avait pu espérer encore d'être ménagée. Il n'en était pas de même de M. Decazes, qui lui succédait ; il avait son crédit à établir, sa fortune à faire, et à défaut d'habilité en matière politique et de police, il avait le zèle ardent du néophyte. Nous apprîmes bientôt de quel zèle outré il était capable, pour gagner la faveur du Roi.

Le conventionnel Courtois avait été l'ami de Robespierre. A la mort de celui-ci, il recueillit beaucoup de papiers de son ex-collègue, qui auraient pu compromettre nombre de personnes, vis-à-vis du terrible comité de salut public. Parmi ces papiers, dont il brûla la plus grande partie, M. Courtois trouva une

correspondance très suivie de M. le comte de Provence, frère de l'infortuné Louis XVI, avec Robespierre. Ces lettres de différentes époques et qui se suivaient depuis le commencement de la Révolution, parurent à M. Courtois d'une trop grande importance historique pour être détruites. D'ailleurs, comme il était très franchement républicain et vrai patriote, il n'était pas fâché de conserver des documents authentiques, qui compromettaient singulièrement un des membres de la famille déchue, afin de s'en servir contre lui, si le salut de la République ou d'autres circonstances l'exigeaient.

Dans cette intention, il mit en ordre la correspondance de M. le comte de Provence et la renferma dans une boîte de fer-blanc qu'il emporta à Chaillot, où il avait une petite habitation. Là, il fit lever un carré du parquet de son salon, et y déposa la boîte, dans une cachette dont personne ne soupçonnait l'existence. Dans un épanchement d'amitié, il parla de ce précieux dépôt à un jeune homme, en lui indiquant l'endroit où il était. Ce jeune homme était ami de M. Decazes, alors simple avocat. Les jours de la Révolution étaient déjà assez éloignés, pour que ce dernier n'attachât pas une grande importance à ce propos, à cette époque de la grandeur de l'Empire, qui paraissait à chacun la garantie de tous.

Les événements de 1814 ayant privé M. Decazes de l'emploi de secrétaire des commandements qu'il occupait auprès de Madame Mère, son exaltation royaliste le fit placer au parquet de la cour royale de Paris. Là, sa conduite dans l'affaire de Maubreuil, qui fut mis en liberté le 19 mars 1815, ne tarda pas à lui concilier la bienveillance royale. Les lettres à

Robespierre, dont il se souvint, lui servirent à faire un second pas vers la fortune. M. de Provence, devenu Louis XVIII, se perdait aux yeux de son parti si ces lettres étaient connues ; et comme, hors de son parti, tout lui était opposé en France, c'était pour le Roi une question de vie ou de mort, politiquement et moralement. M. Decazes, possesseur de ce secret, devenait à ses yeux un personnage de la plus haute importance ; mais il fallait le mettre à même d'enlever la correspondance, et pour cela il devenait nécessaire de confier à ses mains l'action violente de la police. On le fit donc ministre et il rendit le service qu'on attendait de lui.

Au milieu de la nuit, une visite domiciliaire fut ordonnée dans la petite maison de la rue Chaillot ; le parquet du salon fut enlevé, et la boîte fut trouvée à la place où elle dormait depuis vingt ans. M. Decazes, heureux d'avoir si bien réussi, porta les lettres au Roi, dont la reconnaissance fut sans bornes...

La Reine quitta Aix, le 28 novembre au matin, après avoir reçu du ministre des Cours alliées l'autorisation de se fixer en Suisse.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

La lectrice partagea l'exil de la Reine. A côté du superbe domaine d'Arenenberg acquis par l'ex-souveraine, M^lle^ Cochelet acheta le petit châlet de Sandegg et s'y établit. Les deux propriétés étaient voisines, presque contiguës, les deux amies se voyaient chaque jour, à chaque heure de la journée.

En 1822, un ancien officier aux chasseurs à cheval de la vieille garde, mis en réforme pour avoir refusé de témoigner contre son colonel dans un procès de conspiration bonapartiste, et qui préférait mettre la frontière contre lui et les policiers des Bourbons, vint à Arenenberg pour saluer la Reine. Le capitaine Parquin fut parfaitement reçu. Et, quelques mois plus tard, la Reine, qui avait fait tant de mariages autrefois à Paris, arrangea encore, dans l'exil, celui de sa lectrice et du beau capitaine. La cérémonie, à laquelle, de Munich, le prince Eugène était venu assister, fut célébrée dans la chapelle du château d'Arenenberg.

Le nouveau ménage alla s'établir un peu plus loin, à Wolfsberg. M^me^ Parquin s'occupa assez tard de la rédaction de ses Mémoires, en 1833 seulement, suivant une lettre — que j'ai sous les yeux — adressée, le 19 novembre de la même année, à son frère Adrien : « Je m'occupe, écrit-elle gentiment, de mettre en ordre tous mes souvenirs ; je me trouve très intéressante, je t'assure. »

Elle ne devait pas voir l'impression de ses Mémoires ; une longue et cruelle maladie l'emporta, à cinquante-deux ans, le 7 mai 1835.

Parquin participa aux deux tentatives de Strasbourg et de Boulogne.

Dans la première affaire, l'éloquence de son frère, qui fut trois ans de suite bâtonnier du barreau de Paris, le fit acquitter. Ce frère était mort, lors du débarquement de Boulogne ; le procès valut à Parquin vingt ans de détention.

Il fut enfermé à la citadelle de Doullens. Se souvenant alors du vif succès qu'avaient eu les mémoires de sa femme, lorsqu'il les avait publiés, en novembre 1835,

il songea à oublier les ennuis de la captivité en écrivant les siens. Lui, il eut au moins la joie d'en goûter la vogue, un peu limitée d'abord, parce qu'ils parurent en feuilleton dans un journal du Nord ; mais si générale plus tard, en 1843, quand furent réunis en volumes les merveilleux « *Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire* », que le brave capitaine écrivait à l'un de ses compagnons d'armes, M. Soufflot, qu'il avait « le succès d'Alexandre Dumas ». Il mourut le 19 décembre 1845.

F. C.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE 1

CHAPITRE PREMIER. — Le jour de l'an de la Reine. — Le berceau de cheveux. — Un bal d'amputés. — Des masques dans une cellule de carmélite. — L'Empereur tombe de cheval. 1

CHAPITRE II. — Le jardin du philanthrope. — « Mes sœurs, vous êtes de grosses bêtes. » — La Reine est entourée de tourtereaux. — Le costume de bain de Sa Majesté. — Le gros cahier du prisonnier de Bicêtre 15

CHAPITRE III. — L'Empereur n'a pas de chemise de rechange. — Le Roi de Rome veut voir les soldats de Papa. — « *Dans les grandes circonstances les femmes, seules, ont du courage* ». — Le souper des Rois. — Les ailes de pigeon du duc de Gaëte 28

CHAPITRE IV. — « Chez le Roi, on mange de bon appétit. » — Le Tzar demande conseil à la lectrice. — La mauvaise épinette de la duchesse d'Angoulême. — « Ah ! voilà nos plantes de Trianon. » 61

CHAPITRE V. — Le dîner des beaux esprits. — M^me^ de Staël veut aller à l'île d'Elbe. — Voyages à Plombières et à Bade. — Dîner offert par l'impératrice de Russie. — La prophétesse donne le fou rire 77

CHAPITRE VI. — Visite de la reine Hortense au roi Louis XVIII. — Le salon de service. — Wellington se fait présenter à la Reine. — Assassins envoyés à l'île d'Elbe. — Le Petit Caporal viendra nous délivrer aux violettes 102

CHAPITRE VII. — Nouvelle du débarquement de l'Empereur. — Il sera traqué comme une bête fauve. — Le Roi et le courrier de la malle. — Fouché trompe la police et lui échappe. — Lavalette déguisé avec la perruque du maître d'hôtel 115

CHAPITRE VIII. — Une croix de Saint-Louis longue d'une aune. — Virginie, la jolie danseuse. — « J'ai toujours été pour les battus ». — Le portrait de M. de Montalivet mis comme enseigne. — Les tours et les culbutes des petits princes. — L'Empereur porté en triomphe 136

CHAPITRE IX. — L'Empereur et ses neveux. — Bivouac de la Garde au Carrousel. — Napoléon parcourt les boulevards et les faubourgs. — La Bédoyère se justifie. — Paroles de Napoléon sur l'esprit public 146

CHAPITRE X. — Tous les soirs, la Reine se rend aux Tuileries. — La proclamation du maréchal Soult. — L'illustre contrôleur de la bouche de la Reine. — L'Empereur va déjeuner à la Malmaison. — Il ordonne de relâcher le duc d'Angoulême prisonnier 155

CHAPITRE XI. — Fouché et les gardes du corps. — Aventure au bois de Boulogne. — La Reine prend des croquis pendant la cérémonie du Champ-de-Mai. — Odieuse lettre du Tzar. — Adieux de l'Empereur au Corps Législatif . . 168

CHAPITRE XII. — Le comte de Metternich enseigne le langage des fleurs. — L'alphabet de pierreries. — Au cours d'une soirée, la Reine apprend le désastre de Waterloo. — L'Empereur à l'Elysée. — Soulèvement des fédérés . 187

CHAPITRE XIII. — L'Empereur et la Reine en danger d'être pris. — Le collier de diamants. — Adieux de l'Empereur à Madame Mère. — Talma en garde national. — « Il faut pendre Fouché » 210

CHAPITRE XIV. — La douce entêtée. — La grande dame embrasse son cocher. — Les lunettes vertes de La Bédoyère. — Œillets rouges des mécontents. — Le départ de Paris 233

CHAPITRE XV. — Les prédictions de M^me^ de Krudner. — Le Tzar et la dame prient chaque soir ensemble. — La pa-

rure de diamants. — Notre-Dame des exilés. — Les royalistes et les prétendus millions de la Reine. 253

Chapitre XVI. — Le futur Napoléon III joue aux soldats. — « Où tu voudras, imbécile. » — Mort de La Bédoyère. — On danse aux Tuileries. — Vol des lettres du comte de Provence (Louis XVIII) à Robespierre. 279

EVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r

Hortense, Queen of Holland 123856

HF.B
H8225
.Yc

Author Cochelet, Louise

Title Napoléon et la Reine Hortense.

DATE.	NAME OF BORROWER.
30/3/17	Squair
2.11.28	Mrs
Oct 23/54	Radcliffe

10